B 5
5
659
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

LA RELIGION,

POËME.

LA RELIGION,

POËME.

Par M. RACINE, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION,

Revuë, exactement corrigée & augmentée.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
BIBLIOTECA ITALIANA
FIRENZE

A PARIS,

Chez JEAN DESAINT, Libraire,
Ruë Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

B° 5. 5. 659.

COPIE DE LA LETTRE

DE S. E. M. LE CARDINAL GONZAGUE DE VALENTI,

SECRÉTAIRE D'ETAT.

RIEN de plus flâteur pour moi que le pré-
ent que vous venez de me faire, MONSIEUR,
m'a été aiſé de m'appercevoir que le nom
e Racine ſi glorieux & ſi agréable aux Muſes,
'étoit pas mort. Je me ſuis fait un plaiſir ſin-
ulier de préſenter à notre ſaint Pere l'e-
emplaire que vous lui avez deſtiné. Sa Sain-
té y a été fort ſenſible : Elle m'a ordonné
e vous le marquer, comme vous le verrez
ur la Lettre ci-jointe. Agréez en même-tems
es remercîmens auſſi ſinceres que les ſenti-
ens de conſidération, par leſquels je vou-
ois vous perſuader que perſonne n'eſt à
us, MONSIEUR, avec un plus parfait atta-
ement que

LE CARDINAL VALENTI.

Rome le 8. *Févr.* 1743.

EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS VALENTI GONZAGUA

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

nomine ac mandato data.

ILLUSTRISSIME DOMINE,

POëma egregium ac laborioſum, quo tu Poëmate Religionem, & res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari ſe, eximiâ Gallicæ Linguæ dulcedine, & rarâ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertractaſti atque ornaſti, miſſum ſibi gratiſſimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidiſſimè deguſtavit Pontifex Maximus; qui primùm pietatem tuam in argumento ſcribendi, deinde optimum iis in rebus ſenſum atque judicium animi tui, multâ cum voluptate perſpexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & veſtræ linguæ leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multùm profectò gaviſus eſt, hiſce temporibus atque moribus, cùm tam multi licentiâ quâdam, & corruptelâ ingeniorum, car-

TRADUCTION

DE LA LETTRE

DE S. E. M. LE CARDINAL

VALENTI DE GONZAGUE,

écrite de la part

DE SA SAINTETÉ.

LE Saint Pere a reçu très-favorablement, MONSIEUR, l'agréable préſent que vous ui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un 'oëme d'une ſi grande beauté, & d'un tra- ail ſi pénible, dans lequel vous avez admi- ablement développé la Religion, & vous vez ſçu avec l'élégante douceur de la Langue 'rançoiſe, & l'heureuſe harmonie de vos 'ers, orner des matieres divines qui ſemblent reſque interdire tout ornement, parce qu'elles ont ſi élevées au-deſſus de la portée de notre ſprit, & qu'il eſt toujours ſi difficile de les ien expoſer. Le Souverain Pontife, après avoir econnu d'abord avec un grand plaiſir votre iété qui vous a fait choiſir un pareil ſujet, remarqué votre ſage & exact diſcernement ans la maniere de le traiter : il a admiré excellence & l'étenduë de votre érudition, art avec lequel vous ſçavez déployer les ri- heſſes de votre Langue, & ſur-tout la beauté e votre génie. Il a été tranſporté de joie en oyant qu'au milieu de la corruption des tems des mœurs, lorſqu'infectés d'une conta-

minibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentiſſimo Galliæ regno fuiſſe te, qui veritatis & Religionis cauſam aſſumens, Muſas atque Poëticam facultatem, ad priſtinum celebrandæ Divinitatis officium atque inſtitutum, conatu illuſtri ac felici, ſuſceperis revocandam.

Gratias itaque multas & ſingulares pro tali munere & agit & habet tibi Pontifex Maximus, teque celebratiſſimi Patris gloriam in eodem genere laudis, ingenii felicitate æmulantem, atque argumento vincentem, egregiæ ſuæ voluntatis vult eſſe certum, atque confidere, ubi ſe ferat occaſio; Pontificem ipſum maximum de te ſemper & liberaliter, & lubenter ornando cogitaturum.

Apoſtolicam intereà tibi benedictionem paternè ac peramanter impertitur. Ego omnia fauſta precor à Deo.

Romæ 8. Febr. 1743.

Dominationis tuæ

Ad officia J. Card. VALENTI.

Cum Sigillo Secretarii Statûs, & ſupraſcriptum: Illuſtriſſimo Domino RASSINIO, Lutætiam Pariſiorum.

ion funeſte, & entraînés par un certain libertinage d'eſprit, tant d'auteurs abuſent des Vers pour faire triompher les vices & l'impiété, il s'étoit élevé dans le ſein du floriſſant Royaume de la France un homme qui prenant en main la cauſe de la vérité de la Religion, avoit par un effort auſſi louable qu'heureux, entrepris de rappeller la Poéſie ſon ancienne inſtitution, & de rendre les Muſes à l'auguſte emploi de célébrer la Divinité.

Le Saint Pere vous remercie donc du préſent que vous lui avez fait, & vous aſſure des ſentimens de reconnoiſſance dont il eſt rempli. Charmé de ce que devenu rival d'un illuſtre Pere par vos talens dans le même genre d'écrire, vous le ſurpaſſiez par le choix de la matiere, il veut que vous ſoyez certain de ſa bienveillance. Soyez donc bien perſuadé que toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera, le Souverain Pontife lui-même ſe fera un plaiſir de vous prouver la maniere avantageuſe dont il penſe de vous.

Il vous accorde ſa bénédiction Apoſtolique avec toute ſa tendreſſe paternelle : & moi je prie Dieu de vous protéger en tout.

A Rome le 8. *Févr.* 1743.

Diſpoſé à vous rendre ſervice,
Le Card. VALENTI.

La Lettre eſt ſcellée du Sceau du Secrétaire d'Etat, avec cette Inſcription : *A Monſieur* RACINE, *à Paris.*

A SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARD. DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muſes n'ont pu procurer à ceux qu'elles ont le plus favoriſé, une gloire comparable à celle que me procure VOTRE EMINENCE. La Lettre dont j'ai été honoré, flâte plus mon amour propre que tous les lauriers du Parnaſſe, & je me livrerois à tout l'orgueil Poëtique qu'elle eſt capable d'inſpirer, ſi je ne me rappellois que je ſuis un Poëte Chrétien, & que c'eſt uniquement cette qualité que VOTRE EMINENCE a voulu récompenſer.

Les Poëtes, ſi naturellement jaloux, auront bien ſujet de l'être de mon bonheur; mais cette jalouſie leur ſera avantageuſe, quand ils apprendront qu'en faveur de la matiere que j'ai choiſie, VOTRE EMINENCE a bien voulu préſenter mes Ouvrages à SA SAINTETÉ qui les a reçus favorablement, & qu'un ſi grand Pape a daigné jetter les yeux ſur le moindre de ſes enfans: ils ambitionneront une gloire pareille, qui ne s'accorde pas aux talens ſeuls, mais au ſage emploi des talens.

La grande récompenſe que j'ai reçuë leur doit inſpirer cette heureuſe ardeur, comme elle m'inſpire la vive reconnoiſſance, & le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur, RACINE.

A Paris le 15. Mars 1743.

PRÉFACE.

LA Raiſon qui me démontre avec tant de clarté l'exiſtence d'un Dieu, me répond ſi obſcurément lorſque je l'interroge ſur la nature de mon Ame, & garde un ſilence ſi profond quand je lui demande la cauſe des contrarietés qui ſont en moi, qu'elle-même me fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, & me force à la déſirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette Révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres, que me donne le premier de tous les Peuples, & par la ſuite de l'hiſtoire du Monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caractères de certitude que je ſouhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y ſoumettrois auſſi-tôt, ſi je n'étois arrêté par l'obſcurité de ſes Myſtères, & par la ſévérité de ſa Morale. J'examine la foibleſſe de mon eſprit, & je reconnois que ma Raiſon ne doit pas être ma ſeule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la Morale Chrétienne eſt conforme à ſes beſoins. J'embraſſe avec joie une Religion auſſi aimable que reſpectable.

Tel eſt le plan de cet Ouvrage, que j'ai conduit ſur cette courte penſée de M. Paſcal: *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle*

n'eſt pas contraire à la Raiſon, enſuite qu'elle eſt vénérable, après, la rendre aimable, faire ſouhaiter qu'elle ſoit vraie, montrer qu'elle eſt vraie, & enfin qu'elle eſt aimable.

Cette penſée eſt l'abregé de tout ce Poëme, dans lequel j'ai ſouvent fait uſage des autres penſées du même Auteur, auſſi-bien que des ſublimes réfléxions de M. de Meaux ſur l'Hiſtoire Univerſelle. En ſuivant ces deux grands Maîtres, j'ai choiſi les deux hommes qui ont écrit ſur la Religion de la maniere la plus convaincante, la plus noble, & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matiere différente, & faſſe pour ainſi dire un Poëme particulier; ils doivent tous cependant répondre au deſſein général, & être liés enſemble; de façon que le premier amene le ſecond, celui-ci le troiſieme, & ainſi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les autres vérités, eſt l'exiſtence d'un Dieu. Elle fait le ſujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la nature & de l'harmonie de toutes ſes parties, qui concourant à la même fin, font voir l'unité du deſſein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la ſuite que cette même unité de deſſein regne auſſi dans l'établiſſement de la Religion, parce que ces deux grands Ouvrages ont le même auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la ſeconde preuve. Cette idée eſt commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fauſſes divinités, que parce qu'ils cherchoient

véritable. Ainſi l'idolâtrie me fournit une uvelle preuve. La dernierę preuve eſt priſe notre conſcience intérieure, & de la loi turelle, qui avant toutes les autres Loix, toujours forcé les hommes à condamner njuſtice, & à admirer la vertu.

Chant II.

La néceſſité de ſe bien connoître ſoi-même ur bien connoître Dieu, conduit au ſecond hant : j'imite le langage d'un homme, qui rès avoir perdu ſes premieres années dans s études frivoles, veut faire la plus impornte des études, qui eſt celle de ſoi-même. ouvre les yeux ſur moi, & je ſuis étonné s contrarietés que j'y trouve. Qui ſuis-je ? lon bonheur ne peut être ici-bas, puiſque y dois reſter ſi peu. Quand j'en ſortirai, où ai-je ? Mon ame eſt-elle immortelle ? Ma aiſon m'en donne des aſſurances que je ſaiſis vec joie ; cependant comme je crains que ion intérêt à croire une vérité ſi conſolante, e m'en ait fait trop aiſément recevoir les reuves, je veux m'inſtruire de ce que la aiſon a dit aux plus fameux Philoſophes de antiquité. Je les vois tous diviſés entre eux, ar des ſyſtêmes qui ne m'expliquent rien. 'laton me contente plus que les autres ; mais uand je lui demande la cauſe de mes malieurs, il ſe tait. Ces Philoſophes ont connu iotre miſere, & tous en ont ignoré la cauſe. Le ſilence de la Raiſon m'allarme ; mais lorſque je ſuis prêt à me déſeſpérer, j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel eſt ce Peuple dépoſitaire de ſa Parole ? La raiſon qui m'a fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III.

Cette recherche eſt la matiere du troiſieme Chant. Deux Religions partagent preſque toute la terre ; la Chrétienne, & la Mahométane. Mahomet, en avouant qu'il n'eſt venu qu'après J. C., par cet aveu favorable aux Chrétiens me renvoie à eux. Les Chrétiens, pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion, me renvoient aux Juifs, & les Juifs me renvoient à leurs Livres ſacrés. Le miſérable état de ce Peuple, & ſon obſtination à attendre un Meſſie, ſont les preuves vivantes du Livre qu'il conſerve avec tant de ſoin, puiſqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'énigme que la Raiſon n'avoit pu pénétrer. Ce Livre m'apprend enſuite l'hiſtoire de la naiſſance du monde, & celle du Peuple favoriſé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolâtrie, l'idée pure d'un ſeul Etre infini reſte chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection viſible le ſauve du naufrage. Dieu le rappelle ſans ceſſe à lui, ou par des miracles, ou par des Prophêtes. Je m'arrête à ces Prophêtes. Surpris de leurs prédictions, ainſi que des figures auſſi claires que les prophéties, je reconnois un Dieu toujours occupé de ſon grand ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inſpire, & tantôt nous le fait enviſager de loin dans des images ſi reſſemblantes.

CHANT IV.

La venuë d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré, eſt le ſujet du quatrieme Chant.

L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établiſſement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son hiſtoire eſt celle du monde ; parce que Dieu, par l'unité de ſon deſſein, rapporte tous les événemens à ſon grand ouvrage. La réunion de preſque tous les Empires à l'Empire Romain, ſi favorable aux progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre ſous Auguſte. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des ſiécles prédit par leurs Oracles, & les Juifs à la venuë de ce Meſſie prédit par leurs Prophêtes. Dans cette attente générale Jeſus-Chriſt paroît, prouve ſa miſſion par ſes miracles & par ſa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la Religion, les Martyrs, & leurs miracles font tomber le paganiſme en ruine ; & il eſt entiérement aboli par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du ſang Chrétien, & former une Rome nouvelle, dont la grandeur, qu'elle conſerve juſqu'aujourdhui, ſert encore de preuve à une Religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle ſoit par ſon hiſtoire, elle ſemble par ſes myſtères & par ſa morale révolter l'eſprit & le cœur. Il me reſte à parler à l'un & à l'autre.

CHANT V.

Je tâche dans le cinquieme Chant d'humilier cet eſprit ſi fier. Les Myſtères, il eſt vrai, paroiſſent contredire la Raiſon ; mais la Raiſon ne doit pas être notre ſeule lumiere : par elle ſeule nous ne ſommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand Livre

des ſecrets du Ciel, puiſque nous ne liſons preſque rien dans le livre de la nature, qui ſemble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions ? quelques faits, jamais les cauſes primitives. La Nature ne nous laiſſe jamais entrer dans ſon ſanctuaire. Une hiſtoire abregée de nos progrès dans la Phyſique en eſt la preuve. Le haſard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéri de nos anciennes erreurs. La Raiſon a ſemblé établir ſon regne depuis Deſcartes & Newton : mais tous deux, en nous montrant la grandeur de l'eſprit humain, en ont auſſi montré la foibleſſe ; puiſqu'ils ſe ſont égarés comme les autres, quand ils ont voulu paſſer les bornes que Dieu a preſcrites à notre curioſité. L'homme peut-il ſeulement ſçavoir la cauſe de la peſanteur. Sçait-il comment ſe fait la digeſtion ? Connoît-il la cauſe de la fiévre, & la vertu du Quinquina ? Tout eſt voilé pour lui dans la Nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t'il m'expliquer pourquoi il n'eſt qu'ignorance ? pourquoi la terre eſt pleine de déſordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre ſon ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pu. Des deux côtés le Déiſte trouve un abîme, tandis que moi pour qui la Foi leve un coin du voile, j'en vois aſſez pour n'être plus dans les ténébres. La Religion, en m'apprenant les cauſes de tous les déſordres, & de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, & me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à

ne pas perdre un tems ſi court dans des re-
cherches inutiles. Une Religion qui me ré-
pond plus clairement que la Philoſophie, &
qui ſe ſuit avec tant d'ordre, ne peut être une
invention humaine. Je n'ai plus de doute, &
ma Raiſon n'en trouve point la lumiere con-
traire à la ſienne ; mais ces deux flambeaux
ſe réuniſſent, & ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le
premier Chant, & les Déiſtes dans les quatre
ſuivans, j'attaque dans le dernier ceux qui
ne ſont incrédules que par lâcheté. Leur op-
poſition à croire ne vient que de leur oppo-
ſition à pratiquer : ils feroient à la Religion
le ſacrifice de leurs lumieres, ſi elle n'exigeoit
pas encore le ſacrifice des paſſions. Quand
le cœur n'eſt point touché, l'eſprit qui en eſt
toujours la dupe, cherche des prétextes pour
excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'at-
taque, en montrant la conformité de la mo-
rale de la Raiſon avec celle de la Religion.
La premiere a été connuë des Poëtes, même
les plus voluptueux, mais elle n'a point été
pratiquée par les Philoſophes, même les plus
ſévéres ; au lieu que la morale de la Religion
a changé l'univers, parce qu'elle eſt fondée
ſur l'amour, qui rend tous les préceptes fa-
ciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des
premiers ſiécles, va toujours en s'affoibliſſant,
ainſi qu'il a été prédit : quand il ſera prêt à
s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ;
& au dernier jour du monde, ſera conſommé
le grand ouvrage de la Religion, qui com-
mença le premier jour du monde.

Un ſujet ſi vaſte, ſi intéreſſant & ſi riche, n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de ſon propre fond. Je perdrois le reſpect que je dois à mon ſujet, ſi je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique, elles pourroient trouver place de tems en tems pour délaſſer de la froideur des préceptes & des raiſonnemens ; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion eſt ſi grave, que la fiction la plus ſage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'eſt ce mêlange monſtrueux qu'on condamne avec raiſon dans le Poëme de Sannaſar : on ſe rebute d'entendre les merveilles ſaintes dans la bouche de Protée, le catalogue des Néréides qui environnent Jeſus-Chriſt lorſqu'il marche ſur les eaux ; & l'on mépriſe les hommages que lui rend Neptune, lorſqu'à ſon aſpect il baiſſe ſon trident. Cependant ce Poëme, qui couta vingt ans de travail à l'Auteur, lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes, dans l'un deſquels Léon X. remercie la Providence, qui a permis que l'Egliſe trouvât un ſi grand défenſeur que Sannaſar dans un tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum Providentiâ ut divina Sponſa tot impiis oppugnatoribus laceratoribuſque laceſſita, talem tantumque nacta ſit propugnatorem.* Non qu'un Pape ſi éclairé pût approuver l'abus que le Poëte avoit fait des ornemens de la Fable, ni penſer que le Jourdain parlant de Jeſus-Chriſt à ſes Nymphes, pût convertir les Hérétiques

&

c les Incrédules ; mais parce qu'on a tou-
ours ſenti combien il étoit louable à un Poëte
e conſacrer ſon travail à des ſujets utiles, &
ur-tout à la gloire de la Religion.

J'avouë qu'en renonçant aux beautés bril-
ntes de la fiction, il faut peut-être renon-
er auſſi au titre de Poëte, & ſe contenter du
ang de Verſificateur ; mais comme l'utilité
es hommes doit être le principal objet d'un
crivain ſage, je ſerois aſſez récompenſé de
on travail, ſi ma verſification contribuoit
imprimer plus facilement dans la mémoire,
es vérités qui intéreſſent tous les hommes.
Quelquefois même la verſification eſt gênée
ar la matiere, qui ne permet pas qu'on ſe
vre à toute ſon imagination, & dans la-
uelle on doit ſacrifier, quand il le faut,
s ornemens à la juſteſſe du raiſonnement.

Ce fut le ſeul amour de l'utilité publique,
c non l'ambition de paſſer pour Poëte, qui
ngagea le célébre Grotius à mettre d'abord
n Vers Hollandois, quoique dans un ſtyle
mple & à la portée du vulgaire, ſon excel-
nt Traité de la Vérité de la Religion Chré-
enne, qu'il donna depuis en Proſe Latine,
c qui a été traduit en tant de Langues. Il
oulut fournir à ſes compatriotes, que le
ommerce conduit parmi tant de nations, &
ar conſéquent parmi tant d'opinions, un
Ouvrage dont la lecture ſervît à les affermir
ans la Foi, en même-tems qu'elle les délaſ-
roit pendant ces momens d'oiſiveté que laiſſe
ne longue navigation. Et lorſqu'il oſa met-
re en Vers un ſujet pareil, il s'attendit à cette
ndulgence qu'on doit avoir pour les auteurs,

qui, ſuivant les paroles d'un Ancien, dans une entrepriſe dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préferé le deſir d'être utiles, à l'ambition de plaire.* *Qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.*

C'eſt encore à l'exemple de cet homme illuſtre, que j'ai ajouté des notes, dont la plupart ſont abſolument néceſſaires, ou pour développer les raiſonnemens, ou pour autoriſer les faits. J'établis preſque tous ces faits ſur le témoignage des Ecrivains payens, parce que les aveux de nos ennemis ſont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philoſophes profanes, c'eſt pour faire voir que ſur des vérités ſi importantes, les plus grands génies de l'antiquité ont penſé comme nous, parce que la Raiſon a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la Religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien conſultée, c'eſt elle au contraire qui nous en a fait ſentir la néceſſité ; qui nous y conduit comme par la main, & qui entrant avec nous dans le Temple, s'y proſterne, & écoute en ſilence.

* Plin. Nat.

LA RELIGION,
POËME.

CHANT PREMIER.

A RAISON dans mes Vers conduit l'homme
à la FOI.
t elle, qui portant ſon flambeau devant moi,
ncourage à chercher mon appui véritable,
pprend à le connoître, & me le rend aimable.

aux ſages, faux ſçavans, indociles eſprits,
moment, fiers mortels, ſuſpendez vos mépris.
Raiſon, dites-vous, doit être notre guide.
ous mes pas auſſi cette Raiſon préſide.
s la divine Loi que vous oſez braver,
t elle-même ici, qui va me captiver,
arle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre :
is donc qui la vantez, daignez du moins l'enten-
dre.

t vous qui du ſaint joug connoiſſez tout le prix,

C'eſt encore pour vous que ces Vers ſont écrits.
Celui que la grandeur remplit de ſon yvreſſe
Relit avec plaiſir ſes titres de nobleſſe :
Ainſi le vrai Chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de ſa Foi, titres de ſa grandeur,
Doux tréſor, qui d'une ame à ſes biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'eſpérance plus vive.
Et, qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé !
Le Prophête lui-même eſt ſouvent ébranlé.
Il n'eſt point ici bas de lumiere ſans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que ſous de voiles ſombres :
La colonne qui luit dans ce déſert affreux,
Tourne auſſi quelquefois ſon côté ténébreux.
Puiſſent mes heureux chants conſoler le Fidéle !
Et puiſſent-ils auſſi confondre le Rebelle !

L'hommage t'en eſt dû, je te l'offre, ô GRAND ROI.
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'Impiété pourſuivant l'inſolence,
De la Religion j'embraſſe la défenſe,
Oſerois-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?
Ton nom, Roi très-Chrétien, fils aîné d'une mere
Qui t'inſpire un reſpect ſi tendre & ſi ſincere ;
Ton nom ſeul me raſſure, & mieux que tous mes Vers,
Confond les ennemis du Maître que tu ſers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine eſpérance,
Et du bonheur public la ſeconde aſſurance,
CHER PRINCE, en qui le Ciel fait croître chaque jour

Le Prophête lui-même, &c. Suivant ces paroles du Pſ. 72. *Mei autem penè moti ſunt pedes, penè effuſi ſunt greſſus mei.... pacem peccatorum videns.*

Les graces & l'eſprit autant que notre amour ;
Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage :
C'eſt ta Foi que je chante ; & ceux dont tu la tiens,
En furent de tous tems les auguſtes ſoutiens.

Oui, c'eſt un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il eſt, pour révéler ſa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi raſſemblés !
Répondez, Cieux & Mers ; & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous ſuſpendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O Cieux, que de grandeur, & quelle majeſté !
J'y reconnois un Maître a qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déſerts a ſemé la lumiere,
Ainſi que dans nos champs il ſeme la pouſſiere.
Toi qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau.
Aſtre toujours le même, Aſtre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du ſein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends ; tu reviens tous les jours :
Eſt-ce moi qui t'appelle, & qui régle ton cours ?

Quel bras peut vous ſuſpendre, &c. Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient auſſi pouvoir fixer le nombre: mais depuis que le Téleſcope nous en a tant fait connoître, que nos yeux ſeuls ne peuvent découvrir, les Aſtronomes avouent que les étoiles ſont innombrables.

Aſtre toujours, &c. La grandeur des corps céleſtes nous paroît inconcevable. Saturne, diſent nos Aſtronomes, eſt quatre mille fois plus gros que la terre: Jupiter huit mille fois : le Soleil un million de fois. Notre imagination ſe perd dans l'eſpace immenſe qui renferme tous ces grands corps. *C'eſt une ſphère infinie*, dit M. Paſcal, *dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part* La petiteſſe des animaux que le Microſcope nous fait découvrir eſt également inconcevable : en ſorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petiteſſe, & que notre imagination ſe perd dans tous les deux.

Et toi dont le courroux veut engloutir la Terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te reſſerre ?
Pour forcer ta priſon tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire ſur tes bords.
Fais ſentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide ſein va chercher ſon ſupplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adreſſent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, ſecours des malheureux.
La Nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'aſyle ſuprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que juſqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La Terre le publie. Eſt-ce moi, me dit-elle,
Eſt-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'eſt celui dont la main poſa mes fondemens.
Si je ſers tes beſoins, c'eſt lui qui me l'ordonne :
Les préſens qu'il me fait, c'eſt à toi qu'il les donne.

Et toi dont le courroux, &c. Quelque grande idée que les aſtres nous donnent de la puiſſance de Dieu, nous devons encore dire avec l'Auteur du Pſ. 92. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui dans leur colere menacent ſi ſouvent la terre d'un nouveau déluge, viennent ſe briſer à un grain de ſable ; & quelque furieuſe que ſoit la mer en approchant de ſes bords, elle s'en retire avec reſpect, & courbe ſes flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Uſque huc venies, & non procedes amplius.* Job. 38.

Les Philoſophes ont cherché quelles cauſes retenoient ainſi la mer. *Quæ mare compeſcant cauſæ.... curve ſuos fines altum non exeat æquor,* diſent Horace & Properce. Quelle autre cauſe que l'ordre d'un Dieu ?

Hommage que toujours, &c. Quand l'homme voit de près la mort, *dit Pline le jeune*, c'eſt alors qu'il ſe ſouvient qu'il y a des Dieux, & qu'il eſt homme. *Tunc Deos, tunc hominem eſſe ſe meminit.* Plus d'un eſprit fort a changé de langage dans ce moment, & a fait dire de lui,

Oculis errantibus, alto
Quæſivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.

Les préſens, &c. Pline dit que la Nature nous vend bien cher ſes préſens. *Magna ſâ mercede contra tanta ſua munera, non ſit ut ſatis æſtimare, parens melior homini,*

e me pare des fleurs qui tombent de ſa main.
ne fait que l'ouvrir & m'en remplir le ſein.
our conſoler l'eſpoir du laboureur avide,
'eſt lui qui dans l'Egypte, où je ſuis trop aride,
eut qu'au moment preſcrit, le Nil loin de ſes bords,
épandu ſur ma plaine y porte mes tréſors.
de moindres objets tu peux le reconnoître,
ontemple ſeulement l'arbre que je fais croître.
on ſuc dans la racine à peine répandu
u tronc qui le reçoit à la branche eſt rendu:
a feuille le demande, & la branche fidéle,
odigue de ſon bien, le partage avec elle.
e l'éclat de ſes fruits juſtement enchanté,
e mépriſe jamais ces plantes ſans beauté,
roupe obſcure & timide, humble & foible vulgaire:
tu ſçais découvrir leur vertu ſalutaire,
les pourront ſervir à prolonger tes jours.
ne t'afflige pas ſi les leurs ſont ſi courts;
oute plante en naiſſant déjà renferme en elle,

---

triſtior noverca fuerit. La ture eſt devenuë marâtre, uis que l'homme eſt de- u rebelle à Dieu: ce que ne ne ſçavoit pas.

e me pare des fleurs, &c. ns la moindre fleur, la indre feuille, la moindre me, Dieu, *dit ſaint Au- lin*, n'a point négligé le e rapport des parties en- lles. *Nec avis pennulam, herbæ floſculum, nec ar- s folium ſine partium ſua- convenientia reliquit.*

on ſuc dans la racine, . Le ſuc de la terre cir- dans les arbres & dans lantes, comme le ſang le corps des animaux.

tu ſçais découvrir, &c. endre de la fougere, du don, & d'autres herbes n mépriſe, ſert à faire le verre, le criſtal & les glaces. L'ortie eſt un remède; & elle eſt hériſſée de dards, parce que, ſuivant la réfléxion de Pline le Nat., la nature protege les plantes ſalutaires contre les inſultes des animaux. *Ne ſe depaſcat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne incidens ales infringat, his muniendo aculeis, teliſque armando, remediis ut ſalva ſit.* Il faut avouer cependant que cette réfléxion de Pline eſt plus ingénieuſe que ſolide. Le chardon a beau crier *ne ſe depaſcat avida quadrupes*, l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plûtôt qu'une autre eſt hériſſée de pointes.

Toute plante en naiſſant, &c. La fécondité des plantes

D'enfans qui la ſuivront une race immortelle ;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de ſa poſtérité.

Ainſi parle la Terre, & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'Etres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin conſtamment entraînés,
A l'ordre général conſpirer tous enſemble :
Je reconnois par-tout la main qui les raſſemble,
Et d'un deſſein ſi grand j'admire l'unité,
Non moins que la ſageſſe & la ſimplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide ſpectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton Dieu du haſard,
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidéle,

---

prouve le deſſein du Créateur, qui non-ſeulement veille à la conſervation de l'eſpêce ; mais au beſoin de tant d'animaux qui ſe nourriſſent de graines. Pline le Nat. l. 18. aſſure qu'un boiſſeau de bled en produit quelquefois 150. & qu'un Gouverneur envoya à Neron 360. tuyaux ſortis d'un ſeul grain ; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le bled, parce qu'il eſt le plus néceſſaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alebat hominem.* Par la même raiſon, c'eſt le grain qui ſe conſerve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un bled qui avoit plus de cent ans. Pline, qui ſçavoit ſi bien admirer les merveilles de la nature, choſe étonnante ! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramenent ſi néceſſairement à un Dieu, que la Philoſophie, comme dit S. Cyrille, eſt le catéchiſme de la Foi. *Philoſophia catechiſmus ad Fidem.*

O toi, qui follement, &c. Les Matérialiſtes ne ſe ſervent pas du nom de *Haſard*, mais de celui de *Néceſſité*. Les perſonnes éclairées comprennent aiſément que je puis également me ſervir de l'un ou de l'autre de ces termes, puiſqu'ils déſignent la même choſe, c'eſt-à-dire, des effets ſans cauſe.

Le *haſard* d'Epicure, la *néceſſité* de Spinoſa, la *vertu plaſtique* de Cudworth, la *raiſon ſuffiſante* de Leibnits, ſont tous mots qui ſignifient la même choſe, parce qu'ils ne ſignifient rien.

A l'aide de ſon bec maçonne l'Hyrondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t'elle en le broyant arrondi ſon ciment ?
Et pourquoi ces oiſeaux ſi remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans ſçu prévoir la naiſſance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres ſuſpendus !
Sur le plus doux cotton que de lits étendus !
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à ſa tendre compagne ;
Et la tranquille mere, attendant ſon ſecours,
Echauffe dans ſon ſein le fruit de leurs amours.
Des ennemis ſouvent ils repouſſent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chérement aimés, leurs nourriſſons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidélement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens.
Innombrable famille, où bientôt tant de freres

A l'aide de ſon bec, &c. Ciceron admire la prudence des oiſeaux : *Aves quietum eligunt ad pariendum locum, & cubilia ſibi nidoſque conſtruunt, eoſque quàm poſſunt molliſſimè ſubſternunt.* De Nat. Deor.

Et dans de foibles corps, &c. Les plus timides ſont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendreſſe finit, ſi-tôt que les petits n'ont plus beſoin de ſecours : les meres & les enfans ne ſe reconnoiſſent plus. Pline, à la vérité, l. 8. prétend que les rats nourriſſent tendrement leurs peres accablés de vieilleſſe : *Genitores feſſos ſenectâ alunt inſigni pietate.* On n'eſt pas obligé de l'en croire.

Innombrable famille, &c. Dans la fécondité des animaux on trouve le même deſſein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non-ſeulement à la conſervation des eſpèces, mais à leur nourriture. Les petits animaux qui ſervent de nourriture aux autres ſont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux ſauvages multiplioient comme les animaux domeſtiques, les hommes bientôt ne ſeroient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, ſuivant les calculs faits en Angleterre, il regne toujours une proportion à peu près égale entre les morts & les naiſſances ; de façon qu'une génération paſſe, une autre

Ne reconnoîtront plus leurs ayeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont ſe refugier dans des climats plus doux,
Ne laiſſeront jamais la ſaiſon rigoureuſe
Surprendre parmi nous leur troupe pareſſeuſe.
Dans un ſage conſeil par les chefs aſſemblé,
Du départ général le grand jour eſt réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître;
Quand viendra ce printems par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels ſe verront rappellés.

A nos yeux attentifs, que le ſpectacle change;
Retournons ſur la terre, où juſques dans la fange
L'inſecte nous appelle, & certain de ſon prix
Oſe nous demander raiſon de nos mépris.
De ſecrettes beautés quel amas innombrable!
Plus l'Auteur s'eſt caché, plus il eſt admirable.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Raſſemble pour l'Etat un tréſor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent ſans haleine
A leurs greniers publics, immenſes ſouterreins,
Où par eux en monceaux ſont élevés ces grains,

---

vient, & la terre ne peut être ni ſurchargée, ni déſerte.

Ceux qui de nos hivers, *&c.* Un Auteur Anglois, amateur d'opinions ſingulieres, a avancé ſérieuſement que les oiſeaux de paſſage s'envoloient dans la Lune. Il eſt certain que pluſieurs paſſent les mers, les autres reſtent engourdis dans le creux des rochers.

Plus l'Auteur s'eſt caché, plus il eſt admirable. La nature, *dit Pline*, n'eſt jamais ſi entiere que dans les petites choſes; & ſa majeſté comme reſſerrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquàm magis quàm in minimis tota.... in arctum coarcta naturæ majeſtas, nullâ ſui parte mirabilior.*

Où par eux, &c. On a prétendu même qu'elles en rongeoient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte pluſieurs autres particularités éton-

Dont le pere commun de tous tant que nous ſommes
Nourrit également les fourmis & les hommes.
Toi-même, inſecte impur, qui traines ta priſon,
Toi que notre courroux écraſe avec raiſon ;
Que je dois t'admirer quand tu me développes
Les étonnans reſſorts de tes longs téleſcopes,
Et qu'à mes yeux ſurpris tu préſentes les tiens
Qu'élevent par dégré leurs mobiles ſoutiens !
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs ſon inconſtant hommage,
Et leur ravit un ſuc qui n'étoit pas pour lui ;
Chez ſes freres rampans qu'il mépriſe aujourdhui,
Sur la terre autrefois traînant ſa vie obſcure,

---

pantes. Cependant M. de Reaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point : que les grains qu'on leur voit emporter, ne ſervent qu'à la conſtruction de leurs édifices ; voilà donc tous leurs magaſins détruits. Mais en attendant que la nouvelle obſervation ſoit généralement connuë, on peut parler ſuivant l'opinion ancienne, qui eſt autoriſée non-ſeulement par Salomon, mais par pluſieurs Naturaliſtes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui ſont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui paſſent tout l'hiver ſous terre, après avoir pendant l'été amaſſé leurs proviſions.

Toi-même, &c. Ariſtote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient point d'yeux. Le microſcope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon ont des nerfs optiques, au haut deſquels chaque œil eſt placé. Derham, Liſter, & l'Auteur du Spectacle de la Nature l'aſſurent, auſſi bien que Brown, Médecin Anglois, dont le Livre ſur les erreurs populaires, eſt traduit en François. Je ſçais pourtant que quelques Phyſiciens en doutent, auſſi bien que des greniers des fourmis, parce que les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux. Dans mon 5me. Chant, en parlant de l'ignorance où eſt l'homme des ſecrets de la nature, je dis que nous en ſçavons quelques faits, jamais les cauſes. Les faits mêmes ne ſont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ſes ouvrages.* Mais nous en voyons aſſez pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

Chez ſes freres rampans, &c. L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons *les reſſuſcités du peuple chenille.* Ils raviſſent aux fleurs un ſuc qui ſemble

Sembloit vouloir cacher ſa honteuſe figure.
Mais les tems ſont changés, ſa mort fut un ſommeil;
On le vit plein de gloire à ſon brillant reveil,
Laiſſant dans le tombeau ſa dépouille groſſiere,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumiere.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux ſi courts que les fruits ſont charmans!
N'eſt-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carriere eſt finie:
Tu laiſſes de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.
Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'eſt qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le Roi pour qui ſont faits tant de biens précieux,
L'homme éleve un front noble, & regarde les Cieux.

---

deſtiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien inſtruit des merveilles de cette réſurrection, lorſqu'il s'eſt contenté de dire, L. 15.

Agreſtes tineæ (res obſervata colonis)
Ferali mutant cum papilione figuram.

Le Roi pour qui, &c. Cette propoſition; que tout eſt fait pour l'homme, eſt vraye dans un ſens, & fauſſe dans un autre. Tout n'eſt pas fait pour lui directement, puiſqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre; mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté ou la conſervation: en ce ſens tout ſe rapporte indirectement à l'homme, qui eſt le Roi de la Terre.

L'homme éleve un front, &c. On oppoſe quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme & le poiſſon dont parle Galien, qu'il nomme *uranoſcope*, parce que ſes yeux ſont tournés vers le Ciel. On oppoſe encore les oiſeaux à long col, qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le Ciel. Ces objections ſont puériles: on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilège unique. Il paroît même que ſes yeux ſont plûtôt faits pour regarder en bas qu'en haut, puiſqu'il a ſa paupiere ſupérieure plus grande que l'inférieure. Mais il eſt le ſeul dont l'épine du dos ſoit en ligne directe avec les os des cuiſſes: dans tous les animaux elle forme un angle. La poſture droite, qui eſt la plus noble, eſt donc ſa poſture naturelle, & Ovide a eu raiſon de dire:

Os homini ſublime dedit, Cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

e front, vaſte théâtre où l'ame ſe déploye,
ſt tantôt éclairé des rayons de la joye,
'antôt enveloppé du chagrin ténébreux.
'amitié tendre & vive y fait briller ces feux,
u'en vain veut imiter dans ſon zéle perfide
a trahiſon que ſuit l'envie au teint livide.
n mot y fait rougir la timide pudeur.
e mépris y réſide, ainſi que la candeur,
e modeſte reſpect, l'imprudente colére,
a crainte & la pâleur ſa compagne ordinaire,
ui dans tous les périls funeſtes à mes jours,
lus prompte que ma voix appelle du ſecours.
me ſervir auſſi, cette voix empreſſée
oin de moi, quand je veux, va porter ma penſée,
eſſagere de l'ame, interprête du cœur,
e la ſociété je lui dois la douceur.

Ce front, vaſte théâtre, &c. Nous avons pluſieurs parties communes avec les animaux, mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un Etre créé pour regarder le Ciel, marcher debout, parler, &c. Telles ſont les parties du front, celles des mains, celles qui ſervent à la voix. Galien obſerve que les animaux carnaciers ont des ongles pointus & des dents aiguës; au lieu que l'homme a des ongles plats, & n'a qu'une dent canine de chaque côté: *parce que*, dit cet Auteur, *la Nature ſavoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer ſa force, non de ſon corps, mais de ſa raiſon.*

Un mot y fait rougir, &c. Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nyeuwentyt, & Derham. L'ouvrage du dernier eſt le précis des Sermons qu'il avoit compoſés pour la Chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & deſtinée aux preuves de l'exiſtence de Dieu. Il eſt étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des Chrétiens. Pour Galien, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit tant appliqué à faire remarquer le deſſein du Créateur dans ſes ouvrages: il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au haſard.

Meſſagere de l'ame, &c. La parole, ſigne certain de la penſée, n'eſt donnée qu'à l'homme. Pluſieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, & nous les inſtruiſons à prononcer quelques mots: mais leur imitation de la parole n'eſt qu'une imitation machinale, & jamais les mots qu'ils prononcent, ne ſont en eux des ſignes de penſée.

Quelle foule d'objets l'œil réunit enſemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit raſſemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve, & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel ! quel tiſſu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait ſon aſyle,
Et tient dans un dépôt fidéle & précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure & remettre, & reprendre ;
M'y garder mes tréſors, exacte à me les rendre.
Là ces eſprits ſubtils toujours prêts à partir
Attendent le ſignal qui les doit avertir.
Mon ame les envoye : & miniſtres dociles
Je les ſens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils ſont accourus tous.
Inviſibles ſujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire.

Quelle foule d'objets, &c. Nous avons deux yeux ſans voir les objets doubles, afin que l'un puiſſe réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4. 6. & 8., parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux ſupplée au défaut de ce mouvement. Le deſſein du Créateur paroît en tout. C'eſt ainſi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils ſont à la mamelle ; parce que ſi les dents venoient plûtôt, elles ſeroient préjudiciables aux nourriſſons & aux nourrices.

D'innombrables filets, &c. Que de choſes différentes renfermées dans le ſpacieux magaſin de la Mémoire ! Tout ſe préſente au premier ſignal ; & quand ce que nous n'appellons pas ſe préſente malgré nous, nous ſçavons l'écarter. *Quædam ſtatim prodeunt, quædam requiruntur diutius, quædam catervatim ſe proruunt.* S. Aug. Conf. Liv. 10.

Là ces eſprits ſubtils, &c. Je veux parler ; que de mouvemens dans ma langue, dans mes lévres, dans mes poulmons ! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle ſe dilate ou ſe reſſerre, ma volonté n'y contribuë pas : elle peut ſuſpendre ou précipiter ma reſpiration, ce qui eſt avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je reſpire ſans le ſçavoir & ſans le vouloir ; ce qui prouve que ſi notre ame a un empire ſur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puiſſance plus grande que la ſienne.

D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur :
Il vient me rechauffer par ſa rapide courſe :
Plus tranquille & plus froid il remonte à ſa ſource,
Et toujours s'épuiſant ſe ranime toujours.
Les portes des canaux deſtinés à ſon cours,
Ouvrent à ſon entrée une libre carriere,
Prêtes, s'il reculoit, d'oppoſer leur barriere.
Eſt-ce moi qui préſide au maintien de ces loix ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adreſſe
M'en apprend tous les jours & l'ordre & la ſageſſe.
De cet ordre ſecret reconnoiſſons l'Auteur :
Fût-il jamais des loix ſans un Légiſlateur ?

J'entends du libertin murmurer l'inſolence.

Les portes des canaux, &c. Les veines & les vaiſſeaux lymphatiques ont d'eſpace en eſpace des valvules qui font l'office d'une ſoupape dans une pompe ; c'eſt-à-dire, qui s'ouvrent d'un côté & ſe ferment de l'autre, pour ouvrir le paſſage à la liqueur, & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

Eſt-ce moi qui préſide, &c. De toutes les extravagances dont l'eſprit humain eſt capable, celle des Epicuriens paroît la plus grande. Ils s'imaginoient que le haſard avoit tout fait ; que les parties de notre corps n'avoient point été deſtinées à quelque uſage, mais que nous en avions fait uſage, parce que nous les avions trouvées ; que les premiers hommes nâquirent de la Terre échauffée par le Soleil. La Terre dans ſa jeuneſſe, dit Lucrèce, L. 5., enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint ſtérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion, qui commença en Egypte, paroiſſoit vraiſemblable aux Anciens, à cauſe de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le tems de pluye. Nos Phyſiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

Une attentive, &c. L'Anatomie s'eſt beaucoup perfectionnée dans ces derniers tems.

J'entends du libertin, &c. L'objection du malphyſique, & du mal moral, donna naiſſance à l'ancienne opinion des deux principes, renouvellée par les Manichéens. On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion Chrétienne. Bayle, qui dans l'article des Manichéens & dans celui des Pauliciens, ſe plaît à

Où ſont-ils ces objets de ma reconnoiſſance ?
Eſt-ce un côteau riant ? Eſt-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel Aquilon
Va raſſembler ſur nous ſon terrible cortège,
Et la foudre & la pluye, & la grêle & la neige :
L'homme a perdu ſes biens, la terre ſes beautés,
Et plus loin qu'offre-t'elle à nos yeux attriſtés ?
Des antres, des volcans, & des mers inutiles,
Des abîmes ſans fin, des montagnes ſtériles,
Des ronces, des rochers, des ſables, des déſerts.
Ici de ces poiſons elle infecte les airs ;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu ſi puiſſant voilà donc le chef-d'œuvre.

Et tu crois, ô Mortel, qu'à ton moindre ſoupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raiſon,
Ton Maître obéiſſant doit venir te répondre ?
Accuſateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'apperçois encor que le coin du tableau :
Le reſte t'eſt caché ſous un épais rideau :
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage ?
A ton profit, ingrat, je vois une main ſage
Qui ramene ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poiſons même emprunte du ſecours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages ?
Daigne apprendre de moi leurs ſecrets avantages,

étendre cette difficulté, avouë qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cauſe du déſordre. Je ferai auſſi cette objection aux Déiſtes dans le cinquiéme Chant ; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me ſuffit de leur faire voir que le monde n'eſt pas l'ouvrage du haſard, & que les déſordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une intelligence ſuprême.

Des antres, &c. Les imperfections de la Terre ſont ſouvent une ſuite du bouleverſement général cauſé par le Déluge, comme je le dirai dans le 5me. Chant.

Notre art, &c. On fait des remèdes avec la vipère, la ciguë, &c.

Et ne conſulte plus tes yeux ſouvent trompeurs.

La Mer, dont le Soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, & s'étendre ſur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que diſperſent au loin des vents officieux,
Tantôt féconde pluye arroſe nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs ſourcilleux, de frimats couronnés,
Réſervoirs des tréſors qui nous ſont deſtinés,
Les flots de l'Océan apportés goute à goute
Réuniſſent leur force & s'ouvrent une route.
Juſqu'au fond de leur ſein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds deſcendus;
On les en voit enfin ſortir à pas timides,
D'abord foibles ruiſſeaux, bien-tôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal ſçut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfans de cette longue chaîne,
Le Rhône ſuit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et ſon frere emporté par un contraire choix,
Sorti du même ſein va chercher d'autres loix.
Mais enfin terminant leurs courſes vagabondes,

La Mer, dont le Soleil, &c. Soit que les rivières, dit Derham dans ſa Théologie Phylique, viennent des vapeurs condenſées, ou des pluyes; ſoit qu'elles viennent de la Mer par voye d'attraction, de filtration, ou de diſtillation; ſoit que toutes ces cauſes concourent enſemble, il eſt certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excreſcences énormes de la terre ſont comme autant d'alambics.

Indolent Ferrarois, le Pô, &c. Ferrare, bien différente autrefois de ce qu'elle eſt aujourdhui, brilla par le commerce & les beaux arts.

Et ſon frere emporté, &c. Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs ſources dans les Alpes; ces deux derniers ſortent de la même montagne.

Leur antique ſéjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers, le Soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Telle eſt de l'Univers la conſtante harmonie.
De ſon empire heureux la diſcorde eſt bannie :
Tout conſpire pour nous, les montagnes, les mers,
L'aſtre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puiſſe le même accord régner parmi les hommes!

Reconnoiſſons du moins celui par qui nous ſommes ;
Celui qui fait tout vivre, & qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t'il pu recevoir ?
Il précéde les tems ; qui dira ſa naiſſance ?
Par lui l'Homme, le Ciel, la Terre, tout commence,
Et lui ſeul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'eſt point à mes ſens que j'en ſuis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuiſſans, malheureux, à la mort deſtinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable ;
Mais d'un être infini je me ſuis ſouvenu
Dès le premier inſtant que je me ſuis connu.
D'un Maître ſouverain redoutant la puiſſance,
J'ai, malgré ma fierté, ſenti ma dépendance.

D'un objet infini, &c. Locke prétend que nous formons l'idée de l'infini, par la puiſſance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Deſcartes, & avant lui Platon & Ciceron, ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons ? Le fini ſuppoſe l'infini, comme le moins ſuppoſe le plus : ainſi nous ne nous trouvons finis, qu'à cauſe de l'idée de l'infini qui eſt en nous.

Qu'il eſt dur d'obéir, & de s'humilier !
Notre orgueil cependant eſt contraint de plier ;
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaiſſent ;
Toutes les Nations en tremblant le confeſſent.
Quelle force inviſible a ſoumis l'Univers ?
L'homme a-t'il mis ſa gloire à ſe forger des fers ?

Oui, je trouve par-tout des reſpects unanimes,
Des Temples, des Autels, des Prêtres, des Victimes :
Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avouë, eſclaves de nos ſens,
De la Divinité défigurer l'image.
A de Dieux mugiſſans l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce Bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'eſt un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'eſprit humain s'égare, & follement crédules
Les peuples ſe ſont fait des maîtres ridicules :
Ces maîtres toutefois par l'erreur encenſés
Jamais impunément ne furent offenſés :
On déteſta Mezence, ainſi que Salmonée,
Et l'horreur ſuit encor le nom de Capanée.

Devant l'Etre éternel, &c. On n'a jamais trouvé aucune Nation, même dans le nouveau Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité ; & ce conſentement de toutes les Nations doit être regardé, ſuivant Ciceron, comme la loi de la Nature. *Omni in re conſenſio omnium gentium lex naturæ putanda eſt.*

L'eſprit humain, &c. C'eſt encore Ciceron qui le dit : *Multi de Diis prava ſentiunt ; omnes tamen eſſe vim & naturam divinam cenſent.* L'Idolâtrie, dont je parlerai au 3e. Chant, prouve que l'homme a toujours été perſuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que plongé dans les ſens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ſes ſens.

On déteſta, &c. Mézence, *contemptor divum*, eſt repréſenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent, ſuivant les poëtes, foudroyés à cauſe de leur impiété. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des Dieux : on ſe ſervit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

Un impie en tout tems fut un monſtre odieux ;
Et quand pour me guerir de la crainte des Dieux,
Epicure en ſecret médite ſon ſyſtême,
Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même.

Surpris de ſon aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme eſt le joüet,
Un ennemi caché qui réduit en pouſſiere
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.
Peuples, Rois vous mourez, & vous Villes auſſi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déſerte !
Eh que vois-je par-tout ! la Terre n'eſt couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renverſés,
Que de lauriers flétris, que de Sceptres briſés,
Où ſont, fiere Memphis, tes merveilles divines ?
Le tems a dévoré juſques à tes ruines.

Aux pieds de Jupiter, &c. Diocles voyant Epicure dans un Temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru ſi grand que depuis qu'Epicure eſt à ſes genoux.*

Dont l'homme eſt le jouet, &c.

Uſque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Je donne à Epicure cette penſée de Lucréce, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoiſſons le Maître que par le Diſciple.

Il eſt ſi étonnant que Lucréce ait fait cet aveu, que quelques perſonnes ſoutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'eſt pas de cet avis. Voici, *dit-il à ſon article*, « un Philoſophe qui a » beau nier opiniâtrément » la Providence, & attri- » buer tout au mouvement » néceſſaire des atômes, » l'expérience le contraint » de reconnoître une af- » fectation particuliére de » renverſer nos dignités. Par » conſéquent ſon *vis abdita quædam* eſt une preu- » ve convaincante contre » lui-même.

Quels cadavres, &c. Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Ciceron. *Heu ! nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interit... Cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.*

Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent juſqu'aux Cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir ſi craint, tout mortel rend hommage ;
Et devant ſon idole un barbare à genoux,
D'un Etre deſtructeur croit fléchir le courroux.

Ces épaiſſes forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaſte Océan des nôtres ſéparées,
Renferment, dira-t'on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obſcurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidéles ?
Suppoſons cependant tous leurs rapports certains ;
Comment oppoſerois-je au reſte des humains
Un ſtupide Sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conſervant la figure ;
Un miſérable Peuple égaré dans les bois,
Sans Maîtres, ſans Etats, ſans Villes & ſans Loix ?
Qu'à bon droit, Libertins, vous êtes mépriſables,
Lorſque dans ces forêts vous cherchez vos ſemblables !

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs ſens triſtement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Reſtes défigurés d'une illuſtre origine.

Quand d'obſcurs voyageurs, &c. Bayle, qui dans ſon Livre ſur la Comète, examine ſi l'Athéiſme eſt plus criminel que l'Idolâtrie, queſtion qui ne méritoit pas quatre volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des Athées, les témoignages de quelques Voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages ſeroient véritables, que prouveroient-ils ? Un Sauvage eſt comme un enfant, dans lequel la raiſon ne s'eſt point encore développée.

Il eſt une juſtice, & des devoirs pour eux :
Du ſang qui les unit ils connoiſſent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouſe eſt chere.
Il chérit ſon enfant, il reſpecte ſon pere.
La nature ſur nous ne perd point tous ſes droits.

Mais ces droits que ſont-ils ? D'imaginaires loix,
Quand d'un Etre vengeur j'ai ſécoué la crainte,
Ne peuvent ſur mon ame établir leur contrainte.
C'eſt pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'eſt qu'un nom, mon plaiſir eſt ma loi.

Ainſi parle l'impie, & lui-même eſt l'eſclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave :
Dans ſes honteux plaiſirs, s'il cherche à ſe cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge eſt dans ſon cœur, tribunal où réſide
Le cenſeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ſes affreux complots nous a-t'il outragés ?
La peine ſuit de près, & nous ſommes vengés.
De ſes remords ſecrets, triſte & lente victime,
Jamais un criminel ne s'abſout de ſon crime.

Il eſt une juſtice, &c. Montagne nous apprend que toute la morale des Cannibales conſiſte en deux loix ; d'être courageux à la guerre, & d'aimer leurs femmes.

C'eſt pour moi que je vis, &c. Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre la juſtice & l'injuſtice : la force fait le droit.

Son juge eſt dans ſon cœur, &c.

Exemplo quodcumque malo committitur, ipſi
Diſplicet auctori : prima eſt hæc ultio, quòd ſe
Judice, nemo nocens abſolvitur....
Pœna autem ac multo ſævior illis.....
Nocte dieque ſuum verſare in pectore teſtem.

Juvenal.

Jamais un criminel, &c. Ce mot de Ciceron eſt admirable : *Virtutis & vitiorum, grave ipſius conſcientiæ pondus eſt, quâ ſublatâ jacent omnia.* Le même Ciceron dit encore : *Magna vis eſt conſ-*

Sous des lambris dorés ce triſte ambitieux
Vers le Ciel, ſans pâlir, n'oſe lever les yeux.
Suſpendu ſur ſa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.
Le cruel répentir eſt le premier bourreau
Qui dans un ſein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés ſur Tibere
La Cour de ſes flâteurs veut en vain le diſtraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
Quel juge ſur la terre a-t'il à redouter ?
Cependant il ſe plaint, il gémit ; & ſes vices
Sont ſes accuſateurs, ſes juges, ſes ſupplices.
Toujours yvre de ſang, & toujours altéré,
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De ſon cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes Sujets.

Ainſi de la Vertu les loix ſont éternelles.

---

cientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent, qui peccaverunt.

Suſpendu ſur ſa tête, &c. Damoclès, lâche flâteur de Denys le Tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage, lorſqu'invité par ce Prince à un feſtin, & aſſis comme lui ſur un lit ſuperbe, il s'apperçut d'une épée ſuſpenduë ſur ſa tête par un fil : ce qui a fait dire à Horace,

Diſtrictus enſis cui ſuper impia
Cervice pendet, non Sicule dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem.

De ſon cœur déchiré, &c. Dans cette fameuſe Lettre, dont le déſordre fait dire à Tacite, que ſi on ouvroit le cœur des Tyrans, on verroit comme ils ſont déchirés : *adeò facinora ipſi quoque in ſupplicium verterant.*

Ainſi de la vertu, &c. » Satis enim nobis, ſi modò » aliquid in Philoſophia pro- » fecimus, perſuaſum eſſe » debet, ſi omnes deos ho- » mineſque celare poſſimus, » nihil tamen avarè, nihil » injuſtè, nihil libidinosè, » nihil incontinenter eſſe fa-

Les Peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles :
Les Dieux que révéra notre ſtupidité,
N'obſcurcirent jamais ſa conſtante beauté :
Et les Romains, enfans d'une impure Déeſſe,
En dépit de Vénus, admirerent Lucrece.

Je l'emporte en naiſſant, elle eſt écrite en moi
Cette Loi qui m'inſtruit de tout ce que je doi
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce Code ſuprême
La Loi qui me défend le vol, la trahiſon,
Cette Loi qui précéde, & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,

» endum. » C'eſt ce que Ciceron répéte par-tout, qu'indépendamment de la récompenſe & de la punition, on doit rechercher la juſtice, à cauſe d'elle-même. Il va juſqu'à ſuppoſer qu'un homme puiſſe, en remuant ſimplement les doigts ſe faire mettre ſur les teſtamens des riches. Le fera-t'il, quand même il ſeroit certain qu'on ne le ſoupçonnera jamais d'avoir un ſecret pareil ? Ciceron décide que non, & ajoute cette parole ſi belle : *Ceux à qui ceci paroît étonnant, ignorent ce que c'eſt qu'un honnête-homme.* Hoc qui admiratur, is ſe quid ſit vir bonus, neſcire fatetur. *Offic. l.* 3.

Et les Romains, &c. Chez les Romains, qui ſe vantoient d'être les enfans de Mars & de Venus, avant même qu'ils euſſent des loix contre l'adultère, le malheur de Lucréce, qui fit chaſſer les Rois de Rome, rendit ſa vertu fameuſe. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle ſe tuë : *Corpus eſt tantùm violatum, animus inſons.* Pourquoi donc ſe tuer ? comme S. Auguſtin l'a remarqué. On a eu raiſon de louer ſa douleur, mais non pas ſa mort.

Je l'apporte en naiſſant, elle eſt écrite, &c. Ciceron a parlé de la Loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Eſt quidem vera Lex, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna. Huic Legi non abrogari fas eſt, neque derogari in hâc aliquid licet, neque tota abrogari poteſt, neque verò aut per Senatum, aut per Populum ſolvi hâc Lege poſſumus. . . neque ſi nulla erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò non contra illam Legem ſempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tum denique incipit Lex eſſe, cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt : orta eſt autem cum mente divina.*

Metius

Metius & Tarquin n'etoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras ?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le ſanglant témoignage,
Que la ſévérité de tout l'Aréopage.
La Vertu qui n'admet que de ſages plaiſirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos deſirs.
Mais quoique pour la ſuivre il coûte quelques larmes,
Toute auſtère qu'elle eſt, nous admirons ſes charmes.
Jaloux de ſes appas, dont il eſt le témoin,
Le vice, ſon rival, la reſpecte de loin.
Sous ſes nobles couleurs ſouvent il ſe déguiſe,
Pour conſoler du moins l'ame qu'il a ſurpriſe.

Adorable Vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laiſſent de longs regrets !

Metius & Tarquin, &c. Le perfide Metius & le cruel Tarquin n'étoient tranſgreſſeurs d'aucune loi écrite, puiſque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable, qui précéde toute loi humaine.

Adorable Vertu, &c. Claudien en fait ce beau tableau.

Ipſa quidem virtus pretium ſibi, ſolaque latè
Fortunæ ſecura nitet, nec facibus ullis
Erigitur, plauſuque petit clareſcere vulgi,
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animoſa ſuis.... &c.

Il eſt certain, comme je le dirai dans le VI. Chant, que ſans la Religion Chrétienne il n'y a point de vraye vertu : cependant chez les Payens même le ſecret avantage de n'avoir rien à ſe reprocher, *nil conſcire ſibi, nulla pallescere culpâ*, faiſoit goûter à un Ariſtide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t'on, prêt à ſe tuer, s'emporta contre la Vertu juſqu'à s'écrier : *O malheureuſe Vertu ! tu n'es qu'un nom ; & moi je te ſervois comme ſi tu euſſes été une réalité : mais j'éprouve que tu n'es que l'eſclave de la fortune.* Brutus, qui faiſoit conſiſter toute la Vertu dans ſon farouche amour pour la liberté, lorſqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainſi par déſeſpoir : mais comment peut-il dire qu'il a été au ſervice de la Vertu, lui qui a ſi indignement aſſaſſiné Céſar ſon bienfaiteur ?

De celui qui te hait, ta vuë eſt le ſupplice.
Paroî : que le méchant te regarde, & frémiſſe.
La richeſſe, il eſt vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.
Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter,
Importune Vertu, pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre miſérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laiſſe-nous en repos, ceſſe de nous charmer,
Et qu'il nous ſoit permis de ne te point aimer.
Non, tu ſeras toujours par ta ſeule préſence
Ou notre déſeſpoir, ou notre récompenſe.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits ?
Tu nous parles ſans ceſſe, & les hommes diſtraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles ;
Mais ſur la terre, helas ! admirant tes bienfaits,
Nos regards, juſqu'à toi ne remontent jamais :
Quelque maître nouveau ſans ceſſe nous entraîne,
Et d'objets en objets notre ame ſe promene,

Nos regards juſqu'à toi, &c. Que l'homme ouvre les yeux ſur le ſpectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui-même, de quelque côté qu'il tourne ſes regards, Dieu vient ſe préſenter à lui. Cependant les Philoſophes, ou n'ont rien vu que de matériel, ou uniſſant l'intelligence à la matiere, ont confondu Dieu, la nature, l'ame du monde, &c. ou ont trouvé tout incertain. Les ſens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles ; la raiſon plongée dans les ſens, ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les Déiſtes le veulent, être notre ſeule regle, & nos ames *clauſæ tenebris & carcere cæco*, ont beſoin d'une autre lumiere.

Tandis que de toi ſeul nous reſtons ſéparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, ſeroient-ils ſans reſſource ?
Sondons leur profondeur, remontons à leur ſource.
Que l'homme maintenant ſe préſente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

CHANT SECOND.

DE tes Loix dès l'enfance heureuſement inſtruit,
Et par la Foi, Seigneur, à la Raiſon conduit,
Permets que dans mes vers, ſous une feinte image,
J'oſe pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité
S'avance, & pas à pas cherche ta Vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes. Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le Sage. *Laudavi magis mortuos quàm viventes, & felicio-rem utroque judicavi qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole fiunt.* Eccleſ. cap. IV. V. 2. 3. Ecoutons enſuite les Payens.

Tum porro puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans....
Cui tantum in vita reſtat ſuperare dolorum.

A Lucréce ajoutons Ciceron cité par S. Auguſtin. *Hominem non ut à matre ſed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad moleſtias, in quo tamen ineſſet obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Ciceron joignons celles de Pline le Nat. l. 7. *jacet omnibus pedibuſque devinctis flens animal cæteris imperaturum, & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum eſt.* On ſait cette ſentence des Anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le ſecond de mourir promptement. Elle eſt dans Theognis & dans Ciceron. *Primum non naſci, alterum quàm citò mori.* C'eſt donc bien injuſtement qu'on a accuſé M. Paſcal d'avoir par miſantropie exageré les malheurs de l'homme: il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens, & à la peinture de notre miſére il a oppoſé celle de notre grandeur; au lieu que Pline s'eſt em-

J'entrai dans l'Univers, eſcorte de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangere,
Qui me vendit ſon lait, & ſon cœur mercénaire.
Rechauffé dans ſon ſein, dans ſes bras careſſé,
Et long-tems inſenſible à ſon zéle empreſſé,
De mon retour enfin un ſouris fut le gage.
De ma foible raiſon je fis l'apprentiſſage.
Frappé du ſon des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je diſtinguai les traits.
Je connus, je nommai, je careſſai mon pere:
J'écoutai triſtement les avis de ma mere.
Un châtiment ſoudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:
Des ſiécles reculés l'un me contoit l'hiſtoire;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le tems forma mon goût: pour fruit de ces leçons
D'Eſchine j'admirai l'éloquente colere:
Je ſentis la douceur des menſonges d'Homere:
De la triſte Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut ſouvent arroſé de mes pleurs.
Je mépriſai l'enfance & ſes jeux inſipides.

---

porté juſqu'à dire que le plus grand des préſens de la Nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

D'Eſchine j'admirai l'éloquente colére. Fameux rival de Demoſthène, dont l'Oraiſon ſur la Couronne eſt ſi belle.

Je ſentis la douceur, &c. Saint Auguſtin dans ſes Confeſſions ſe reproche le plaiſir qu'il avoit dans ſa jeuneſſe à lire Virgile. « La lecture » de ce Poëte, *dit-il*, n'alloit qu'à charger ma mémoire des erreurs d'un » certain Enée, tandis que » j'oubliois les miennes. Je » pleurois la mort de Didon; » & la mort que me donnoient ces vains plaiſirs, » je la regardois d'un œil » ſec.» *Tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam, cùm intereà meipſum in his a te morientem, Deus vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus.*

Mais ces amuſemens étoient-ils plus ſolides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'eſpérois de Newton pénétrer les Ecrits.
Tantôt je pourſuivois un ſtérile problême.
De Deſcartes tantôt renverſant le ſyſtême,
D'autres Mondes en l'air s'élevoient à mes fraix :
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un ſouffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon diviſé
En ſept rayons égaux étoit ſubtiliſé,
Et voulant remonter à la couleur premiere,
J'oſois à mon calcul ſoumettre la lumiere.

Dans ces rêves flâteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout ſçavoir, & m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi ſur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître : un eſpoir orgueilleux
Inſpiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale & triſte connoiſſance,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance !

Je me figure, hélas ! le terrible réveil
D'un homme qui ſortant des bras d'un long ſommeil,

Tous les vieux tourbillons, &c. M. Newton détruit les tourbillons de Deſcartes, & ſon ſyſtême ſur les couleurs. Suivant ſes expériences, la lumiere eſt un amas de rayons colorés. Un rayon ſe diviſe en ſept parties, & le mêlange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais, malgré ce qu'il dit des ſept premieres couleurs, M. du Fay lut à une Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences un Mémoire pour prouver qu'au lieu des ſept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

Je me figure, hélas ! &c. Dans ce morceau, il eſt aiſé de reconnoître M. Paſcal : c'eſt ainſi qu'il ſçait humilier l'homme. En même-tems qu'il l'abaiſſe, il le

Se trouve tranſporté dans une Iſle inconnuë,
Qui n'offre que déſerts & rochers à ſa vuë :
Tremblant il ſe ſouleve, & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il eſt entouré.
Il retombe auſſi-tôt : il ſe releve encore ;
Mais il n'oſe avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, ſi-tôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un ſommeil, peut-être officieux,
Je me regardai ſeul, ſans appui, ſans défenſe,
Egaré dans un coin de cet eſpace immenſe ;
Ver impur de la Terre, & Roi de l'Univers ;
Riche, & vuide de biens ; libre, & chargé de fers,
Je ne ſuis que menſonge, erreur, incertitude ;
Et de la Vérité je fais ma ſeule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche ; & déjà je le vois :
Tantôt le monde entier dans un profond ſilence
A mes regards errans n'eſt plus qu'un vuide immenſe.
O Nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Ceſſons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne ſert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle eſt faite pour nous.

Mais non, tous ſes plaiſirs n'entraînent que dégoûts :
Aucun d'eux n'aſſouvit la ſoif qui me dévore :

releve. Montagne le jette à terre, & l'y laiſſe ſans conſolation ni eſpérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'eſt que pour ſe décrier. *Mon eſprit*, dit-il, *eſt ſi affreté à mon corps, que quand ſon compagnon a la colique, il l'a auſſi. Si la ſanté me vit & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête-homme.* . . . . . *ma vertu eſt une vertu, ou innocente, ou pour mieux dire, accidentelle. . . l'incertitude de mon jugement eſt ſi également balancée, qu'en la plûpart des occurrences, je la commettrois volontiers à la déciſion du ſort & des dez.* Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à ſon jugement, à ſon eſprit, & à ſa vertu.

Je désire, j'obtiens, & je désire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi ;
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misére,
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hai cependant, si-tôt que je me voi ;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je mépriſe.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamiſe
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme Anglican répondra, *Tout est bien.*
„ Le grand Ordonnateur dont le dessein si sage,
„ De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
„ Nous place à notre rang pour orner son tableau.

Je désire, j'obtiens, & je désire encore. « J'apporte en naissant, dit M. Bossuet, *Intr. à la Philosophie*, cet » amour du bonheur. La » raison, si-tôt qu'elle com- » mence, me le fait cher- » cher par des moyens bons » ou mauvais : mais enfin » elle le cherche. Cependant » je désire : ce qui prouve » que je ne possède point. » Le desir & le parfait bon- » heur ne peuvent se trou- » ver ensemble. »

Si je semble l'aimer, &c. On a reproché à M. de la Rochefoucault d'avoir dans ses Maximes anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour propre. Il nous a peints tels que nous sommes, depuis le désordre du péché, comme je le dirai au VIme. Chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.*

Dans son flegme Anglican, &c. Suivant M. Pope dans son *Essai sur l'homme*, tout ce qui est, est bien ; & dans le système général de l'Univers, l'homme est à sa place. Sénéque avoit dit aussi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, selon lui, reçu de grandes choses ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus, majora non capimus.* Il est vrai que nous avons reçu de grandes choses : mais la Religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes.

Eh !

Eh ! quel triſte ornement d'un ſpectacle ſi beau !
Quoi ! mes pleurs (n'eſt-ce pas un crime de le croire)
D'un Maître bienfaiſant releveroient la gloire ?
Pour d'autres biens peut-être il nous a réſervés,
Et tous ſes grands deſſeins ne ſont point achevés.
Oui, je l'oſe eſpérer. Juſte arbitre du Monde,
De la ſolide paix ſource pure & féconde,
Etre par-tout préſent, quoique toujours caché ;
Des maux de tes Sujets quand ſeras-tu touché ?
Tendre pere, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes ?
Non, non. Voilà de toi ce que j'oſe penſer,
Ta bonté quelque jour ſçaura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'eſt duë ?
Qui peut te rendre à moi, Félicité perduë ?
Eſt-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?
Ils m'échappent ; la mort me les vient arracher ;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre ? où vont-ils ? je l'ignore.

Eſt-il vrai ? n'eſt-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O Mort, eſt-il donc vrai que nos ames heureuſes
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuſes ?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de ſéjour ?
Quoi ! même après l'inſtant où tes aîles funèbres
M'auront enſéveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois ! doux eſpoir ! que j'aime à m'y livrer !

De quelle ambition tu te vas enyvrer,

Je vivrois ! doux eſpoir, &c. Dubam me tantæ ſpei, *dit Sénéque* : bien différent de ces Eſprits-forts, qui tâchent de ſe perſuader le contraire, & qui aiment à ſe livrer, pour ainſi dire, à l'eſpérance du néant.

Dit l'impie ? Eſt-ce à toi, vaine & foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hazard nous forma ; le hazard nous détruit ;
Et nous diſparoiſſons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos ſouffrances ;
Et vous, Ambitieux, bornez vos eſpérances :
La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'eſt-ce donc qu'un cercueil offre de ſi terrible ?
Une froide pouſſiere, une cendre inſenſible.
Là nous ne trouvons plus ni plaiſir ni douleur.
Un repos éternel eſt-il donc un malheur ?
Plongeons-nous ſans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, auſſi-bien que le crime :
Et ſuivant du plaiſir l'aimable mouvement,
Laiſſons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots inſenſés, le maître de Lucrece,
Uſurpant le grand nom d'ami de la ſageſſe,
Joint la ſubtilité de ſes faux argumens ;
Lucrece de ſes vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triſte uſage !
Epicure avec lui m'adreſſe ce langage.

Cet eſprit, ô mortels, qui vous rend ſi jaloux,

Le hazard nous forma, le hazard nous détruit. Tel eſt le langage des libertins dans le Livre de la Sageſſe. *Ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquàm non fuerimus.* Et dans Sénéque le Tragique :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil
Velocis ſpatii meta noviſſima.

Quid habet iſta res aut lætabile aut glorioſum ? répond Ciceron à ceux qui ſont capables de dire ſi gaïement la choſe du monde la plus triſte, & qui devroit faire notre déſeſpoir ſi elle étoit véritable.

Cet eſprit, ô mortels, &c. Lucréce, Liv. 3.

Prætereà gigni pariter cum corpore, & unà

N'eſt qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux ſillons l'implacable vieilleſſe
A ſur un front hideux imprimé la triſteſſe ;
Que dans un corps courbé ſous un amas de jours,
Le ſang comme à regret ſemble achever ſon cours ;
Lorſqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'un infidéle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines auſſi je vois tomber l'eſprit.
L'ame mourante alors, flambeau ſans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obſcure.
Triſte deſtin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'eſt au berceau.
La mort, du coup fatal ſappe enfin l'édifice :
Dans un dernier ſoupir achevant ſon ſupplice ;
Lorſque vuide de ſang le cœur reſte glacé,
Son ame s'évapore, & tout l'homme eſt paſſé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux Poëte,
D'un Maître trop fameux, trop fidéle interprête,
De mon heureux eſpoir déſormais détrompé,
Je dois donc, du plaiſir à toute heure occupé,
Conſacrer les momens de ma courſe rapide,
A la Divinité que tu choiſis pour guide :
Et la mere des jeux, des ris & des amours,
Doit ainſi qu'à tes Vers préſider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de ſa carriere,
N'a plus que le néant pour attente derniere ;

Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem....
Poſt ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium : delirat, linguaque, menſque.

A la Divinité que tu choiſis, &c. Vénus que Lucrèce invoque au commencement de ſon Poëme, & qui eſt, ſelon lui, *hominum Divûmque voluptas.*

Comment puis-je goûter ces plaiſirs peu flâteurs ;
Du deſtin qui m'attend foibles conſolateurs ?
Tu veux me raſſurer & tu me déſeſperes.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des miſeres,
Quand même je n'ai pas où repoſer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant ſon bonheur ?
Rois, Sujets, tout ſe plaint, & nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur ſein des épines cruelles :
L'amertume ſecrette empoiſonne toujours
L'onde qui nous paroît ſi claire dans ſon cours.
C'eſt le ſincere aveu que me fait Epicure.
L'Orateur du Plaiſir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce Maître : ô Raiſon, viens à moi ;
Je veux ſeul méditer & m'inſtruire avec toi.

Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere,
Ne peut ſortir du ſein de l'épaiſſe matiere.

Renferment dans leur ſein des épines cruelles. Suivant l'aveu même de Lucréce.

Uſque adeò de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quos in ipſis floribus angat !

M. de Fontenelle dans ſes dialogues ſur les morts, fait dire à la Reine Eliſabeth : *Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides, pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe : il ne faut que les effleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes ſur leſquelles on eſt obligé de courir légérement ſans y arrêter le pied.*

Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere. Long-tems avant Deſcartes, Ciceron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paroît douteux à Locke, qui ignore ſi la matiere ne peut pas penſer. Il n'y a point, comme dit Ciceron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Philoſophe pour protecteur. Locke avouë que nous ne pouvons concevoir la matiere penſante : *mais de-là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre penſante ?* Le recours à la puiſſance de Dieu n'excuſe pas un pareil doute, on pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités Géométriques, en diſant par exemple, Que ſçavons-nous ſi Dieu ne peut pas faire un cercle quarré ?

J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & groſſier
N'eſt donc pas tout mon bien, n'eſt pas moi tout entier.
Quand je penſe, chargé de cet emploi ſublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds
Deux êtres oppoſés ſont réunis entr'eux;
De la chair & du ſang le corps, vil aſſemblage:
L'ame, rayon de Dieu, ſon ſouffle, ſon image.
Ces deux êtres liés par des nœuds ſi ſecrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:
Leurs plaiſirs ſont communs, auſſi-bien que leurs peines.
L'ame, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps eſt troublé,
De l'ame quelquefois l'empire eſt ébranlé.
Dans un vaiſſeau briſé, ſans voile, ſans cordage,
Triſte jouet des vents, victime de leur rage,
Le Pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain ſa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre eſt exempt du naufrage.

Deux êtres oppoſés ſont réunis entr'eux. M. Arnaud, Lettre 501. remarque que Deſcartes dans ce qu'il a écrit ſur l'ame, ſemble avoir été choiſi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniére proportionnée à leurs diſpoſitions. « Il » avoit, *dit-il*, une grandeur » d'eſprit extraordinaire, » une application à la ſeule » Philoſophie, ce qui ne leur » eſt point ſuſpect, une pro» feſſion ouverte de ſe dé» pouiller de tous les préju» gés communs, ce qui eſt » fort de leur goût; & c'eſt » par-là même qu'il a trouvé » le moyen de convaincre » qu'il n'y a rien de plus con» traire à la raiſon, que de » vouloir que la diſſolution » de notre corps, qui n'eſt » autre choſe que le déran» gement de quelques par» ties de la matiere, ſoit l'ex» tinction de notre ame. Et » comment a-t'il trouvé ce» la? En établiſſant par des » principes clairs, que ce » qui penſe & ce qui eſt éten» du, ſont deux ſubſtances » totalement diſtinctes, en » ſorte qu'on ne peut conce» voir, ni que l'étenduë ſoit » une modification de la » ſubſtance penſante, ni la » penſée une modification » de la ſubſtance étenduë.

Comment périroit-il ? le coup fatal au corps
Diviſe ſes liens, dérange ſes reſſorts :
Un être ſimple & pur n'a rien qui ſe diviſe,
Et ſur l'ame la mort ne trouve point de priſe.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Diſparus à nos yeux ſont-ils anéantis ?
D'où nous vient du néant cette crainte biſarre ?
Tout en ſort, rien n'y rentre : & la Nature avare,
Dans tous ſes changemens ne perd jamais ſon bien.
Ton Art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui riche en fumée, ô ſublime Alchimiſte,
Dans ton Laboratoire invoques Triſmégiſte.
Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel ;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ?
Si du ſel, ou du ſable un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi, craindra-t'il de mourir ?
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vivre ?
L'inſtant où de ſes fers une ame ſe délivre.

Diſparus à nos yeux, &c. La deſtruction d'une ſubſtance étenduë n'eſt que la ſéparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus ſubtile s'envole, & s'appelle *fumée* : la partie huileuſe s'attache à la cheminée, & s'appelle *ſuie* : la partie groſſiere reſte dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

Dans ton Laboratoire, &c. Mercure Triſmégiſte, c'eſt-à-dire, trois fois grand, celui que les Alchimiſtes croient l'inventeur de leur Science : Auteur auſſi chimérique que leur Art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

Mais celui qui l'a fait, &c. Tous les êtres ſimples nous paroiſſent indeſtructibles par eux-mêmes : ainſi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons ſi la deſtruction de l'Univers n'ira pas juſqu'à l'anéantiſſement des Elemens qui le compoſent.

Tandis que tu n'as pas, &c. Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimiſtes s'attribuënt, ils ne peuvent ni anéantir les corps ſimples, ni les produire, ni les tranſmuer. Quand les bonnes raiſons & les mauvais ſuccès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la Pierre philoſophale.

Qu'eſt-ce donc que l'inſtant, &c. Lucréce lui-même

Le corps né de la poudre, à la poudre eſt rendu :
L'eſprit retourne au Ciel, d'où il eſt deſcendu.

Peut-on lui diſputer ſa naiſſance divine ?
N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine,
Qui, malgré ſon fardeau, s'éleve, prend l'eſſor,
A ſon premier ſéjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richeſſes immenſes ?
Platon, combien de fois juſqu'au Ciel tu t'élances ?
Deſcartes, qui ſouvent m'y ravis avec toi ;

---

a dit la même choſe, ſi oppoſée à ſon ſyſtême, dans ces trois Vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainſi ce Poëte :

Cedit enim retrò de terra quod fuit ante,
In terram : ſed quod miſſum eſt ex ætheris oris
Id rurſus cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrece, veut donner à ces vers un ſens forcé, que certainement ils ne préſentent pas, & la réflexion de Lactance eſt juſte. *Lucretius oblitus quid aſſereret, & quod dogma defenderet, hos verſus poſuit ; ſed victus eſt veritate, & imprudenti ratio vera ſubrepſit.* L. VII. c. 12.

N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine. Quelle volupté ne nous cauſe pas la découverte des vérités abſtraites, volupté entiérement ſpirituelle? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, ſacrifia une hécatombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables que dans une lumiere éternelle & immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'eſt pas matériel. « Ex hoc habet argumentum divinitatis ſuæ, *dit* » *Sénéque*, quod divina delectant, nec ut alienis intereſt, ſed utiſuis. Ciceron dans le Traité de la Vieilleſſe, fait la même réflexion. « Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio, quum tanta celeritas » animorum ſit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot » artes, tantæ ſcientiæ, tot » inventa, non poſſe eam naturam, quæ res eas contineat, eſſe mortalem. » Et dans les Tuſculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoiſſons Dieu ſans le voir, mais par ſes œuvres : « mentem hominis, quamvis eam » non videas, tamen ut Deum » agnoſcis ex operibus ejus : » ſic ex memoria rerum & » inventione, & celeritate » motûs, omnique pulchritudine virtutis, mentem » agnoſcito. »

Paſcal, que ſur la terre à peine j'apperçoi ;
Vous qui nous rempliſſez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homere appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, & Toi que je n'oſe nommer,
Vos eſprits n'étoient-ils qu'étincelles légeres,
Que rapides clartés & vapeurs paſſageres ?

Que ne puis-je prétendre à votre illuſtre ſort,
O vous, dont les grands noms ſont exempts de la mort ?
Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vai-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?
Par de brillans travaux je cherche à diſſiper
Cette nuit dont le tems me doit envelopper.
Des ſiécles à venir je m'occupe ſans ceſſe.
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéreſſe.
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
J'apprends que je ſuis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon ame eſt mécontente.
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaiſirs d'un inſtant,

Paſcal que, &c. Pendant une carriere ſi courte, accablé d'infirmités continuelles, a peine a-t'il vécu, à peine a-t'il écrit. Quel nom il a laiſſé !

Que ne puis-je prétendre, &c. Ciceron fait valoir cet argument. « Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipſa ſepulcrorum monumenta ſignificant, niſi nos futura cogitare ? Sur quoi Montagne fait cette réflexion : » Un ſoin extrême tient » l'homme d'allonger ſon » être Il y a pourvu par toutes ſes piéces. Pour les » corps ſont les ſépultures, » pour les noms la gloire. Il » a employé toutes ſes opinions à ſe rebâtir, impatient de ſa fortune, & à » s'étayer. L'ame va quêtant » de toute part des conſolations où elle s'attache & » ſe plaute. » Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périſſable ne peut contenter.

J'apprends que je ſuis fait pour l'immortalité. Cette preuve frappoit S. Evremont. *La preuve*, dit-il, *la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'immortalité de l'ame, eſt le deſir que j'ai de toujours être,*

Falloit-il pour ſi peu m'appeller du néant !
Et ſi j'attens en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle !

Quand ſur la terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble Vertu, qu'accable le malheur ;
J'éleve mes regards vers un Maître ſuprême,
Et je le reconnois dans ce déſordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme eſpere un plus heureux ſéjour.
Oui ; pour un autre tems, l'Etre juſte & ſévere,
Ainſi que ſa bonté réſerve ſa colere.

Peres des fictions, les Poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;
Et ſitôt que la Grèce, yvre de ſon Homere,
Eut de l'Empire ſombre admiré la chimere,

Quand ſur la terre, &c. *Vidi lacrymas innocentium & neminem conſolatorem.* Eccl. 4. Ce déſordre a ſouvent fait murmurer les Payens contre la Providence. C'eſt ainſi que s'exprime Claudien :

Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi
Aſpicerem, lætoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios ; rurſus labefacta cadebat
Religio.....
Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque deos.

Cette raiſon eſt fauſſe : le Ciel ne ſe juſtifie pas toujours de cette façon. Combien de ſcélérats n'ont point été punis ſur la terre ! Claudien en devoit conclure un autre ſéjour où tout ſera rétabli. « Si la mort étoit la » ruine de tout, *diſoit Platon*, ce ſeroit un grand gain » pour les méchans..... mais » non : notre ame emporte » avec elle ſes bonnes & ſes » mauvaiſes actions, qui ſont » cauſe de ſon bonheur ou » de ſon malheur éternel. »

Et ſi-tôt que la Grèce, &c. Les Poëtes ont conſervé par leurs fables la tradition univerſelle de l'immortalité des ames. C'eſt ce que dit Ciceron : « Permanere animos arbitramur, conſenſu nationum omnium : quâ in ſede » maneant, qualeſque ſint, » ratione diſcendum eſt : cujus ignoratio finxit inferos..... inde Homeri tota » *ekyia* ; inde in vicinia noſtra » Averni lacus, &c. » Et delà auſſi la deſcription des Enfers dans Platon, qui dé-

Le peuple qu'effrayoient Tiſiphone & ſes ſœurs ;
D'un charmant Eliſée eſpéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains je l'avouë,
Etendirent jadis Ixion ſur ſa rouë.
L'onde affreuſe du Stix qui couloit ſous leurs loix
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrerent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient ſans ceſſe à ſes lévres arides.
Par l'urne de Minos, & ſes arrêts cruels,
Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuſe,
Qui pouſſant vers le Ciel une voix douloureuſe,
S'écrioit, *Par les maux que je ſouffre en ces lieux*
Apprenez, ô mortels, à reſpecter les Dieux.
Hardis fabricateurs de menſonges utiles,
Euſſent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la ſecrette voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable ?
Il ne laiſſera point l'innocent en oubli :
Eſpérons, & ſouffrons ; tout ſera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui conſole Socrate
Lui fait ſubir l'arrêt de ſa patrie ingrate.
Proſcrit par l'injuſtice, il expire content,
Et je l'admirerois juſqu'au dernier inſtant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole !

---

peint le ſéjour des juſtes, & le ſéjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines paſſageres, n'y reſtent qu'un an.

Apprenez, ô mortels, &c. Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere divos.

La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre esprit est foible, & s'égare aisément.

Mais, que dis-je, le mien s'égare en ce moment.
De l'immortalité tes promesses pompeuses,
A moi-même, ô Raison, me deviennent douteuses.
Quoi! cette ame sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité?
Dieu brillant de lumiere, est-ce là ton image?
O parfait Ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis empriſonné:
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait? Par pitié, Raison, sois mon soutien:
Réponds-moi. Mais hélas! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.

La victime, &c. Socrate qui paroît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ses fameux discours, en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la derniere parole de ce héros de l'antiquité ait été si puérile, y cherchent un sens allégorique: mais ce sens est bien enveloppé; & la réponse de Criton, *nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire, dans le sens superstitieux.

De l'immortalité tes promesses, &c. Seneque a ainsi appellé les preuves de l'immortalité de l'ame. *Credebam facilè opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.* Ciceron paroît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la Raison ne donne de cette vérité des preuves certaines; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'ame les oublie, quand elle retombe dans les sens; & elle y retombe souvent; ce qui fait dire à M. Bossuet: « L'ame dégradée » par le péché, captive du » corps d'où lui viennent ses » plaisirs & ses douleurs, ne » pense, pour ainsi dire, que » corps, & se mêlant avec » le corps qu'elle anime, elle » a peine à la fin à s'en dis- » tinguer; elle s'oublie & se » meconnoît elle-même »

Cruellement puni sans me trouver coupable. La douleur, l'ignorance, la concupiscence & la mort sont des supplices, Dieu, dont la puissance est la volonté, *cujus potestas, voluntas est*, ne veut pas punir un innocent,

Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous
sommes ;
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on éleve, on s'intrigue, on projette :
Sans cesse l'on écrit, & sans cesse on repéte.
L'un jaloux de ses Vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre assis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux ;
Et risquant sans remords mon ame infortunée,
Attendre du hazard ma triste destinée.
Quelques-uns, m'a-t'on dit, cherchant la Vérité,
Dans un sçavant loisir ont long-tems médité :
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grece,
Dans l'Ecole d'Athene habita la Sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces Sages ;

Sans cesse l'on écrit, &c. Suivant Juvenal, *tenet insanabile multos, scribendi cacoëthes.* Ce mal est bien ancien, puisque Salomon, *Eccles.* 12. disoit déjà : *Scribendi plures libros nullus est finis.* Montagne se plaignant de ce qu'il appelle *l'écrivaillerie* de son siécle, dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme on en fait contre les vagabonds & les fainéans. *Alors*, ajoute-t'il, *on banniroit moi & cent autres.*

Quelques-uns, m'a-t'on dit, &c. Tous les peuples ont été plongés dans les ténébres de l'idolâtrie, & tous les peuples ont eu des Philosophes qui ont cherché la lumiere ; les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perse, les Brachmanes dans les Indes, les Druïdes dans les Gaule, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumiere ont-ils trouvée ? S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de systêmes & tant d'écoles,

Et de Maîtres, entr'eux ſans ceſſe diviſés,
Naiſſent des Sectateurs l'un à l'autre oppoſés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux, que des ris ou des pleurs ;
Qu'ils en cherchent la cauſe, & guériſſent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur ſilence ?
„ Les atômes erroient dans un eſpace immenſe ;
„ Déclinant de leur route ils ſe ſont approchés :
„ Durs, inégaux, ſans peine ils ſe ſont accrochés.
„ Le hazard a rendu la Nature parfaite.
„ L'œil au-deſſous du front ſe creuſa ſa retraite :
„ Les bras au haut du corps ſe trouverent liés :
„ La terre heureuſement ſe durcit ſous nos pieds.
„ L'Univers fut le fruit de ce prompt aſſemblage :
„ L'Etre libre & penſant en fut auſſi l'ouvrage.
Par honneur, Hyppocrate, ou par pitié du moins
Va guérir ce rêveur ſi digne de tes ſoins.
C'eſt à l'eau dont tout ſort que Thalès nous raméne ;
L'air ſeul a tout produit, nous dit Anaximéne.
Et l'Eternel pleureur aſſure que le feu,
De l'univers naiſſant mit les reſſorts en jeu.
Pyrrhon qui n'a trouvé rien de ſûr que ſon doute ;

Nos folles vanités, &c. Héraclite, ſurnommé le Pleureur, gémiſſoit de la folie du genre-humain : Démocrite s'en moquoit. Tous deux avoient raiſon, & en même-tems tous deux étoient fous de porter les choſes à l'excès.

Habitant des tombeaux, que t'apprend leur ſilence ? Democrite qui ſe retira dans les tombeaux d'Abdere pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atomes la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaiſon des atomes & cette liberté? Ce ſyſtême qui fut auſſi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'eſprit humain.

Va guérir ce rêveur, &c. Les Abderitains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyerent Hyppocrate pour rétablir ſa ſanté alterée.

C'eſt à l'eau, &c. La folie des Philoſophes a toujours été de chercher l'origine des choſes. Suivant Thalès c'étoit l'eau, ſuivant Anaximéne c'étoit l'air, & ſuivant Héraclite c'étoit le feu.

De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sçait quand il veille, il ne sçait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu de l'orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, & fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main Diogéne m'irrite,
Il cherche un homme, & lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore, enfin dis-nous qui les a faits,
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Epicure sommeille,
Que de voluptueux répétent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux, jouissez promptement de la vie:
Hâtez-vous, le tems fuit, & la Parque ennemie,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant:
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.

Un stupide animal, &c. Pyrrhon dans une tempête montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce Philosophe qui doutoit de tout, a donné son nom à une secte nombreuse.

Oui, sa lanterne, &c. Diogéne n'avoit ni religion, ni pudeur, ni raison. Et quand Alexandre disoit *qu'il voudroit être Diogéne, s'il n'étoit pas Alexandre*, il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes, alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire dont il ne connoissoit ni la nature ni les bornes, veut se distinguer à quelque prix que ce soit, & si ce n'est en dominant sur tout, comme conquérant, ce sera en *méprisant* tout comme Diogéne.

C'est assez, &c. Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit, *pour contempler le Soleil & la Lune.*

Tandis qu'en ces jardins, &c. Epicure est appellé par Ciceron, *homo voluptarius*; par Seneque, *Magister voluptatis:* & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle, quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

Votre auſtére rival, pâle, mélancolique,
Fait de ſes grands diſcours reſonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant ; ſa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'oſe la croire un mal, & le crois ſans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon
Va diſſiper en moi tout l'ennui de Zenon.
Mais de Platon lui-même, & qu'attendre & que croire,
Quand de ne rien ſçavoir ſon Maître fait ſa gloire ?
Incertain comme lui, n'oſant rien haſarder :
Il réfute, il propoſe, & laiſſe à décider.
Par quelques vérités à peine il me conſole :
Il s'arrête, il héſite, il doute, & me déſole.
Son Diſciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, & m'y veut entraîner :
Mais à l'homme inquiet, le Maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait ſa morale, & tout ſon vain ſçavoir ;
S'il me laiſſe mourir ſans un rayon d'eſpoir ?

Fait de ſes grands, &c. Le fameux Portique d'Athènes, ſous lequel Zenon, chef des Stoïciens, tenoit ſon Ecole. Il ſe fit devenir pâle, parce que l'Oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

Que la goutte en fureur, &c. Les Stoïciens dans leur orgueilleuſe Philoſophie faiſoient de leur Sage, un homme que rien ne peut ébranler. Un d'eux dans les vives douleurs de la goutte s'écria: *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu ſois un mal.*

Incertain comme lui, &c. Socrate & Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Ciceron de Socrate : & il dit de Platon, *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa diſſeruntur.*

Son Diſciple jaloux, &c. Ariſtote, après avoir été longtems Diſciple de Platon, ſe ſépara de lui, & ſe fit chef d'une Secte contraire. Il donnoit ſes leçons en ſe promenant dans le Lycée. On ne ſçait ce qu'il a penſé ſur l'immortalité de l'ame: ce qui eſt d'autant plus étonnant, qu'il a écrit ſur l'ame & a fait des Traités de Morale.

Loin des longs Raiſonneurs que la Grece publie,
Le myſtique Vieillard m'appelle en Italie.
La mort, ſi je l'en crois, ne doit point m'affliger :
On ne périt jamais, on ne fait que changer :
Et l'homme & l'animal par un accord étrange,
De leurs ames entr'eux font un biſarre échange.
De priſons en priſons renfermés tour à tour,
Nous mourons ſeulement pour retourner au jour.
Triſte immortalité ! frivole récompenſe
D'une abſtinence auſtére, & de tant de ſilence !

Philoſophes : que dis-je ? antiques diſcoureurs,
C'eſt prêter trop long-tems l'oreille à vos erreurs.
Ainſi donc étourdi de pompeuſes paroles,
Plus troublé que jamais je ſors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.
Du ſeul fils d'Ariſton je n'ai point à me plaindre.
Ennemi du menſonge, il m'apprend à le craindre :

Le myſtique Vieillard, &c. Pythagore qui débitoit ſes principes ſous le voile des énigmes, ordonna à ſes Diſciples l'abſtinence & le ſilence. On ſçait ſon ſyſtême de la Métempſicoſe.

Omnia mutantur, nihil interit, errat & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quoſlibet occupat artus
Spiritus, èque feris humana in corpora tranſit ;
Inque feris noſter. *Ovid.*

Du ſeul fils, &c. Platon fils d'Ariſton a bien ſenti la difficulté : ce n'eſt pas ſa faute s'il n'a pas ſçu la réſoudre, *rem vidit, cauſam neſcivit.* La réminiſcence qu'il imaginoit, c'eſt-à-dire, l'opinion que nos ames ont exiſté avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le ſyſtême fameux des deux principes. Ciceron, dans ſon Hortentius, cité par ſaint Auguſtin, approchoit de plus près, en diſant que nous naiſſons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *ob aliqua ſcelera ſuſcepta in vita ſuperiore, pœnarum luendarum cauſâ nos eſſe natos.* Mais quelle avoit été cette vie ? Bayle avouë qu'on ne peut ſe tirer de cette difficulté que par la révélation.

Il tremble à chaque pas, & vers la vérité
Je ſens qu'il me conduit par ſa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'eſpérance :
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puiſſance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un déſordre affreux
Doit-il laiſſer languir un ſujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur, & de tant de miſére
Réünit-il en moi l'aſſemblage adultére ?
Prodigue de ſes biens, un pere plein d'amour,
S'empreſſe d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Etre toujours heureux, rend heureux ſes ouvrages :
Il s'aime, ſon amour s'étend ſur ſes images.
Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t'il révélé ?
La terre eſt un exil : pourquoi ſuis-je exilé ?
Qui ſuis-je ? Mais hélas ! plus je veux me connoître,
Plus la peine & le trouble en moi ſemblent renaître.
Qui ſuis-je ? Qui pourra me le développer ?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entens lui-même
Avouër le beſoin d'un Oracle ſuprême.
Platon ne parle plus, quel ſera mon ſecours ?
Il faut donc me réſoudre à m'ignorer toujours.

» L'Hiſtoire, *dit-il*, eſt le ré-
» cit des malheurs & des cri-
» mes des hommes. Il n'y a
» point de ville ſans hôpi-
» taux ni potences, parce
» que l'homme eſt malheu-
» reux & méchant. Mais
» pourquoi les Payens n'a-
» voient-ils rien de bon à
» dire ſur cela ? C'eſt par la
» révélation qu'on peut s'en
» débarraſſer. »

L'Etre toujours heureux, &c. C'eſt le grand principe que ſaint Auguſtin répéte contre Julien, pour prouver le péché originel : SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MERETUR.

Il nous punit, &c. Si nous ſommes malheureux, nous ſommes punis ; & ſi nous ſommes punis, nous ſommes coupables. *Ipſum qui non debet puniri, condemnare, exterum æſtimas à tua virtute.* Sap. 12.

Avouër le beſoin, &c. « A
» moins, *dit-il dans le Phe-*
» *don*, qu'on ne nous donne
» une voie plus ſûre, comme
» quelque promeſſe ou révé-
» lation divine, afin que ſur
» elle, comme ſur un vaiſſeau
» qui ne court aucun danger,
» nous achevions heureuſe-
» ment le voyage de notre
» vie. »

Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire ?
Dans ce Dédale obſcur quel fil peut me conduire ?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur ?
Mon cœur déſeſpéré ſe livre à ſa fureur.
Vivre ſans ſe connoître eſt un trop dur ſupplice :
Que par pitié du moins, la mort m'anéantiſſe.
O Ciel ! c'eſt ta rigueur que j'implore à genoux :
Daigne écraſer enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi : Terre, ouvre tes abîmes ;
Si je ſuis ſi coupable, englouti tous mes crimes :
Et périſſe à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon pere, *un enfant vous eſt né.*

De mon état cruel quand je me déſeſpere,
Et ſens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;
J'apprens qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un Livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il eſt vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à ſuivre ?
Où faut-il s'adreſſer ? à quel Peuple ? à quel Livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t'il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable Loi,

Mon cœur déſeſpéré, &c. « J'admire, *dit M. Paſcal*, » comment on n'entre pas en » déſeſpoir d'un ſi miſérable » état. » *Un auteur fameux prétend réfuter ainſi cette penſée.* « Quand je vois Paris » ou Londres, je ne vois au- » cune raiſon pour entrer » dans ce déſeſpoir dont par- » le M. Paſcal. J'y vois des » hommes heureux, autant » que la nature humaine le » comporte... Il y a bien de » l'orgueil & de la témérité » à prétendre que par notre » nature nous devons être » mieux que nous ne ſom- » mes. » Je le prétends ſans me croire orgueilleux ni téméraire : & qui ſe conſole, parce qu'il voit Paris & Londres, peut bien appeller ces objets de conſolation, *ſolatia luſûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puiſſions trouver ſur la terre, nous ſentons bien qu'ils ſont, comme dit S. Auguſtin, *ſolatia miſerorum.*

Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Enſévelis, hélas ! dans un repos ſtupide,
Ou plongés preſque tous dans de frivoles ſoins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de ſa douce indolence :
Sçait-il de quel côté doit pencher la balance ?
Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher,
c'eſt l'obſtacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable Auteur d'un ténébreux ſyſtême,
Qui de Tout réuni, formes l'Etre ſuprême,
Et qui m'éblouiſſant par tes pompeux diſcours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
Caché dans ton nuage, impénétrable aſyle,
A l'abri de mes coups, tu peux reſter tranquille.
Qu'à ſonder l'épaiſſeur de ton obſcurité
Tes hardis Sectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'oſe prétendre,
Se diſputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiſte du moins me parle ſans détours :
Content de ſa raiſon qu'il me vante toujours,

Sçait-il de quel côté, &c. Il eſt repréſenté regardant une balance ſuſpenduë en l'air, avec cette déviſe, QUE SAIS-JE ?

Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher. J'en parle plus au long dans mon Epître à M. Rouſſeau.

Pour toi, coupable Auteur, &c. Ceux-mêmes qui ſe vantent d'entendre mieux Spinoſa, ne s'entendent pas entr'eux. Bayle, plus capable qu'un autre de ſaiſir ſon ſyſtême, après avoir réfuté ſon grand principe, que Dieu eſt tout, répond à ceux qui l'accuſoient de réfuter Spinoſa ſans le comprendre : « Si je n'ai pas » entendu cette propoſition, » ce n'eſt pas ma faute. Je » parlerois avec moins de » confiance, ſi j'avois écrit » contre tout le ſyſtême de » Spinoſa : il me ſeroit ſans » doute arrivé plus d'une » fois de n'entendre pas ce » qu'il veut dire, & il n'y a » nulle apparence qu'il ſe » ſoit bien entendu lui-» même. »

Content de ſa Raiſon qu'il me vante toujours. C'eſt Bayle lui-même qui dans l'article des Manichéens, compare la Raiſon à la Loi de Moyſe. « La Loi, *dit-il*, » ſuivant les Théologiens, » n'étoit propre qu'à faire » connoître à l'homme ſon » impuiſſance, la néceſſité » d'un Rédempteur & d'une » voix miſéricordieuſe ; elle » étoit un Pédagogue pour

Elle ſeule l'éclaire ; il marche à ſa lumiere.

Ouvre les yeux, ingrat, connois-la toute entiere.

» nous mener à J. C. Diſons » à peu près de même de la » Raiſon : elle n'eſt propre » qu'à faire connoître à » l'homme ſes ténébres, ſon » impuiſſance, & la néceſſité » d'une révélation. » Elle l'a fait juſqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire juſqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur deſquels elle m'a ſi bien convaincu. C'eſt ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient auſſi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnoiſſant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le ſupplice qu'il nous faiſoit ſouffrir, en réuniſſant en nous tant de grandeur & de miſére, au ſupplice que ce Tyran, dont parle Virgile, faiſoit ſouffrir à ceux qui, attachés à des corps morts, périſſoient lentement dans cet embraſſement funeſte.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibuſque manus atque oribus ora :
Tormenti genus ! & ſanie taboque fluentes
Complexu in miſero longâ ſic morte necabat.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché : tel eſt ce joug terrible impoſé ſur lui, dont parle l'Eccléſ. XL. *Occupatio magna creata eſt omnibus hominibus, & jugum grave ſuper filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, uſque in diem ſepulturæ, &c.* Les Pélagiens qui nioient le péché originel, étoient forcés de ſoutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Auguſtin, en leur oppoſant la peinture de l'homme depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître ſi malheureuſe. Il faut, leur diſoit-il, accuſer Dieu, ou d'injuſtice ou d'impuiſſance. *Sed quia nec injuſtus, nec impotens eſt Deus, reſtat quòd grave jugum ſuper filios Adam non fuiſſet, niſi delicti originalis meritum præceſſiſſet.* C'eſt donc à ce péché que la Raiſon nous rappelle, & c'eſt par-là qu'elle nous fait ſentir la néceſſité d'une révélation.

Ouvre les yeux, &c. Qui la connoît toute entiere, ne ſe livre pas à elle ſeule. Elle eſt une lumiere obſcurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, diſoit Cicéron. Sa lumiere & ſon obſcurité l'ont fait trop eſtimer des uns, & trop mépriſer des autres. De-là ces Sectes ſi différentes entr'elles, des Stoïciens & des Pyrrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre miſére. *Ut ſolùm certum ſit, nihil eſſe certi, nec miſerius*

Cette même Raiſon m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la Foi.
Au jour dont j'ai beſoin elle-même m'appelle :
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le deſir :
C'eſt avec elle encor que je vais la choiſir.

---

quicquam homine aut ſuperbius, diſoit Pline le Natural. Montagne qui a pouſſé le Pyrrhoniſme, juſqu'à dire en regardant ſa balance, *Que ſçais-je* ? & non pas *je ne ſçais*, parce qu'il ne veut rien aſſurer, & qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. L'*ignorance & l'incurioſité*, dit-il, *ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite*. Bayle appelle la Raiſon un *principe de deſtruction & non d'édification, qui ne ſert qu'à des doutes*. Et comme il ſe contredit ſouvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foibleſſe de l'homme. Les anciens Pyrrhoniens étoient excuſables. La raiſon alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des perſonnes comme Montagne & Bayle ſont-elles excuſables ? *Exclurre la Raiſon & n'admettre que la Raiſon*, dit M. Paſcal, *ſont deux excès également dangereux*. Tout croire & ne rien croire ſont auſſi deux excès qui, quoiqu'oppoſés, ont une même ſource, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiére : qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obſcurité.

CHANT TROISIEME.

CETTE ville autrefois maîtreſſe de la Terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre
Domina ſi long-tems ſur toute Nation;
Rome domine encor par la Religion
Avec plus de douceur, & non moins d'étenduë.
Son empire établi frappe d'abord ma vuë.
Ces peuples que l'erreur rendit ſes ennemis,
Contre elle révoltés, à ſon Dieu ſont ſoumis.
Tout le Nord eſt Chrétien, tout l'Orient encore
Eſt ſemé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main le ſuperbe Ottoman
Oppoſer à ce nom celui de Muſulman.
Il me ſemble d'abord que l'un & l'autre en guerre,
Mahomet & le Chriſt ſe diſputent la Terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ces bizarres Loix tient l'Orient captif:
En vain près du tombeau dont Médine eſt ſi fiere,
Turc, Arabe, Perſan, tout baiſe la pouſſiere.

Ces Peuples, &c. Comme il ne s'agit point dans cet Ouvrage de la Catholicité de l'Egliſe, mais de la vérité de la Religion Chrétienne, toutes les Sectes Chrétiennes ſont également pour moi. Je parlerai à la fin du VIme. Chant de celles qui ont le malheur d'être ſéparées de nous.

Oppoſer à ce nom, &c. Muſulman ſignifie *vrai Croyant.* C'eſt le titre que ſe donnent les Sectateurs de Mahomet.

Mais de la Mecque, &c. On prétend que Mahomet indigné contre la Mecque, lieu de ſa naiſſance, dont il avoit été obligé de s'enfuir, voulut que Médine fût le lieu de ſa ſépulture. C'eſt à Médine que ſon fameux tombeau attire les Muſulmans, qui doivent faire ce pélerinage une fois en leur vie.

Le Livre, dont l'aſpect fait trembler le Turban,
Et qui rend le Muphti reſpectable au Sultan,
Que dicta, nous dit-on, la Colombe au Prophête,
M'apprend qu'il n'eſt du Ciel qu'un ſecond Interprête,
Que le Chriſt avant lui, premier Ambaſſadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival de Dieu que les Chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O Chrétien, je t'admire, & je reviens à toi :
L'un & l'autre Hémiſphere eſt rempli de ta Loi.
Des Oracles du Ciel es-tu dépoſitaire ?

Que dicta, &c. On a dit que Mahomet ſe mettoit du grain dans l'oreille, & avoit dreſſé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du Ciel. Il eſt vrai que Reland, dans ſon Traité de la Religion Mahométane, nie ce fait avancé par Grotius. Cependant ſuivant un paſſage de deux Maronites, cité par Bayle, Art. Mahomet, on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on reſpecte comme ſacrés, parce qu'on croit qu'ils deſcendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce ſecond fait eſt véritable, il prouve le premier.

Que le Chriſt, &c. Mahomet avouë que Moyſe fut d'abord envoyé du Ciel ; & après Moyſe vint le Meſſie, qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle, ſuivant la Traduction de du Ryer : *Le Meſſie Jeſus, fils de Marie, eſt Prophête & Apôtre de Dieu, ſon Verbe & ſon Eſprit. Les Juifs diſent l'avoir crucifié, certainement ils ne l'ont pas crucifié, mais un qui lui reſſembloit. Dieu l'a enlevé, & il ſera témoin contre eux au jour du jugement.* Si ce Jeſus eſt Prophête & Apôtre, Mahomet ne l'eſt donc pas.

L'un & l'autre, &c. Je ne comprens pas pourquoi Bayle à l'Article de Mahomet, avance que ſa Religion eſt plus étenduë que la Chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étenduë des pays Mahométans à l'étenduë des pays Chrétiens, mais le nombre des hommes qui croyent à Mahomet ou à J. C. En réuniſſant toutes les Sectes Chrétiennes, il eſt certain que les Chrétiens ſont en beaucoup plus grand nombre : la terre en eſt remplie. Les Mahométans poſſédent de vaſtes pays, mais ils n'y ſont jamais ſeuls. L'Egliſe Grecque eſt très-nombreuſe : il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahométans : il n'y a point de Mahométans parmi les Chrétiens. *V. G.* de Ver. Relig. *L. II. tit.* 81.

De ta Religion quel eſt le caractère ?

Si tu veux, répond-il, chercher ſa Vérité,
Remonte ſeulement à ſon antiquité.
L'hiſtoire t'apprendroit ſa naiſſance & ſon âge ;
Si de l'homme en effet ſa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'Univers ſon âge prend ſon cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déjà couloit pour lui le pur ſang que j'adore :
Et mes premiers Ecrits, Annales des Humains,
Des mains du premier Peuple ont paſſé dans mes mains.
Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un Livre conſervât ſa parole éternelle,
Aux neveux d'Iſraël (Dieu les aimoit alors)
Moïſe confia le plus grand des tréſors.
Les fils de ces neveux conſerverent le gage
Qu'un pere à ſes enfans laiſſoit pour héritage.
Dans ce Livre par eux de tout tems révéré
Le nombre des mots même eſt un nombre ſacré.

A peine du néant, &c. S. Jean, Apoc. c. XIII. dit que l'*Agneau a été immolé dès la création du monde* : « Qui (Agnus) occiſus eſt » ab origine Mundi. » Ce qui eſt vrai en pluſieurs manieres. 1. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la paſſion de Jeſus-Chriſt. 2. Parce que les mérites de ſa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam juſqu'à J. C., comme ils le ſont depuis J. C. juſqu'à la fin des ſiécles. 3. Parce que les ſacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne Loi étoient des types du ſacrifice du Sauveur du monde.

Dans ce Livre, &c. « Ce » Livre qui les déshonore, » *dit M. Paſcal*, ils le conſervent aux dépens de leur » vie : c'eſt une ſincérité qui » n'a point d'exemple dans » le monde, ni ſa racine dans » la nature. »

Le nombre des mots, &c. Rien n'eſt plus ſurprenant que l'application & l'induſtrie que les Juifs ont apportée pour préſerver la Loi de toute corruption, qui auroit pu s'y gliſſer, ou par l'ignorance des Copiſtes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Maſore qu'ils ont appellée *la haie de la Loi*, & qui conſiſte, 1. à marquer par des points voyelles tous les mots, dont l'uſage auparavant

Ils

Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'oſe altérer un jour la Loi qui les condamne,
La Loi, qui de leur long & cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juſte fondement.
Du Dieu qui les pourſuit annonçant la juſtice,
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur ſupplice.
Sans Villes & ſans Rois, ſans Temple & ſans Autels;
Vaincus, proſcrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cauſe?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expoſe.
Là tu ſuivras ce Peuple, & liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, & ſurpris d'un ſi nouveau ſpectacle,
Je contemple ce Peuple, ou plûtôt ce miracle.
Nés d'un ſang, qui jamais dans un ſang étranger,
Après un cours ſi long n'a pu ſe mêlanger;
Nés du ſang de Jacob, le pere de leurs peres,
Diſperſés, mais unis, ces hommes ſont tous freres.
Même Religion, même Légiſlateur:
Ils reſpectent toujours le nom du même Auteur:
Et tant de malheureux répandus dans le Monde
Ne font qu'une famille éparſe & vagabonde.
Médes, Aſſyriens, vous êtes diſparus:

---

vant fixoit ſa Lecture: 2. à compter toutes les Sections, les Chapitres, les mots & les lettres des mots; les *a*, les *b*, &c. de chaque Livre & de tous les Livres enſemble de la Loi, & de marquer la lettre du milieu du Livre, comme dans la derniere Bible de Vanderhooght. R. Joſeph de Crete, cité par Buxtorf dans ſon *Tiberias*, écrit: " Nos Maîtres ont » dit qu'il y avoit dans la » Loi 600000. lettres, ſelon » le nombre des Iſraëlites: » mais Rabbi Saadia aſſure » qu'il y en a environ 800000. » Je n'entreprens pas de con» cilier ces différens ſenti» mens. Que Dieu éclaire » nos yeux par l'avénement » du Meſſie. Amen. » Voilà un beau motif du deſir du Meſſie pour apprendre le nombre des lettres de la Loi, au lieu de déſirer d'en obtenir de lui l'eſprit.

Sans Villes, &c. C'eſt ce que dit le Prophête Oſée: » Sedebunt filii Iſraël, ſine » rege, & ſine principe, & » ſine ſacrificio, & ſine al» tari. »

Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarraſin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reſte de toi, que ton nom dans l'Hiſtoire.
Ces deſtructeurs d'Etat ſont détruits par le tems,
Et la Terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un Peuple ſeul, que tout Peuple déteſte,
S'obſtine à nous montrer ſon déplorable reſte.

Que nous font, diſent-ils, vos opprobres cruels,
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels ?
Non, non. Le Dieu vivant, ſtable dans ſa parole,
A juré ; ſon ſerment ne ſera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat ſolemnel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Iſraël.
Sur ſes heureux enfans *une Etoile doit luire*,
Et du ſang de Jacob un Chef doit nous conduire ;
En vain par ſon oubli Dieu ſemble nous punir :
Nous eſpérons toujours celui qui doit venir.
Fidéles au milieu de nos longues miſéres,

Tandis qu'un Peuple, &c. Trois choſes remarquables ſur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en eſt fait ſous les Empereurs Romains, & dans pluſieurs perſécutions qu'ils ont eſſuyées depuis. 2. Leur diſperſion & leur durée ſur toute la terre, malgré la haine de toutes les Nations. 3. Leur attachement à leur Loi, malgré la Raiſon, qui leur dit que le tems de cette Loi eſt paſſé, & malgré leur penchant. Ce Peuple qui, ſous ſes Prophêtes, ſous ſes Rois, à la vuë même de leur Temple, étoit toujours prêt à embraſſer les Religions étrangeres, eſt reſté depuis ſa ruine conſtamment attaché à la ſienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi eſt cauſe de leur multiplication, parce qu'ils regardent toujours le Célibat comme un état de malédiction : il eſt cauſe qu'ils ne ſe ſont jamais confondus avec les autres Peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choſes qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la ſociété de la table. Par-là, mépriſés & haïs partout, déclarés incapables de poſſéder des biens fonds, ils ſont obligés de vivre du trafic, par conſéquent d'être diſperſés par tout le monde. C'eſt ainſi que s'accompliſſent les Prophéties.

Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.
Le grand jour, il eſt vrai, qui leur fut annoncé,
Devroit briller ſur nous, & ſon terme a paſſé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis Interprêtes,
De ſupputer les tems marqués par les Prophêtes.
Maudit ſoit le mortel par qui ſont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long tems écoulés.
Non que de ſes ſermens l'Eternel ſe repente;
Mais puiſqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'eſclave avec ſon maître a-t'il droit de compter?
Ce calcul inſolent vous oſez le tenter,
Sacrilèges Chrétiens, jaloux de nos richeſſes,
Qui croyez poſſéder l'objet de nos promeſſes.
Hélas! de quelle ardeur, ſi ce Maître eût paru,
Sous ſes nobles drapeaux tout ſon Peuple eût couru?
Qu'il vous feroit gémir ſous le poids de ſes armes,
Et payer chérement l'intérêt de nos larmes!

Ainſi parlent les Juifs : terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point deſcendre,
Si ſon terme eſt paſſé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours : cet Oracle eſt rendu :
Le voile tant prédit eſt ſur eux étendu.
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui ſeul ſçait les tems, a donc conduit la plume.
Sans doute il eſt ſacré, ce Livre dont je voi

Maudit ſoit le mortel, &c. C'eſt le douziéme des 13. Articles de leur Foi, dreſſés par Rabbi Moyſe, fils de Maimon, le plus raiſonnable des Rabins : *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront le tems du Meſſie.*

Le voile tant prédit, &c. Ce voile figuré par celui de Moyſe, eſt reſté ſur les yeux des Juifs juſqu'aujourdhui. Nous le diſons encore, comme S. Paul le diſoit. 2. Cor. III. *uſque in hodiernum diem idipſum velamen manet.*

Tant de prédictions s'accomplir devant moi,
Reſpectant déſormais ſa vérité divine,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, & lis d'abord que brillant de ſplendeur
L'homme à peine formé contemploit ſa grandeur;
Qu'il ne put ſans orgueil ſoutenir tant de gloire,
A l'Ange ſéducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ſes droits à la félicité,
Droits qu'il auroit tranſmis à ſa poſtérité,
Mais que révoqua tous la ſuprême Juſtice.
L'immuable décret d'un éternel ſupplice
Régloit déjà le ſort de l'Ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grace future,
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'eſpérance il ſe vit conſolé.
A cet inſtant commence & ſe ſuit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguſte & grand ouvrage;
Et ſon Réparateur alors comme aujourdhui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce Livre admirable,

Tant de prédictions, &c. La venuë d'un Libérateur, la réprobration des Juifs, la vocation des Gentils, trois grands objets des figures & des prophéties des Livres ſaints, dont l'accompliſſement frappe aujourdhui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces Livres, chercher à en douter, à cauſe de quelques obſcurités ſur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes; c'eſt chercher à faire naufrage, & vouloir ſe briſer contre des grains de ſable, lorſqu'on ne trouve point d'écueils.

L'homme entendit, &c. Ipſa conteret caput tuum. On ne peut donner qu'un ſens prophétique à ces paroles. Ainſi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur ſentence de condamnation, il leur fait eſpérer leur Libérateur.

Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, & mes yeux ſont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'Univers :
J'y vois entrer le crime & ſon déſordre extrême,
Enfin je ne ſuis plus un myſtère à moi-même.
Le nœud ſe développe, un rayon qui me luit,
De ce ſombre chaos a diſſipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute ſeul, hélas ! ramene le nuage,
Et ce n'eſt plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'Homme, & l'Univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumiere auſſi-tôt m'eſt renduë :
Dieu, l'Homme, & l'Univers, tout revient à ma vuë.
L'ouvrage fut parfait, il eſt défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'eſt égaré.

Le pere criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs,
Naiſſent les premiers Arts, enfans de nos malheurs,

Aux Platons, comme à moi, &c. Pourquoi ſur la terre tant de beautés & d'imperfections ? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de miſére ? Pourquoi dans Dieu tant de colére & d'amour ? La raiſon qui ne peut expliquer cette énigme, aimoit mieux autrefois admettre deux principes, un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un contraire à lui-même. La révélation nous apprend que ces contrariétés ne ſont point dans l'Ouvrier, & ne ſont dans l'ouvrage, que par le dérangement que le péché y a cauſé. L'édifice eſt renverſé, mais ſes ruines font reconnoître ſa grandeur.

Enfin je ne ſuis plus, &c. « L'homme, *dit M. Paſcal en parlant du péché originel*, » eſt plus inconcevable ſans » ce myſtère, que ce myſtère » n'eſt inconcevable à l'homme. »

Le nœud, &c. Tout ceci ſuppoſe ce qui a été dit à la fin du ſecond Chant.

Naiſſent les premiers Arts, &c. La Genèſe en marque la naiſſance long-tems avant le Déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naiſſance des arts. M. Pope, dans ſon Eſſai ſur l'homme, prétend

La branche en longs éclats cede au bras qui l'arrache!
Par le fer façonné elle allonge la hache;
L'homme avec ſon ſecours, non ſans un long effort,
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle ſort:
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéiſſante
Suit une main légere, une main plus peſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé;
Il avance en tremblant; le fleuve eſt traverſé.
Bientôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.
Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux,
Quand ils le connoîtront le monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta ſtupide arrogance?

Tandis que le beſoin, l'induſtrie, & le tems
Poliſſent par degré tous les Arts différens;
Enfantés par l'orgueil tous les crimes en foule
Inondent l'Univers, le fer luit, le ſang coule.

---

que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on ſçavoir? Nous avons aſſez de ſujets véritables de nous humilier, ſans en chercher d'incertains.

Un ruiſſeau par ſon cours, &c. On ſçait que les anciens ne connoiſſoient que les moulins à bras. Une ancienne Epigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du tems d'Auguſte; cependant il ne paroît pas que les Romains en ayent fait uſage. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

.e premier que les champs burent avec horreur,
ut le ſang qui d'un frere aſſouvit la fureur.
:es malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
atiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
ju'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé
ar un coup éclatant, leur Maître fut vengé.
)e la terre auſſi-tôt les eaux couvrent la face :
s ſont enſévelis ; c'étoit fait de leur race :
lais un Juſte épargné va rendre en peu de tems
. ce Monde déſert de nouveaux habitans.
.a Terre toutefois juſques-là vigoureuſe
erdit de tous ſes fruits la douceur ſavoureuſe:
)es animaux alors on chercha le ſecours ;
eur chair ſoutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poëtes, dont l'Art par une audace étrange
çait du faux & du vrai faire un confus mêlange,
)e leurs récits menteurs prirent pour fondemens
es fidéles récits de tant d'événemens :

Mais un juſte épargné, &c. eroſe, hiſtorien profane, té par Joſephe contre Ap- on, parle du Déluge uni- erſel dans les termes de loyſe. Abydenus, autre hiſ- orien cité par Euſebe, rap- orte l'hiſtoire de l'Arche ui ſauva du Déluge les ommes & les animaux. lutarque parle de la co- mbe qui ſortit de cette rche, & rapporta des mar- ues du retour du beau tems. e paſſage de Plutarque eſt ans ſon Traité : *Si les ani- aux terreſtres ont plus de gacité que les aquatiques.* ucien dans ſon Traité de Déeſſe de Syrie, parle uſſi de cette hiſtoire de l'Ar- e. Tant d'autorités tirées s Payens doivent confon- e ces beaux eſprits, qui tournent en riſée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent ſéduire que ceux qui ont, comme eux, l'ignorance en partage.

Des animaux, &c. Le vingt-neuviéme verſet du premier chapitre de la Genèſe a toujours fait croire qu'avant le Déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & ceux qui furent fidéles à ſes ordres s'en abſtinrent. Ce qui ſe rapporte à ce que diſent les Poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

Les fidéles recits, &c. La création du monde, l'innocence des premiers hommes, & leur chûte dans le crime ;

Et pour mieux amuſer les oiſives oreilles,
Chercherent dans ces faits leurs premieres merveilles;
De-là ces tems fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée, âge pur, ſiécle d'or,
Où, ſans qu'il fût beſoin de loix ni de ſupplice,
L'amour de la vertu fit regner la juſtice;
Siécle d'or (ſous ce nom puiſqu'ils ont célébré
Ce ſiécle plus heureux, où l'or fut ignoré:)
Sobre dans ſes deſirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la Nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents,
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il eſſaya le fer ſur l'animal timide.
La fléche dans les airs chercha l'oiſeau rapide:
L'innocente brebis tomba ſous ſa fureur;
Et ce ſang au carnage accoutumant ſon cœur,
Le fer devint bientôt l'inſtrument de ſa perte:
Et de crimes enfin la Terre étoit couverte,
Lorſqu'un Déluge affreux en fut le châtiment.

---

l'âge d'or, l'âge d'airain, & de fer, un déluge, d'où un ſeul homme eſt ſauvé avec ſa femme, le partage de l'Univers entre trois freres, une guerre des hommes contre le ciel; voilà ces grands événemens dont la mémoire ſe trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce qu'ils ſont arrivés avant la diviſion des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur ſéparation, chaque partie diviſée fit un peuple à part, qui a ſouvent ignoré ce qui s'eſt paſſé chez les autres.

Doux empire de Rhée, &c.

Aurea prima fata eſt ætas, quæ vindice nullo
Sponte ſua ſine lege, fidem, rectumque colebat,
Pœna metuſque aberant. *Ovid.* Métam. *L. I.* 89.

La mort tardive, &c. Pluſieurs anciens Hiſtoriens, cités par Joſephe, atteſtent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture ſainte, l'Hiſtoire & les Poëtes diſent la même choſe.

Lorſqu'un Déluge, &c. Quelques impies voulant nier le Déluge univerſel, diſent que les eſpêces des animaux ſont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection que les eſpêces primitives ne ſont pas en ſi grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les eſpêces de chien, par exem-

Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, Hiſtoire, Phyſique ont un même langage,
Au Livre des Hébreux ainſi tout rend hommage,
Et même l'on diroit que pour s'accréditer,
La Fable en ſa naiſſance ait voulu l'imiter.
Laiſſons-la toutefois s'égarer dans ſa courſe,
Et de la Vérité ſuivons toujours la ſource.

La Terre ſort des eaux, & voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes, & les Arts.

---

ole, peuvent venir d'un premier chien, de même que outes les eſpèces de poire viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produiſent des poires différentes, & la même graine d'une leur produit différentes eſpèces de cette fleur. La Nature très-variée dans le détail de ſes ouvrages, eſt uniforme dans ſa conduite, & ait dans les animaux, ce u'elle fait dans les fruits & lans es fleurs. Ainſi les eſpèc s primitives des animaux e ſon. multipliées en des eſpèces particuliéres, par des ifférences dans la forme extérieure ſeulement; quoique arrangement des parties rincipales du corps humain : la diſpoſition des parties ıtérieures, ſoit toujours la ême, la nature par une différence qu'elle met entre les ommes pour la grandeur, la roſſeur & la couleur, compoſe comme différentes triıs d'une même famille, ortant d'un même pere. Le ems & pluſieurs cauſes parculiéres que nous ignorons nt fait ces changemens ttérieurs; ce ſont des jeux : la nature, qui par tant autres encore, ſemble ſe aire à exercer notre curioté pour la confondre.

Fable, Hiſtoire, &c. Le Déluge eſt atteſté par un grand nombre d'Auteurs Payens. En vain, l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de Déluges particuliers, à cauſe que pluſieurs pays ont été inondés par la mer. Beroſe, comme je l'ai dit plus haut, parloit d'un Déluge univerſel, & comptoit depuis la création du monde juſqu'à ce Déluge dix générations. Sa chronologie étoit conforme à celle de Moyſe. La mémoire du Déluge s'eſt conſervée dans preſque toutes les nations, & même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, ſuivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Leibnitz. « Les » coquillages pétrifiés dans » les terres, des pierres où » ſe trouvent des empreintes » de poiſſons ou de plantes, » qui ne ſont point du pays, » médailles inconteſtables du » Déluge. »

Et même, &c. Quelques Sçavans ont voulu expliquer cette conformité, en diſant que les Payens avoient eu connoiſſance des Livres de Moyſe. Mais il ſuffit que la mémoire d'événemens ſi conſidérables ſoit toujours reſtée chez les hommes.

Tout renaît, nos malheurs & nos crimes enſemble.
Sous des toits chancelans d'abord on ſe raſſemble :
La crainte fait chercher des aſyles plus ſûrs ;
On creuſe les foſſés, on éleve les murs :
De ceux de ſes voiſins on jure la ruine.
On attaque, on renverſe, on pille, on aſſaſſine.
Homme injuſte & cruel, que dans ſon repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carriere ;
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtriere ?
Le Ciel t'a-t'il encore accordé trop de jours,
Mais qui va de leur rage entretenir le cours ;
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre ?
Egaux, & ſouverains, tous maîtres de la Terre,
Ils la poſſedent toute ; en n'y poſſédant rien.
Il eſt à moi ce champ, ce canton eſt le mien.
Ce ruiſſeau..... de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit ſous tes loix qu'il coule ſous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on uſurpe un buiſſon.
De Roi, de Conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans ce vaſte domaine il met cette riviere :

De ceux de ſes voiſins on jure la ruine. Pour prouver que le monde n'eſt pas éternel, Lucrece, livre 5. fait voir les bornes de l'hiſtoire, par laquelle on ne peut remonter au-deſſus de la guerre de Troie. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain tems, tout n'eſt que fables, & même ces fables ne font pas remonter plus haut que le Déluge. Chez les Chinois tout eſt incertain juſqu'à leur Roi Yao, auquel Confucius fait dire ; que de *ſon tems les eaux qui s'étoient autrefois élevées juſqu'au Ciel, baignoient encore le pied des montagnes.* Le regne d'Yao, ſuivant M. Freret, Mém. de l'Acad. des B. Lettres, t. X. a commencé dix ans après la vocation d'Abraham, & M. Fourmont dans les mêmes Mém. t. XIII. dit que quand on remonteroit juſqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi ſe trouveroit au tems de Phaleg. Les obſervations aſtronomiques préſentées à Alexandre à Babylone, ne remontoient pas par-delà Nemrod. Ainſi ce que l'Ecriture ſainte nous apprend du commencement du monde, du déluge, & de l'origine des peuples, n'eſt contredit par aucune hiſtoire profane, ni par aucun monument.

ientôt cette montagne en ſera la frontiere.
'Alexandre s'avance, & n'eſt plus un brigand ;
'eſt l'heureux fondateur d'un empire puiſſant,
ue d'un nouvel empire alarme la naiſſance.
rovinces, Nations, Royaumes, tout commence:
a terre ſur ſon ſein ne voit que Potentats,
ui partagent ſa bouë en ſuperbes Etats :
t ſur elle on prépare aux Majeſtés ſuprêmes,
ourpre, Trones, Palais, Sceptres & Diadêmes.

Mais lorſque par le fer leur droit eſt établi :
e droit du Ciel ſur eux tombe preſque en oubli ;
: recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
e l'Aſtre qui pour lui renaît tous les matins,
inſi que la lumiere il attend ſes deſtins.
ux feux inanimés qui roulent ſur leurs têtes,
:s Peuples en tremblant demandent des conquêtes.
es dons de leurs pareils bien-tôt reconnoiſſans,
: adorent des Arts les auteurs bienfaiſans.
evant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priére :

De l'Aſtre, &c. Suivant aton & Diodore de Sicile, dolâtrie commença par le lte des aſtres ; après les res, on adora les auteurs s arts, les Rois, les Conérans, les animaux utiles dangereux, les uns par connoiſſance, les autres crainte. Suivant l'Auteur la Sageſſe, l'Idolâtrie mmença par la Sculpture, pere ayant fait repréter l'image de ſon fils rt. L'Auteur de l'hiſtoire Ciel rapporte, par un ême ſavant & ingénieux, dolâtrie à l'écriture ſymique des Egyptiens. Ce ême, vraiſemblable en elques points, ne doit pas e étendu trop loin, puiſe toutes les divinités ne ſont point originaires d'Egypte. La Grèce a eu les ſiennes. L'Idolâtrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

Devant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priére. Oſiris, ſuivant l'opinion commune, donna connoiſſance aux Egyptiens de pluſieurs Arts : ce qui le fit adorer après ſa mort. L'Auteur de l'hiſtoire du Ciel explique autrement l'origine d'Oſiris, d'Iſis & d'Anubis au viſage de chien, qui pour cela eſt appellé par Virgile, *Latrator Anubis*. Sans examiner ces différens ſentimens, il ſuffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces Divinités ſont des preuves inconteſtables.

Vainement un tombeau renferme ſa pouſſiere :
Groſſiérement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourriſſoit le ciſeau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple ſi ſage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté ;
Le Sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch aſſouvit la colére
Avec le ſang du fils, & les larmes du pere.
Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, inceſtueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ſes adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémiſſemens & de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent ſacrilége en a flétri les charmes :
Et ſa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, ſçavante Grèce, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler auſſi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te ſuffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le préſent :

Du barbare Moloch, &c. Divinité des Ammonites, à laquelle on ſacrifioit des enfans. Preſque toutes les Nations ont immolé des victimes humaines : ce qui fait dire à S. Auguſtin ; Quelle aliénation d'eſprit ! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne ſont pas capables, ramenent les dieux à la douceur. *Tantus eſt perturbatæ mentis & ſedibus ſuis pulſæ furor, ut ſic Dii placentur, quemadmodùm ne homines quidem ſæviunt.*

Chamos, &c. Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, ſéduit par les femmes, fit dreſſer un temple ſur une montagne près de Jéruſalem.

Et ſa mort tous les ans renouvelle vos larmes. Fête célébre à Tyr & à Sidon. L'idolâtrie ſe communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis qui ſe paſſoient à pleurer, firent dire à Ciceron : *Quid abſurdius, quàm homines mortè deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus eſſet futurus in luctu ?*

:on Atlas gémira ſous un Ciel trop peſant.
ymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
:upleront les forêts, les montagnes, les ondes.
haque arbre aura la ſienne, & les Romains un jou
e ces Maîtres vaincus, eſclaves à leur tour,
odigueront ſans fin la majeſté ſuprême.
npereurs, Favoris, Antinoüs lui-même
ır arrêt du Sénat entreront dans les Cieux,
les hommes ſeront plus rares que les Dieux.

Terre, quelle eſt ta gloire, & quel tems de lumiere
ıand la Divinité ſe rend ſi familiere!
)urons, l'argent en main, entourer ſes Autels:
le eſt prête à répondre au moindre des mortels.
ıns Delphes, dans Délos elle fait ſa demeure:
ıx ſables de l'Afrique elle parle à toute heure:
Dodone ſans peine on peut l'entretenir,

---

rodigueront, &c. L'homeſt bien inſenſé, *dit Monne*: il ne ſçauroit forger ciron & il forge des Dieux ouzaines. Pline plaignoit omme de ſe laiſſer domipar ſes revêries. *Quid licius homine, cui ſua nenta dominantur!*

ans Delphes, &c. Les heurs qui accablerent les ılois après que ſous la duite de Brennus, ils nt été au temple de Delspour le piller, ſont relés par M. Rollin, Hiſt. comme une punition eur ſacrilège. *Dieu*, dit*pu faire éclater ſa vence contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion.* Mais de quelle Religion? L'Eſprit de menſonge préſidoit à Delphes, l'Eſprit de vérité a-t'il pu en prendre la vengeance, & peut-on admettre des miracles favorables à l'Idolâtrie?

Aux ſables, &c. Le fameux Temple de Jupiter Ammon, où voulut aller Alexandre. Caton qui paſſoit auprès de ce Temple n'y voulut point entrer, ne croyant pas, ſuivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces ſables.

Steriles nec legit arenas
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.

Dodone, &c. Les chênes Dodone étoient célébres, -bien que les colombes ette même forêt, qui, ditprédiſoient auſſi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoiſſance: qu'il leur eſt cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain?

Sic cæca futuri

Et d'un Chêne Prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il eſt inexplicable ?
Que ſert de le ſçavoir, s'il eſt inévitable ?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous aſſurer?
L'incertitude au moins nous permet d'eſpérer.
N'importe : les deſtins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne ſont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons le chercher dans le vol d'un oiſeau.
O ſageſſe d'Athène ! ô gravité de Rome !
O délire honteux de la raiſon de l'homme !
Où va-t'elle quand Dieu ceſſe de l'éclairer ?

A d'ignorans Hébreux il daigne ſe montrer :
Ce ſeul coin de la Terre eſt ſauvé du naufrage.
Le Dieu qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des Elemens ſe renverſe à ſa voix ;
La Nature eſt contrainte à s'écarter des loix

Mens hominum fati : liceat ſperare timenti.

A d'ignorans Hébreux, &c. En même tems que Tacite parle des Juifs avec un ſouverain mépris, il leur attribuë ſur la Divinité les plus grandes idées qu'on en puiſſe avoir. Où ce peuple ignorant les avoit-il pu prendre? Nous avons vu tous les autres peuples dans les ténébres de l'idolâtrie, & parmi eux des Philoſophes diviſés par des ſyſtêmes contraires. Chez les Juifs la vérité d'un ſeul Dieu conſervée : point de Philoſophes, mais des Prophêtes dont nous allons parler, qui loin d'être diviſés entr'eux, ſe rendent témoignages les uns aux autres, s'autoriſent mutuellement, & n'ont jamais que le même objet en vuë.

La nature, &c. Les miracles ſont des événemens extraordinaires, que la ſuite des loix naturelles ne peut produire. C'eſt en cela qu'ils ſont pour nous le langage de Dieu ; parce que la ſuite des loix naturelles ne peut être interrompuë que par celui-même qui a établi ces loix. Spinoſa définit un miracle, un événement rare, arrivé par des loix de la nature qui nous ſont inconnuës ; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'eſt un effet qu'il opére par lui ſeul, & par une volonté particuliére ; & comme il eſt extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le bled

Qu'au premier jour du Monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à ſon gré ſa volonté ſuprême.
Ce Peuple ſi ſincére atteſtant aujourdhui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ſes ſolemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes Vers en retracer l'hiſtoire.
L'on y verroit encor la Mer ouvrir ſes eaux,
Les rochers s'amollir & ſe fondre en ruiſſeaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur ſource,
L'Aſtre pompeux du jour s'arrêter dans ſa courſe.
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophêres ſaints font briller à mes yeux;
Chez un Peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des ſpectacles.

Dans un tems qu'à des jours & tranquilles & longs.

---

ur le concours de la terre, u ſoleil, des pluyes, &c. eſt un effet qu'il produit ur une volonté générale, par les cauſes ſecondes: ais quelle chaîne de cauſes condes, dont tous les an aux ſe répondent depuis le mmencement du monde! s effets ne nous ſurpren- nt pas, parce que nos yeux ſont accoutumés: c'eſt urquoi, quand Dieu a ulu nous réveiller, il a éré les effets extraordi- res que nous appellons *racles.*

Dans un tems, &c. Quel- es incrédules nous objec- nt que dans les Livres de ncien Teſtament, il n'eſt nt parlé de l'immortalité l'ame. La loi qui ne me- t rien à la perfection, it un voile que les Juifs ſſiers ne pénétroient pas, ue nos Déiſtes ne péné- nt pas davantage. Moïſe es Prophêtes en promet- t celui qui apprendroit toutes choſes, ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenſes temporelles; & même lorſqu'un Ange prédit à Daniel, c. 12. qu'un jour les morts ſe réveilleront les uns pour une gloire, les autres pour une honte éternelle, il lui ordonne auſſi-tôt de tenir ces paroles fermées, & de ſceller le Livre. Daniel lui-même ajoute, *Ego audivi, & non intellexi.* Mais, malgré le ſilence de ces Livres ſur les choſes ſpirituelles, le mépris que les Patriarches & les Prophêtes ont fait des biens temporels, montrent bien qu'ils en attendoient d'autres. Les Patriarches qui n'ont jamais rien poſſédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promiſe, n'en murmurent point à la mort. Jacob qui avoit reçu de ſi riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet, appelle les jours de ſon pélerinage, *Gen.* 47. des

A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il ſemble que le Ciel ait borné ſes promeſſes;
On voit, ambitieux, de plus nobles richeſſes,
Des hommes pleins du Dieu dont ils ſont inſpirés;
Errans, de peaux couvetts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, Miniſtres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adreſſent leurs voix,
Que comme ambaſſadeurs du Souverain des Rois.
Chaſſés, triſtes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De ſe raſſaſier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre eſt indigne,
Ils répétent que Dieu *rejettera ſa vigne;*
Que ſur une autre Terre & ſous un Ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répétent que Dieu *las du ſang des géniſſes,*
Aboliſſant enfin d'impuiſſans ſacrifices,
Verra la pure hoſtie immolée en tous lieux.

---

jours courts & pénibles; mais il ne s'en plaint pas. Il demande d'être tranſporté après ſa mort dans le tombeau de ſes ancêtres, pour dormir auprès de ſes peres. *Dormiam cum patribus meis.* Il regardoit donc la mort comme un ſommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même, *le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob.* S'il eſt le Dieu des morts, ces morts ne ſont donc pas anéantis.

Errans, de peaux couuerts, &c. Elie étoit vêtu de peau: Iſaie portoit un ſac: Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophêtes qui vivoient dans les cavernes: Eliſée refuſe les préſens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique ſous une loi qui ſembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne ſongeoient à plaire ni au peuple ni aux Princes. Quelle différence entre de ſemblables Prophêtes, & ceux qui chez les Grecs oſant prendre le même nom, vivoient dans le Temple de Delphes! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puiſſans avoit fait dire ce bon mot qu'*Apollon Philippiſoit;* parce que ſes oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Que ſur, &c. Creo cœlos novos & terram novam.... Lupus & agnus paſcentur ſimul. *Iſaie 65.*

Verra la pure hoſtie, &c. Ab ortu ſolis uſque ad occa-

La

a Terre produira ſon germe précieux.
u Juſte de Sion que les Iles attendent,
éjà de tous côtés les rayons ſe répandent.
e ſon immenſe gloire ils ſont environnés,
uand par un autre objet tout-à-coup détournés,
e Juſte à leurs regards n'eſt plus reconnoiſſable.
ans beauté, ſans éclat, ignoré, mépriſable,
rappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,
e dernier des humains, & l'homme de douleurs,
vec des ſcélérats, ainſi que leur complice,
mme un agneau paiſible on le mene au ſupplice.
uel autre que le Dieu qui dévoile les tems
éſentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?
s nous font eſpérer *un Maître redoutable,*
e Prince de la Paix, le Dieu Fort, l'Admirable :
n Trône eſt entouré de Rois humiliés :
s ennemis vaincus frémiſſent à ſes pieds :
n regne s'étendra ſur les races futures.
gloire diſparoît, *& couvert de bleſſures,*
eſt le Paſteur mourant d'un troupeau diſperſé.
contemplant celui que ſes mains ont percé,
iſi d'étonnement un Peuple eſt en alarmes :
mort d'un Fils unique arrache moins de larmes.

---

n, ſacrificatur & offertur mini meo oblatio munda. *al.* 1.

La terre, &c. Aperiatur ra, & germinet ſalvato-n. *Iſ.* 45.

ſans beauté, &c. Non eſt cies ei, neque decor... ſpectum, & noviſſimum orum, virum dolorum... ut ovis ad occiſionem du-ur... & cum ſceleratis re-tatus eſt. *Iſ.* 53.

préſentoit à leurs yeux, c. Eſt-il naturel de voir iours le même objet ſous ux points de vûë ſi oppo-? Cependant c'eſt ainſi que tous les Prophêtes contemplent J. C. Lorſque Moïſe & Elie ſont avec lui ſur le Thabor, quoiqu'ils le voyent brillant comme le ſoleil, ils s'entretiennent avec lui de ſa mort & de ſes ſouffrances.

Son Trône, &c. Et adorabunt omnes reges terræ... Conquaſſabit capita in terra multorum..... *Pſeaume.* Percute paſtorem & diſpergentur oves. *Zac.* 13. Et aſpicient ad me quem confixerunt, & plangent eum planctu quaſi ſuper unigenitum. *Id.*

David qui voit de loin ce brillant rejetton,
Plus ſage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'autore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babylone admirable Captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé ſur ſon trône, à ſon Fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire & la puiſſance.
Mais tout change à tes yeux: ce Fils eſt immolé:
Le Chriſt eſt mis à mort, le lieu ſaint déſolé:
Le Grand-Prêtre éperdu dans la fange ſe roule:
Tout périt; l'Autel tombe, & le Temple s'écroule.
C'eſt ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, paſſer les conquérans.
Il voit naître & mourir leurs ſuperbes Empires.
Babylone, c'eſt toi qui ſous la Perſe expires.
Alexandre punit tes vainqueurs floriſſans.
Rome punit la Grèce, & venge les Perſans.
Elle renverſera toute grandeur ſuprême;
Et le marteau fatal ſera briſé lui-même.
O Rome, tes débris, ſeront les fondemens

David qui voit de loin ce brillant rejetton. Les Prophètes annoncent en même tems la gloire & l'humiliation du Meſſie. Ce ſont, dit S. Auguſtin, comme deux flutes rendant des ſons contraires; quoique toutes deux remplies par le même ſouffle. *Duæ tibiæ quaſi diverſa ſonantes, ſed unus ſpiritus ambas inflat.*

Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'aurore. Ex utero ante luciferum genui te. *Pſ.* 109.

Elevé ſur ſon trône, &c. Quaſi Filius hominis veniebat, & uſque ad antiquum dierum pervenit... & dedit ei poteſtatem & regnum. *Daniel 7.*

C'eſt ce même Captif, &c. « Occidetur Chriſtus... & » civitatem & ſanctuarium » diſſipabit populus cum duce » venturo, & finis ejus vaſ» titas... & erit in templo » abominatio deſolationis.» *Dan.* 9. Ces prophéties de Daniel ſont ſi claires, que Porphyre les croyoit ſuppoſées. Qu'on compare à Daniel, *dit Abbadie*, Tite-Live, Juſtin & Polybe, on doutera ſi ce Prophète ne mérite pas auſſi bien qu'eux, le titre d'Hiſtorien.

ın Empire vainqueur des hommes & des tems !

lais ce n'eſt point aſſez qu'annonçant ces miracles,
; Prophêtes nombreux répétent leurs Oracles.
ut rempli du deſſein qu'il doit exécuter,
:u par des coups d'eſſai ſemble le méditer :
ios yeux à toute heure il en montre une image,
dans ſes premiers traits crayonne ſon ouvrage.
e les plus tendres mains conduiſent au bucher
Fils obéiſſant qui s'y laiſſe attacher,
ſible ſacrifice, où le Prêtre tranquile
frapper ſans pâlir ſa victime immobile :
e l'enfant le plus cher, en eſclave vendu,
du ſein de l'opprobre à la gloire rendu,
né, craint, adoré des villes étrangeres,
t enfin reconnu par ſes perfides freres ;
ır le ſang d'un Agneau, que rempli de reſpect
Ange Exterminateur s'écarte à ſon aſpect ;
e de tant de maiſons au glaive condamnées
lles que teint ce ſang ſoient ſeules épargnées ;
'en attachant ſes yeux ſur un ſigne élevé,
: un heureux regard le mourant ſoit ſauvé ;
e le jour de triſteſſe où le Grand-Prêtre expire,
:ant de malheureux que ſon trépas retire
s aſyles preſcrits à leur captivité,
vienne un jour de grace & de félicité ;
e par les criminels proſcrits pendant l'orage
Juſte en périſſant les ſauve du naufrage :
l'il revive, & ne ſoit victime que trois jours,
ı monſtre qui parut l'engloutir pour toujours :
)ut m'annonce de loin ce que le Ciel projette :
ſans ceſſe conduit par un peuple Prophête,

)'un empire vainqueur des mmes, &c. In diebus autem regnorum illorum, ſuſcabit Deus cœli regnum quod in æternum non diſſipabitur... *Daniel* 2.

Et ſans ceſſe conduit, &c. S. Auguſtin dit, en parlant

J'arrive pas à pas au terme déſiré ;
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de ſon regne ſaint établir la puiſſance,
Ce regne dont mes Vers vont chanter la naiſſance.

---

des Patriarches, que non-ſeulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit auſſi. *Illorum non tantùm lingua, ſed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même, *ut verbis, ita & rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Iſaac, Joſeph, le Serpent d'airain, l'Agneau Paſcal, les villes de refuge, d'où l'on ne pouvoit ſortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célébre Evêque de Rocheſter, qui mourut à Paris il y a quelques années, méditoit un ouvrage ſur la Religion Chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui ſoutiendroit que la reſſemblance qui ſe trouve dans les événemens arrivés à tant de perſonnes différentes, ne s'y trouve que par haſard, & n'a aucun rapport à J. C. ſeroit auſſi peu ſenſé que celui qui voyant pluſieurs portraits du Roi faits par différens Peintres, ſoutiendroit qu'aucun de ces Peintres n'a eu deſſein de repréſenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui reſſemblent que par haſard.

ADDITION A UNE NOTE de la page 80.

J'ai fait voir dans une Note ſur le Déluge, p. 80. de quelle maniére on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impoſſibilité d'un Déluge univerſel, par l'impoſſibilité d'un bâtiment aſſez vaſte pour contenir toutes les eſpêces d'animaux. J'ai avancé que les eſpêces primitives n'étoient pas en ſi grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organiſés, étoit une ſuite des jeux de la Nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'eſt par-là que parmi les hommes les uns ſont grands, les autres petits ; les uns ſont blancs, les autres noirs ; les uns ſont baſanés, & les autres ſont olivâtres. Cependant comme ces variétés accidentelles ſe perpétuënt par la génération, les incrédules à qui tout ſert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des eſpêces différentes d'hommes, & que par conſéquent tous les peuples ne ſortent pas d'une même tige. Quelques Auteurs qui avoient plus de piété que de philoſophie, ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la poſtérité de Canaan, comme un ſigne de malédiction dont Noé frappa l'un de ſes fils. Il s'enſuivroit de-là que tous les Negres ſeroient de la race de Canaan, ce qui n'eſt point, & qu'ils ſeroient

honteux de leur couleur. Ils ſont ſi éloignés de la croire un ſigne de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & ſe figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures ſont ſujettes au changement : ce qui prouve qu'elles ſont les effets paſſagers de cauſes paſſageres. Nous ne reſſemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que ſont devenus ces anciens Gaulois, dont les Hiſtoriens font une peinture ſi hideuſe ? Cette race a ceſſé par le mêlange. Les Arabes qui demeurerent long-tems en Eſpagne, & qui étoient originairement noirâtres, ſe retirerent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui ſe répandirent ſur la côte occidentale de l'Afrique, y devinrent plus noirs qu'auparavant ; ceux qui ſe répandirent vers Tunis y devinrent auſſi blancs que les originaires du pays. Il eſt vrai que lorſqu'il n'y a point de mêlange, la même couleur ſe perpétuë : mais un ſeul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une différence d'eſpêce. Tout animal produit par deux animaux d'eſpêce différente n'engendre jamais. Aucun monſtre ne laiſſe de poſtérité. Or un chien produit par une levrette & un baſſet produira ; il n'eſt donc pas la production de deux eſpêces différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une negreſſe. Mais pourquoi certains peuples ſont-ils noirs, & dans quel tems une partie de la poſtérité d'Adam a-t'elle pris cette couleur ? En attendant que les Sçavans & les Philoſophes contentent par leurs réponſes, contentons-nous de faire voir que l'objection eſt frivole, & de reconnoître que les incrédules ſont bien mépriſables, lorſqu'ils veulent oppoſer aux lumieres de la Religion ces obſcurités de la Nature.

CHANT QUATRIEME.

LES Empires détruits, les Trônes renverſés,
Les champs couverts de morts, les peuples diſperſés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer juſtement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs,
A ſes deſſeins ſecrets fait ſervir nos fureurs,
Et de nos paſſions réglant la folle yvreſſe,
De ſes projets par elle accomplit la ſageſſe.
Les Conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion :
Nos haines, nos combats ont affermi ſa gloire ;
C'eſt le prouver aſſez, que conter ſon hiſtoire.

Je ſçais bien que féconde en agrémens divers
La riche fiction eſt le charme des Vers.
Nous vivons du menſonge, & le fruit de nos veilles
N'eſt que l'art d'amuſer par de fauſſes merveilles :

Les Empires, &c. Quand nous regardons, avec M. Boſſuet, tous les événemens du monde dans ce point de vuë, l'Hiſtoire univerſelle devient l'Hiſtoire de la Religion. " Tous les Empires, » *dit-il*, ont concouru au » bien de cette Religion, & » à la gloire de Dieu, qui » s'en eſt ſervi pour châtier, » ou pour exercer, ou pour » étendre, ou pour protéger » ſon peuple. » Ne ſoyons point étonnés lorſque Cirrus, en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un paſſage ſi extraordinaire; ne ſoyons point ſurpris de l'heureuſe témérité d'Alexandre, ni de la fortune de Céſar. Tout céde à ces trois Conquérans, parce que Dieu veut que tout leur céde, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a réſolu de faire ſur la terre.

lais à des faits divins mon Ecrit conſacré,
ar ces vains ornemens ſeroit déshonoré.
e laiſſe à Sannaſar ſon audace profane :
oin de moi ces attraits que mon ſujet condamne :
'ame de mon récit eſt la ſimplicité.
i tout eſt merveille, & tout eſt vérité.

Le Dieu qui dans ſes mains tient la Paix & la Guerre,
ranquille au haut des Cieux change à ſon gré la Terre.
vant que le lien de la Religion,
oit le lien commun de toute Nation,
veut que l'Univers ne ſoit qu'un ſeul empire.
'ambition de Rome à ce deſſein conſpire.
lais un Etat ſi vaſte, en proye aux factions,
ſt le regne du trouble, & des diviſions.
l veut que ſur la terre aux mêmes loix ſoumiſe,
Jn paiſible commerce en tous lieux favoriſe
)e ſes ordres nouveaux les Miniſtres divins.
ls pourront les porter par de libres chemins,
i l'Univers n'a plus pour maître qu'un ſeul homme,

Je laiſſe à Sannaſar, &c. ai parlé dans ma Préface e l'abus que Sannaſar avoit ait des fictions dans ſon oëme *de Partu Virginis.*

Avant que le lien, &c. olybe & Plutarque reconurent eux-mêmes que la ortune des Romains n'étoit as l'effet d'une fortune eugle, mais d'une Provience divine. Ils ne pouoient ſçavoir quel étoit le eſſein de cette Providence. I. Boſſuet nous le fait rearquer, & Origéne avoit vant lui fait la même réexion ſur cet Empire unierſel de Rome, au tems de J. C. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination des Romains, fut un des plus puiſſans moyens dont Dieu ſe ſervit pour hâter le cours de l'Evangile.

Si l'Univers, &c. Ce projet d'être ſeul maître de l'Univers eſt conçu par Céſar ; & quiconque examine les circonſtances dans leſquelles il ſe trouvoit, & les obſtacles qu'il avoit à ſurmonter, trouvera ſon projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que Céſar fût alors entraî-

C'eſt ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome
Ranimant ſes ſoldats par Céſar abattus,
Du dernier coup frappé, expire avec Brutus.
Dans ſes nombreux vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les Peuples de l'Aurore.
Elle fuit l'inſenſée : avec elle tout fuit,

---

né, comme dit Ciceron, par quelque eſprit de folie, *amentiâ quâdam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite, ſi on la compare à celle qu'on peut lui oppoſer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome, tous ceux qui ſont les ſoutiens de la liberté ; & quels hommes ? des Catons, des Brutus, des Ciceron, des Pompées. Cependant lorſqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier ſon armée, il leve l'étendart de la guerre civile en paſſant le Rubicon ; ce moment de témérité eſt celui de ſon bonheur. Les Provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas, ſont ſaiſies de frayeur. L'alarme eſt dans Rome ; les Chefs de la République s'en retirent ; Pompée, au lieu d'y attendre Céſar, entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat ; & du jour qu'il ſort de Rome juſqu'à la déroute de Pharſale, la conduite de cet homme, autrefois ſi ſage & ſi grand homme de guerre, n'eſt qu'une ſuite d'imprudences, comme on le voit par les lettres de Ciceron. Céſar, devenu le maître, gouvernoit avec douceur ; ſon ambition étant ſatisfaite, & n'ayant point d'enfans, il eût pu, à la mort, rendre aux Romains la liberté. Ceux qui l'affaſſinerent, dans l'intention de rétablir la République, la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les décrets du Ciel, & quand le Ciel le veut, les hommes ſont aveugles.

Du dernier coup, &c. La liberté Romaine fut frappée d'un ſi grand coup, que ce peuple ſi fier, qui avoit traité juſques-là les Rois avec tant de mépris & de haine, & que les Poëtes appelloient, *Populum latè Regem*, devint le peuple de la terre le plus eſclave, & ſous quels maîtres ? Auguſte arrive par le ſang & les proſcriptions au pouvoir ſuprême : il le garde pendant 40. ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablé des éloges outrés que les Poëtes prodiguent à un Prince qui les méritoit peu. Il laiſſe en mourant ſon pouvoir au fils de ſa femme dont il connoiſſoit tous les défauts. Son indigne ſucceſſeur, ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écrioit en regardant les Romains : *ô homines ad ſervitutem natos* ! Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion, voit la main qui les opére.

Dans ſes nombreux vaiſſeaux, &c. Antoine, qui

Et ſon indigne Amant honteuſement la ſuit.
Juſqu'à Rome bien-tôt par Auguſte traînées
Toutes les Nations à ſon char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Afriquain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, & d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Craſſus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhétes ſont cachés:
La foudre les atteint, tout ſubit l'eſclavage.
L'Araxe mugiſſant ſous un pont qui l'outrage,
De ſon antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate ſoumis coule plus mollement.
Paiſible Souverain des mers & de la terre,

---

fut mis en fuite avec Cléopatre dans la bataille d'Actium, avoit raſſemblé les forces de l'Orient.

Victor ab auroræ populis & littore rubro
Ægyptum, vireſque Orientis, & ultima ſecum
Bactra trahit. *Æneid. VIII.* 686.

Juſqu'à Rome bien-tôt par Auguſte traînées. C'eſt ce magnifique triomphe chanté par Virgile.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam veſtis & armis.
Hîc Nomadum genus, & diſcinctos Mulciber Afros;
Hîc Lelegas, Caraſque, ſagittiferoſque Gelonos
Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis;
Extremique hominum Morini, Rhenuſque bicornis,
Indomitique Dahæ, & pontem indignatus Araxes.
Æneid. VIII. 722. *& ſeqq.*

Paiſible Souverain, &c. Cette paix générale de la terre ſous Auguſte, eſt décrite par Virgile.

Claudentur belli portæ: Furor impius intùs
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
Æneid. I. 298.

Elle eſt encore décrite par Horace:

Tutus bos etenim rura perambulat:
Nutrit rura Ceres, almaque fauſtitas:
Pacatum volitant per mare navitæ. . . .

Auguſte ferme enfin le temple de la guerre.
Il eſt fermé ce Temple, où par cent nœuds d'airain
La diſcorde attachée, & déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.
Aux champs déshonorés par de ſi longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le Marchand loin du port, autrefois ſon aſyle,
Fait voler ſes vaiſſeaux ſur une Mer tranquille.

Les Poëtes ſurpris d'un ſpectacle ſi beau
Sont ſaiſis à l'inſtant d'un tranſport tout nouveau;
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le tems heureux prédit par ſes Oracles.
Un Siécle, diſent-ils, *recommence ſon cours*,
Qui doit de l'âge d'Or nous ramener les jours.
Déjà deſcend du Ciel une race nouvelle;
La Terre va reprendre une face plus belle;
Tout y deviendra pur, & ſes premiers forfaits,
S'il en reſte, ſeront effacés pour jamais.

& par Velleius Paterculus. « Finita bella civilia, ſepulta » externa, reverſa pax, ſo» pitus ubique armorum fu» ror... rediit cultus agris, » ſacris honos, ſecuritas ho» minibus.... &c.

Un ſiécle, *&c.* Je ne prétens pas attribuer directement au Meſſie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile; mais il n'eſt pas non plus vraiſemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Druſus, le Poëte ait pris un ton ſi élevé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguſte, entre dans l'enthouſiaſme, & ſe rappelle les prédictions des Sybilles: *Cumæi carminis*. Ces prédictions d'*un maître qui viendroit de l'Orient renouveller toutes choſes*, ſont rapportées dans Suetone & dans Tacite. Joſephe les appliqua à Veſpaſien. Voici ce que dit Suetone, « Percre» buerat Oriente toto vetus » & conſtans opinio, eſſe in » fatis ut Judææ profecti re» rum potirentur. » Tacite y eſt conforme. « Pluribus per» ſuaſio inerat, antiquis ſa» cerdotum libris contineri, » eo ipſo tempore fore, ut » valeſceret Oriens, profec» tique Judææ rerum poti» rentur. »

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement eſpérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'eſt de-là qu'on attend ce Roi victorieux,
Qui ſortant des climats où le jour prend naiſſance,
Doit ſoumettre la Terre à ſon obéiſſance.
Jéruſalem s'éveille à des bruits ſi flâteurs :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des Prophêtes ſacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le Siécle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
» Il eſt venu ce tems, l'eſpoir de nos ayeux,
» Où le fer, dont la dent rend les guérêts fertiles,
» *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
» La Juſtice & la Paix s'embraſſent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un Royaume jaloux
» N'oſe plus aujourdhui s'irriter contre un autre :
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre :
» Sous un joug étranger nous avons ſuccombé,
» *Et des mains de Juda notre ſceptre eſt tombé.*
» Mais notre opprobre même aſſure notre gloire ;
» Des promeſſes du Ciel rappellons la mémoire.

Cependant il paroît à ce Peuple étonné

Jéruſalem s'éveille, &c. Les Juifs étoient ſi perſuadés que le tems du Meſſie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Meſſie. Ainſi en même tems qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs Prophêtes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui, ſuivant leurs Sybilles, doit arriver ſur la terre ; & dans cette attente générale, J. C. paroît.

Où le fer, dont la dent, &c. Conflabunt gladios ſuos in vomeres ; & lanceas ſuas in falces. *Iſ.* 2. v. 14.

Cependant il paroît, &c. Les miracles de J. C. ſont avoués par Celſe & par Julien l'Apoſtat, qui s'écrie : « Qu'a-t'il fait de conſidé-» rable ſur la terre ? à moins » qu'on ne regarde comme » une grande merveille d'ou-» vrir les yeux aux aveugles, » de guérir les malades, &c. » Pourquoi Julien veut-il que ce ne ſoit pas une grande merveille ?

Un homme (ſi ce nom lui peut être donné)
Qui ſortant tout-à-coup d'une retraite obſcure,
En Maître, & comme Dieu, commande à la Nature.
A ſa voix ſont ouverts des yeux long-tems fermés;
Du Soleil qui les frappe éblouis & charmés.
D'un mot il fait tomber la barriere invincible,
Qui rendoit une oreille aux ſons inacceſſible;
Et la langue qui ſort de la captivité,
Par de rapides chants bénit ſa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles;
Qu'à ſon ordre à l'inſtant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu ſur un lit de douleurs
De ſes fils déſolés court eſſuyer les pleurs.
La mort même n'eſt plus certaine de ſa proie.
Objet tout-à-la-fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puiſſant,
Se releve, & ſa ſœur pâlit en l'embraſſant.
Il ne repouſſe point les Fleuves vers leur ſource:

En Maître, & comme Dieu, &c. Non-ſeulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ſes ſerviteurs. Il envoie ſes Apôtres prêcher, en leur diſant: *Allez, guériſſez les malades, reſſuſcitez les morts.* C'eſt un Maître qui charge de ſes commiſſions ceux qui lui appartiennent.

Celui que du tombeau, &c. Spinoſa, au rapport de Bayle à ſon article, diſoit que s'il eût pu ſe perſuader la réſurrection du Lazare, il eût déchiré ſon ſyſtême, & ſe ſeroit fait Chrétien. Spinoſa croyoit donc qu'il étoit le maître de changer ſon cœur. La réſurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jeſus-Chriſt, & hâta ſa mort. Les Juifs virent & ne crurent point, & Jeſus-Chriſt leur en dit la raiſon: *Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S. Jean 10.

Il ne repouſſe point, &c. J'ai dit au troiſiéme Chant, que Dieu avoit, en faveur des Juifs, renverſé l'ordre des élemens. La mer entr'ouverte, le ſoleil arrêté, ſont des miracles qui paroiſſent plus éclatans que ceux de J. C. Quand on lui demande des ſignes dans le Ciel, il n'en fait point. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit le maître de la nature. Quand il mourra les ténébres couvriront la terre; mais pendant ſa vie, *pertranſiit benefaciendo.* Il récompenſe la foi

Il ne dérange pas les Aſtres dans leur courſe.
On lui demande en vain des ſignes dans les Cieux.
Vient-il pour contenter les eſprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opére;
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.
Il parle : ſes diſcours raviſſent les oreilles.
Par lui ſont annoncés de terribles arrêts :
Par lui ſont révélés de ſublimes ſecrets.
Lui ſeul n'eſt point ému des ſecrets qu'il révele :
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, & n'eſt point étonné :
Dans cette même gloire il ſemble qu'il ſoit né ;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la ſienne.
Qu'empreſſé de l'entendre un Peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux eſprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ſes dures vérités.
C'eſt en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.

D'un tel Légiſlateur quel ſera le deſtin ?
Jadis de la Vertu Platon prévit la fin.
A ſouffrir, diſoit-il, que ſon Héros s'apprête :

---

de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands.

C'eſt en vain, &c. La preuve en eſt dans le ſixiéme chapitre de S. Jean. Quand il aſſure qu'il faut manger ſa chair & boire ſon ſang, pluſieurs de ſes diſciples le quittent en murmurant, & en diſant : *Durus eſt hic ſermo.* Il ſe retire alors vers ſes Apôtres : *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous auſſi me quitter* ? Que le Déiſte explique cette indifférence d'un fondateur de Religion, pour s'attirer des ſectateurs.

La rage des mechans doit fondre ſur ſa tête.
S'il ſe montre à la Terre, à la Terre arraché,
Proſcrit, frappé, ſanglant, *à la croix attaché*,
Paix ſecrette du cœur, gage de l'innocence,
C'eſt toi ſeule à ſa mort qui ſeras ſa defenſe.
L'Oracle eſt accompli. Le Juſte eſt immolé.
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain déſolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'Univers eſt rempli de leur voix.

» Repentez-vous, pleurez, & montez à ſa croix.
» Quel que ſoit le forfait, la victime l'expie.
» Vous avez fait mourir le maître de la vie.
» Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,
» Eſt l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
» Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere,
» Couché dans un tombeau dormoit dans la pouſſiere ;
» Mais la Mort eſt vaincuë, & l'Enfer dépouillé.
» La Nature a frémi, ſon Dieu s'eſt reveillé.

Proſcrit, frappé, &c. Fameux paſſage de Platon appliqué à J. C. par Grotius & M. de Meaux. Ciceron & Sénéque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots *extendenda per patibulum manus*, déſigne clairement le ſupplice de la croix. Le mot Grec dans Platon déſigne un ſupplice d'eſclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu.

Au Tibre en un moment, &c. Les grands événemens arrivés dans la Judée, furent bientôt connus à Rome. Auguſte, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au-deſſous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le ſien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que ſon fils. Tibére, au rapport de Tertullien, propoſa au Sénat de recevoir Jeſus-Chriſt au nombre des Dieux. Calcidius, Philoſophe Platonicien, parle d'une étoile *qui annonça*, dit-il, *non des malheurs, mais la naiſſance d'un Dieu*. Phlegon, cité par Euſebe, Origéne & ſaint Jérôme, parle d'une éclipſe, la plus grande qu'on eût jamais vuë, & qui couvrit la terre de ténébres. *Eum mundi caſum relatum in arcanis veſtris habetis*, diſoit Tertullien aux Romains.

» Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez. Parole étrange !
Ils commandent de croire : on les croit, & tout change.

Simples dans leurs diſcours, ſimples dans leurs écrits,
Les accuſera-t'on d'éblouir nos eſprits ?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foibleſſe.
Par eux de leur naiſſance apprenant la baſſeſſe,
J'apprens auſſi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, & ſa timidité.
A l'aſpect de la mort il s'attriſte, il friſſonne :

Il vit, nos yeux l'ont vu, &c. Non contens d'atteſter cette vérité, ils la ſcellent de leur ſang. Il n'eſt que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jeſus-Chriſt pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu reſſuſcité. Cette belle réflexion eſt de S. Jean Chryſoſtome.

Ils content, &c. Ces foibleſſes confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foſter contre Tindal, dont le livre a été réfuté par pluſieurs Savans, & par M. l'Evêque de Londres, qui au commencement de ſes Lettres Paſtorales, ſe plaint de ce que *ſon Diocèſe eſt le théâtre des attentats contre la Religion, d'où ils ſe répandent par-tout.*

Par eux, de leur naiſſance, &c. Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs : qu'au Jardin des Oliviers, ils ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de triſteſſe, & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que S. Pierre le renia trois fois ?

A l'aſpect de la Mort, &c. M. Paſcal eſt peut-être le premier qui ait relevé cette admirable ſimplicité des Evangéliſtes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de J. C., de ſes bourreaux, ni de ſes Juges. Ils rapportent les faits ſans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître quand il reçoit un ſoufflet, ni ſa conſtance dans le ſupplice dont ils ne diſent que ce mot, *& ils le crucifierent.* Le triomphe de ſon Aſcenſion ſemble devoir finir cette hiſtoire d'une maniére éclatante. Deux Evangéliſtes n'en parlent pas : les deux autres diſent ſeulement, *& il fut enlevé dans les Cieux.* Ce caractère de ſimplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des Lecteurs, ne leur eſt commun avec aucun autre Ecrivain, & leur eſt commun à tous quatre, quoiqu'ils ayent écrit en différens tems & en différens lieux.

Languiſſant, proſterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit préſenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter:
Eſt-il donc d'un Héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa juſqu'au moindre murmure.
L'Impoſture, féconde en diſcours ſéduiſans,
Eût orné ſon récit de charmes plus puiſſans.

Leurs Ecrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs ſoupçonner de malice.
Trop ſimples en effet, & ſéduits les premiers,
Ils ont cru follement des menſonges groſſiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur Maître eſt diſparu :
A toute heure, en tout lieu, tout un Peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'Hiſtoire, qu'en ſilence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offenſe !

Socrate en étouffa, &c. L'intrépidité de Socrate devant ſes Juges eſt ſoutenuë par ſa fierté. Il oſe leur dire que rien ne l'empêchera d'inſtruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t'il de ſa miſſion & de ce génie qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut ſon apologie par ſe déclarer digne d'être nourri aux dépens de la République; & par ſa hardieſſe il révolte les Juges qui le condamnent à mort. Jeſus-Chriſt, qui garde le ſilence devant ſes Juges & juſqu'à la mort, n'eſt pas venu donner l'exemple de la conſtance humaine, mais de la profonde obéiſſance. Nous liſons dans Platon les magnifiques diſcours de Socrate devant ſes Juges & devant ſes amis le jour de ſa mort ; Jeſus-Chriſt dans les mêmes circonſtances, *Tanquàm agnus coram tondente ſe obmutuit :* & ce ſilence eſt bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

Qu'elle a d'autorité l'Hiſtoire, &c. Les Juifs avouënt qu'ils ont fait mourir J. C. dont les miracles ſont atteſtés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le ſilence quand les Evangéliſtes parurent ? Une hiſtoire qui déshonore une nation, & n'eſt point contredite par elle ; une hiſtoire ecrite par quatre témoins oculaires, qui la ſcellent de leur ſang, eſt une hiſtoire bien véritable.

En quel funeſte etat te découvrent mes yeux,
Ville jadis ſi belle, ô Peuple ami des Cieux !
Qu'as-tu fait à ton Dieu ? ſa vengeance eſt certaine.
Comment à tant d'amour ſuccéde tant de haine !
Son bras de jour en jour s'appeſantit ſur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour ſa Loi.
Combien d'avantcoureurs annoncent ta ruine !
Et la guerre étrangere, & la guerre inteſtine,
Et les embraſemens, & la peſte, & la faim.
Que de maux raſſemblés ! L'orage éclate enfin ;
Le nuage eſt crevé, je vois partir la foudre.
Jéruſalem n'eſt plus, & le Temple eſt en poudre.
Ce n'eſt point à Titus que les lauriers ſont dûs :
» Ce n'eſt point moi, dit-il ; leur Dieu les a perdus.
» Oui, ſans doute, le Ciel les punit d'une offenſe :
» Je n'ai fait que prêter mon bras à ſa vengeance.

Et tu ne fus jamais, &c. Leur celébre ambaſſade à Caligula en eſt la preuve. Ils oſérent réſiſter à un Prince ſi terrible, qui vouloit faire mettre ſa ſtatuë dans le ſanctuaire de leur temple. Ce peuple, autrefois ſi enclin à l'idolâtrie, étoit alors très-zélé pour ſa loi, comme il l'eſt encore aujourdhui.

Combien d'avantcoureurs, &c. Le paſſage de Tacite eſt remarquable. « Viſæ per cœ-» lum concurrere acies, ru-» tilantia arma, & ſubito » igne nubium collucere tem-» plum : expanſæ repentè » delubri fores, & audita » major humanâ vox, exce-» dere Deos : ſimul ingens » motus excedentium. » Il ſe trouva treize cens mille perſonnes dans Jéruſalem quand Titus l'aſſiégea, & jamais ſiége ne fut plus affreux pour les aſſiégés. L'hiſtoire n'en montre point d'exemple. Quarante ans auparavant Jeſus-Chriſt l'avoit prédit. *Dies ultionis hi ſunt.... erit preſſura magna & ira populo huic.*

Jéruſalem n'eſt plus, & le temple, &c. Ils ne l'ont jamais pu relever ; ils l'entreprirent ſous Julien l'Apoſtat ; mais ils furent repouſſés par des flammes qui brûlerent les hommes & les pierres. Ce fait n'eſt point douteux, puiſqu'il eſt rapporté par un Hiſtorien Payen, & que S. Jean Chryſoſtome l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

Ce n'eſt point à Titus que les lauriers ſont dûs, &c. Titus, après ſa victoire, au rapport de Joſephe même, qui ne ſonge qu'à lui faire ſa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations ; parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le Miniſtre de la vengeance Divine.

Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le ſang de leur victime eſt retombé ſur eux.
Le pere a pour long-tems proſcrit ſes fils rébelles ;
Le maître a retranché les branches infidéles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat,
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourdhui naturelles !
Que vois-je ? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté ſuccéde le premier.

De ces nouveaux enfans que la mere eſt féconde !
Ils ne ſont que de naître, & rempliſſent le monde.
Les maîtres des païs par le Nil arroſés,
D'une antique ſageſſe enfin déſabuſés,
Ont déjà de la croix embraſſé la folie.
A l'aſpect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entr'eux pour la premiere fois,
Les Scythes vagabonds reconnoiſſent des loix.

Le Maître a retranché les branches infidéles. Ainſi ce peuple, dépoſitaire de la révélation avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ſes Prophêtes & ſon Fils : ce peuple, d'où ſont ſont ſortis les Apôtres, diſperſé juſqu'aujourdhui, ſe préſente à nous en tous lieux pour nous rappeller ces paroles de S. Paul : *Noli altum ſapere, ſed time : ſi enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. XI.

De ces nouveaux enfans, &c. Ce n'eſt point ici un de ces dénombremens que groſſit une imagination poëtique. On le trouvera bien plus conſidérable dans le traité de Grotius *de vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la Foi, les Vers de Virgile ſur le triomphe d'Auguſte.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam veſtis, &c.

Tertullien au ſecond ſiécle ſoutenoit que l'Empire de Jeſus-Chriſt étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre, & celui des Romains. S. Juſtin compte d'innombrables nations dans l'Egliſe. S. Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origene & Arnobe diſent que le Chriſtianiſme eſt répandu par-tout où le ſoleil porte ſa lumiere.

A l'Auteur du Soleil le Perſe offre un hommage,
Que l'erreur ſi long-tems lui fit rendre à l'ouvrage,
Des déſerts Libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconſtant,
De ſes ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe.
Corinthe ſe reveille, & ſort de ſa molleſſe.
Athène ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-tems ſans le ſçavoir.
Mieux inſtruite aujourdhui; cet autel qu'elle honore,
N'eſt plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il eſt trouvé ce Dieu tant cherché par Platon:
L'Aréopage entier retentit de ſon nom.
Les Gaulois déteſtant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druïdes,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le ſang d'un malheureux,

Le Sarmate indocile, &c. M. l'Abbé Desfontaines remarque ſur ce Vers, que les Polonois, qui ſont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixiéme ſiécle. Ce qu'il dit eſt vrai de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, auſſi-bien que la Grande-Bretagne, que long-tems après J. C., il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le ſecond ſiécle; & je n'avance rien que ſur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ſes paroles: *Britannorum inacceſſa Romanis loca, Chriſto verò ſubdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Inſularum nobis ignotarum, in quibus Chriſti nomen regnat.*

Corinthe ſe reveille, &c. Les Epîtres de S. Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephéſiens, & aux Galates, prouvent les nombreuſes Sociétés de Chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut auſſi étonnant par ſa rapidité, que par ſon étenduë.

Athène ouvrant les yeux, &c. Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis, dit S. Paul dans l'Aréopage, à l'occaſion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athène, ſur lequel étoit cette inſcription, *ignoto Deo*. Pauſanias, Philoſtrate, Lucien ont parlé de cet autel.

Qu'offre à leurs Dieux cruels, &c. Les Druïdes, qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines. *Hominum fibris conſulere Deos fas habebant.* Trac. Ann. 14.

Et qu'un cœur qu'a briſé le repentir du crime,
Eſt aux yeux d'un Dieu ſaint la plus ſainte victime.
Tes illuſtres Martyrs ſont tes premiers tréſors,
Opulente Cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents ſe promene,
N'a rivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embraſſe, & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le ſein de ton vaſte contour,
Ville heureuſe ſur toi brille la Foi naiſſante.
Qu'un jour tes ſages Rois la rendront floriſſante !
Sur vos têtes auſſi luit cet Aſtre divin,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin ;
Vous qui buvez les eaux du Tage & de l'Ibere ;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire,
Et vous que ſéparant du reſte des humains,
Les Mers avoient ſauvé des fureurs des Romains,
Lieux où ne peut voler leur Aigle ambitieuſe,
Je vois dans vos climats la Foi victorieuſe.
Au grand nom qui du Monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamiſe on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, & l'Egliſe s'écrie :

Tes illuſtres Martyrs, &c. S. Pothin & S. Irenée, ſucceſſeurs des diſciples des Apôtres, fonderent l'Egliſe de Lyon. Le nombre des Martyrs fut ſi grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, & les deux rivieres teintes de ſang.

Au grand nom, &c. Ce n'étoit pas Jeſus-Chriſt lui-même qui devoit convertir les Gentils ; il n'étoit venu que pour les brebis d'Iſraël. Mais ſon nom publié par ſes Apôtres, a converti les nations, comme Iſaïe l'avoit prédit, c. 66. *mittam ex eis ad gentes, &c.*

La croix, &c. La Loi, les Prophêtes, tout avoit diſpoſé les Juifs à recevoir Jeſus-Chriſt qu'ils attendoient. Ils l'ont vu, entendu, & rejetté. Rien n'avoit diſpoſé les Gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moyſe, ni des Prophêtes ; qui n'attendoient pas Jeſus-Chriſt, qui ne l'ont ni vu ni entendu, & cependant ont embraſſé ſa Religion prêchée par ſes Apôtres. Ce qui avoit été prédit a été accompli.

Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie !

Sur les rives du Tibre éclate ſa ſplendeur ;
Là de ſon regne ſaint s'éleve la grandeur,
Et dans Rome eſt fondé ſon trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu déſirable.
Sur ſes dégrés ſanglans je ne vois que des morts ;
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces tems où la Foi conduiſoit aux ſupplices,
D'un troupeau condamné glorieuſes prémices,
Les Paſteurs eſpéroient des ſupplices plus grands.
Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel ſpectacle en effet à mes yeux ſe préſente !
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente !
De bitumes couverts, ils ſervent de flambeaux :
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échaffauts dreſſés !
Combien de bourreaux las, de glaives émouſſés !
Injuſte contre eux ſeuls, le plus juſte des Princes,
Par ce ſang odieux contente ſes Provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, eſt Néron :
Ils ſe nomment Chrétiens, & leur crime eſt leur nom !
Ils demandent la mort, ils courent aux ſupplices ;

Comment à tant d'enfans, &c. Quis genuit mihi iſtos... & iſti ubi erant ? *Iſaie* 49.

De bitumes couverts, &c. Ce ſupplice qu'on faiſoit ſouffrir aux Chrétiens, eſt rapporté par Tacite. « Pereuntibus addita ludibria, » ut ferarum tergis contecti, » laniatu canum interirent, » aut crucibus affixi, aut » inflammandi, atque ubi » defeciſſet dies, in uſum » nocturni luminis uterentur. »

Ils demandent, &c. On a voulu oppoſer l'exemple des *Fanatiques* à cette penſée de M. Paſcal, *je crois des témoins qui ſe font égorger.*

Chez un Peuple insensé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! Loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise,
Oui, de ses plus grands dons le Ciel les favorise,
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit & de haine & d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joye ;
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proye,
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné.
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire, & sans peine & sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces tems ne sont plus : la Grèce la premiere

Oui, de ses plus grands dons, &c. Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels, & de leur pouvoir sur les démons. Ils ne sont point dans l'erreur, puisqu'ils chassent le Prince du mensonge. A l'égard des dons surnaturels, comme de parler diverses langues, de les interpréter, de prophétiser, &c. ils étoient si communs & si publics, que saint Paul, 2. *Corinth. c. XII.*, en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise, si ces faits n'avoient pas été certains ?

Des corps qu'il tourmentoit, &c. A la vuë même des Payens, comme leur dit Tertullien : *de corporibus nostro imperio excedunt inviti, & dolentes, & vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

Mais ces tems ne sont plus, &c. Le goût de la Philosophie s'étoit répandu partout : le Platonisme étoit le système dominant. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers, ne nous imaginons pasqu'ils ayent persuadé des hommes simples & grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion Chrétienne, en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siécles des

A ſçu du moins ouvrir la route à la lumiere!
On la cherche : Platon par ſes fameux écrits
Des honteuſes erreurs inſpire le mépris.
Pleines de ſes leçons, des Ecoles célébres,
De l'enfance du Monde écartent les ténébres.
Le grave Philoſophe eſt par-tout révéré :
Souvent même à la Cour il ſe voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, & ſa haine y conſpire;
Mais en vain cette haine arme Celſe & Porphyre.
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus ſérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et ſur ſes fondemens renverſer notre Hiſtoire.
Qui ne ſçait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le Ciel prendre ſon origine.
Ainſi que dans leurs mœurs, tout eſt pur dans leurs loix.
C'eſt par eux qu'on apprend à reſpecter les Rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéiſſance.
» *De Dieu*, nous diſent-ils, *deſcend toute Puiſſance*;
» Le Prince ſon image, & maître des humains,
» Tient du Maître des Cieux le glaive dans ſes mains.

Cypriens, des Tertulliens, des Origenes, des Arnobes & des Lactances : dans les deux ſiécles ſuivans, des Athanaſes, des Baſiles, des Grégoires de Nazianze, des Chryſoſtomes, des Euſebes, des Jerômes, des Ambroiſes, des Cyrilles, & enfin un Auguſtin, l'un de ces rares & vaſtes génies qui font l'admiration de tous les ſiécles.

Qui ne ſçait que railler, &c. Il eſt aiſé de railler ce qui, ſelon ſaint Paul, eſt folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux eſprits qui croyent porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbelle, ſine ictu*, faſſent réfléxion qu'il eſt glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus ſolidement. Celſe, Porphyre, & Julien l'Apoſtat, malgré leur haine contre elle, malgré leur eſprit & leur ſçavoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

» Sujets, obéiſſez ; le murmure eſt un crime.
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des Peuples révoltés s'arment de toutes parts :
Les Chrétiens ſont toujours fidéles aux Céſars.

Ont-ils donc par foibleſſe une ame ſi ſoumiſe ?
Leur pouvoir éclatant redouble ma ſurpriſe.
La Nature obéit, & tremble devant eux.
Quel ſpectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de triſtes mourans, qui fermoient leur paupiere,
Sont tout-à-coup rendus à la douce lumiere !
Et du fond des tombeaux que de morts rappellés ?
De deux camps ennemis par la ſoif déſolés :
Quand d'un Soleil brûlant la chaleur les embraſe,
L'un périt, le Ciel tonne, & la foudre l'écraſe ;
Et tandis que ſes feux écartent le Germain,
Un torrent ſalutaire abbreuve le Romain :

De deux camps ennemis par la ſoif déſolés. Tertullien renvoye deux fois les Payens à la lettre de Marc Auréle ſur ce miracle, que Claudien attribuë aux enchanteurs, *vis ubi nulla ducum*, *&c.* de 6. conſ. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute nation ſe vantent d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in religionem animis multa nuntiata, multa temerè credita.* Mais c'eſt ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens. Sans parler de celui de la Légion Fulminante, qui eſt également certain, quand même le ſurnom *fulminante*, donné à cette Légion, ſeroit antérieur ; quelle longue ſuite de miracles atteſtés par des témoins oculaires & incapables de menſonge ! D'ailleurs ces miracles ſont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guériſons de maladies ; au lieu que ceux que rapportent les Hiſtoriens profanes, ou ſont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fauſſeté, comme lorſqu'ils racontent qu'un devin coupa un caillou en deux avec un raſoir ; qu'une Veſtale puiſa de l'eau avec un crible percé, &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des cauſes naturelles, comme les pluyes de ſang dont nos Phyſiciens rendent aujourdhui raiſon, & tous ces phénomènes dans le Ciel, qui n'étoient autre choſe que des lumieres boréales, très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoiſſance.

Le ſoldat demi mort, dans une heureuſe pluye
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.
De ce bienfait, le Prince admire les auteurs,
Et le Peuple obſtiné les appelle *Enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre!
Le charme vient du Ciel quand il change la Terre.

Prodige inconcevable! un inſtrument d'horreur,
La croix eſt l'ornement du front d'un Empereur.
Conſtantin triomphant fait triompher la gloire
Du ſigne lumineux qui promit ſa victoire.
Les Temples ſont déſerts, & le Prêtre interdit
Renverſant l'encenſoir de ſon Dieu ſans crédit,
Abandonne un autel toujours vuide d'offrandes.
Delphes jadis ſi prompt à répondre aux demandes;
D'un ſilence honteux ſubit les triſtes loix.
Enfin, comme Apollon, tous les Dieux ſont ſans voix.
Aux tombeaux des Martyrs, fertiles en miracles,
Les Peuples & les Rois cherchent de vrais oracles.

Du ſigne lumineux, &c. La figure d'une croix peut paroître dans le Ciel, comme d'autres figures, diſent quelques Phyſiciens en parlant des Parélies. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots grecs qui furent vus par Conſtantin & ſon armée? Et pourquoi chicaner ce fait quand la converſion de Conſtantin eſt un miracle plus admirable? Comment un Empereur Romain, maître du monde, a-t'il pu embraſſer la Religion de l'humilité?

Enfin comme Apollon, &c. Il eſt certain que tous les oracles ceſſerent quelque tems après Jeſus Chriſt, & Plutarque en a cherché la cauſe. Mais doit-on dire que Jeſus-Chriſt les a fait taire en naiſſant, puiſque ce ſilence n'arriva pas tout-à-coup? Pour accorder les deux ſentimens, je crois qu'on peut dire que Jeſus-Chriſt en effet fit taire les démons, mais que les Prêtres ſuppléerent à ce ſilence par leurs fourberies, & que ſe laſſant à la fin d'un perſonnage qui perd tout crédit quand il eſt découvert, les oracles ceſſerent entiérement.

Les Peuples & les Rois, &c. Après quelque tems de cette paix, la Religion eſſuya une perſécution plus dangereuſe que celles des Empereurs Payens. Julien,

On implore un mortel qu'on avoit massacré,
Et l'on brise le Dieu qu'on avoit adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-tems s'oppose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est tems de venger les Chrétiens :
Du sang de tes enfans, grand Dieu, tu te souviens :
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre,
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs sont tous prêts,
Et Rome va tomber d'une chûte éternelle,
Ainsi que Babylone & ta ville infidéle.

Oui, c'est ce même Dieu qui sçait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
Quand l'affreux contre-coup des Empires qui tombent
Dans le Monde ébranlé jette au loin la terreur ;

---

qui se vantoit de la connoître, & qui disoit : *J'ai vu, j'ai examiné, j'ai condamné*, prit contre elle, à dessein, une voye contraire à celle de la violence. Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme, afin de la rendre mépriſable en y fomentant les disputes. Il ôta aux Chrétiens les biens de l'Egliſe, disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider, & d'exercer les charges, disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures, & de fuir les honneurs. Il leur défendit d'enseigner les belles-lettres, disant que les Chrétiens ne devoient pas lire les Auteurs profanes. Enfin il écrivit contre eux ce livre, tant estimé par Libanius, dans lequel, en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire Jesus-Christ un Dieu, *ſi le bon homme Jean* ne s'étoit aviſé de le dire, il avouë les miracles de Jesus-Christ. La Religion a triomphé de cette perſécution, & ce que saint Jean a écrit, a été cru.

A ce torrent, &c. Ce n'est point l'autorité des Empereurs qui a fait tomber le Paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-tems ses Dieux : mais la chûte de Rome entraîna celle du Paganisme.

Que ſont tous ces héros qu'admire notre erreur ?
Les Miniſtres d'un Dieu qui punit des coupables,
Inſtrumens de colére, & verges mépriſables.
Que prétend Attila ! Que demande Alaric ?
Où s'emporte Odoacre ? où vole Genſeric ?
Ils ſont, ſans le ſçavoir, armés pour la querelle
D'un Maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur :
Rome antique eſt livrée au barbare en fureur :
De ſa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'auguſtes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Céſars,
Souverains ſans armée, & conquérans ſans guerre,
A leur triple Couronne ont aſſervi la Terre.
Le fer n'eſt pas l'appui de leurs vaſtes Etats ;
Leur Trône n'eſt jamais entouré de ſoldats.
Terrible par ſes clefs, & ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un Palais paiſible,
Par l'anneau d'un pêcheur autoriſant ſes loix,
Au rang de ſes enfans un Prêtre met nos Rois,
Ils en ont le reſpect, & l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere !

D'une Religion ſi prompte en ſes progrès
Si j'oſois juſqu'à nous compter tous les ſuccès,
Peindre les Souverains humiliant leur tête,

Que prétend Attila ? Que demande Alaric ? Alaric, Roi des Goths, ſaccagea Rome en 409. Genſeric, Roi des Vandales, la prit encore en 415. & la livra au pillage. Attila, Roi des Huns, ſurnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452. pluſieurs Villes de l'Italie. Il alloit à Rome ; mais les priéres du Pape ſaint Leon l'arrêterent. Odoacre, Roi des Herules, acheva en 476. de détruire l'Empire Romain en Italie.

Et la ſuivre par-tout de conquête en conquête ;
Quel champ je m'ouvrirois ! quel récit glorieux !
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux ?
L'arbre couvre la terre, & ſes branches s'étendent
Par-tout où du Soleil les rayons ſe répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourdhui
Celui qui de ſa croix attira tout à lui.
Dans le tems que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le ſuivre
Des rives du Jourdain, au ſommet du Thabor ?
Non, maintenant ſa gloire éclate plus encor.

Je vois à ſes côtés Moïſe avec Elie.
Tout Prophête l'annonce, & la Loi le publie.
Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil !
C'eſt en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage.
Ils ſont tous égorgés ; voilà leur témoignage.
Je le vois : c'eſt lui-même, & je n'en puis douter.
Mais c'eſt peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce ſang que l'amour fit répandre,

Au ſommet du Thabor. Je parle ſuivant l'opinion commune. Les Evangéliſtes ne nomment pas la montagne.

Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil. « Petrus ve» rò, & qui cum illo erant, » gravati erant ſomno, & » evigilantes viderunt ma» jeſtatem ejus. *Luc.* 19. Juſqu'à la mort de Jeſus-Chriſt ſon Egliſe, repréſentée par les Apôtres, eſt comme endormie. Les Apôtres, après la réſurrection de J. C., contemplent toute la majeſté de leur Maître, & le reveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de Martyrs dont la voix eſt conforme à celle qu'on entendit ſur le Thabor, *ipſum audite.* Mais pourquoi les Apôtres, après avoir entendu cette voix, après avoir vu la Transfiguration, & tant de miracles, ont-ils eu ſi long-tems une foi languiſſante ? Dieu l'a permis pour aſſurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le ſoyons pas.

Me répéte la voix que le Ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ſes rayons,
Oui, *c'eſt ce Fils ſi cher* : écoutons & croyons.

» Le joug qu'il nous impoſe eſt, dit-on, trop pénible ;
» Ses dogmes ſont obſcurs ; ſa morale eſt terrible :
» Nos eſprits & nos cœurs ſont en captivité.
D'une nouvelle ardeur juſtement tranſporté,
De ces plaintes je veux repouſſer l'injuſtice.
Il n'eſt pas tems encor que ma courſe finiſſe :
Pourſuivons le Déiſte en ſes détours divers.
Quel ſujet fut plus grand, & plus digne des Vers ?

ADDITION AUX NOTES
du IV. Chant, page 101.

Vers. *Par lui ſont annoncés de terribles arrêts.* Soit que Jeſus-Chriſt opére des miracles, ſoit qu'il donne à ſes Apôtres le pouvoir d'en faire, ſoit qu'il leur ordonne d'aller prêcher ſa Doctrine dans tout le monde, ſoit qu'il la prêche lui-même, ſoit enfin qu'il annonce l'avenir ; jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il ſemble même qu'il ne ſonge pas émouvoir les autres pour les perſuader. Il prophétiſe comme il parle, ſans changer de ton, ni de ſtyle. Les Prophêtes annonçoient l'avenir en ſtyle poëtique : ils employoient les plus grandes figures : ſaiſis par l'Eſprit Divin, dominés par une puiſſance ſupérieure à eux, & agités par une impulſion étrangere, ſouvent les inſtrumens de muſique contribuoient à les ſoutenir dans cet état violent. Ceux qui pour les imiter ſe ſont vantés chez les Payens d'être Prophêtes, entroient en fureur quand ils annonçoient leurs Oracles. Lorſque la Sybille peinte par Virgile va prophétiſer, elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin. *Tanto magis ille fatigat, os rabidum fera corda domans, fingitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthouſiaſme des Prophêtes ; ils diſent qu'une puiſſance ſupérieure à eux leur donne la loi, quel que ſoit le ſujet dont ils vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un Dieu les inſpire. Jeſus-Chriſt ne peut être ſaiſi par l'enthouſiaſme ; nulle impulſion étrangere ne peut l'agiter ; l'Eſprit Divin ne s'empare point de lui, il y réſide toujours ; il prédit ſans s'émouvoir les événemens futurs, & quels événemens ! Les Pro-

phêtes annonçoient la chûte d'un Prince, le châtiment d'un Peuple, la ruine d'une ville. Jesus-Christ annonce la ruine de l'Univers, la chûte des astres, le partage des hommes, le châtiment éternel de ceux qui seront à la gauche, la récompense éternelle de ceux qui seront à la droite. *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà ce qu'il prédit sans changer ni de ton ni de style. Ce n'est pas non plus un Prophête qui annonce l'avenir par inspiration: c'est le Maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'il doit faire: c'est Dieu qui parle en Dieu.

CHANT CINQUIEME.

LE Verbe égal à Dieu, ſplendeur de ſa lumiere,
Avant que les mortels ſortis de la pouſſiere,
Aux rayons du Soleil euſſent ouvert les yeux;
Avant la terre, avant la naiſſance des Cieux,
Eternelle puiſſance, & ſageſſe ſuprême,
Le Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal... Je m'arrête, & je crois.
Foible & fiere Raiſon, dépouille ton audace.
Le vent ſouffle : qui peut en découvrir la trace ?
Etonnés de ſon bruit, nous ſentons ſon pouvoir:
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici bas que mon ame reſſente,
La Foi, fille du Ciel, devant moi ſe préſente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé;
Et m'éclairant du feu dont ſon cœur eſt brûlé;
» Vien, dit-elle, ſui-moi. L'éclat que je fais luire,
» Quand tu baiſſes les yeux, ſuffit pour te conduire.

Le Verbe égal à Dieu, &c. « Dieu ne produit néceſſairement que ſon égal: il n'a créé tout le reſte que par bonté. S'il n'avoit rien créé, l'être manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien ne lui manqueroit, parce qu'il eſt *celui qui eſt.* » M. Boſſuet.

Le vent ſouffle : qui peut en découvrir la trace ? Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis; ſed neſcis unde veniat, aut quò vadat. *Joan.* 3.

» Eſt-ce

» Est-ce le tems de voir, que le tems de la nuit ?
» En attendant le jour, docile à qui t'instruit,
» Tu dois à chaque pas plus adorer qu'entendre ;
» Plus croire que sçavoir, & plus aimer qu'apprendre.

Faut-il, dit le Déiste, enchaîner sa Raison ?
N'est-elle pas du Ciel le plus précieux don ?
Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Etre suprême
Veuille étouffer un feu, qu'il alluma lui-même ?

Il l'alluma sans doute, & cet heureux présent
Par son premier éclat guidoit l'homme innocent.
Aujourdhui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'ame criminelle :
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste ?
Il leur en dit assez : qu'ils ignorent le reste.

Faut-il, dit le Déiste, &c. Ceux qui opposent aux mystères la répugnance de la Raison, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration, & non du consentement de notre Raison. Or toute vérité révélée, est démontrée : Sa révélation est sa démonstration : & toute vérité qui a une démonstration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Locke établit dans sa troisieme Réplique à Stillingfleet. *La fidélité de Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révéle, & le manquement d'une autre démonstration*, (j'sçavois celle que la Raison y pourroit ajouter) *ne rend pas douteuse une proposition démontrée.*

Ne prête qu'un jour, &c. Nous ne pouvons avoir que trois guides, les Sens, la Raison, la Révélation. Les Sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles, & encor avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la Raison, qui ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le seul fondement d'une Religion, comme les Déistes le prétendent. La diversité des systêmes de Métaphysique, prouve l'incertitude de la Raison. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui

Juſques au tems preſcrit le grand Livre eſt ſcellé.

Pour nous confondre, hélas ! que n'a-t'il pas voilé?
Pourrons-nous pénétrer ſes myſtères ſublimes,
Quand ſes moindres ſecrets ſont pour nous des abîmes ?
La Nature à nos yeux ſans ceſſe vient s'offrir :
Le Livre à tout moment ſemble prêt à s'ouvrir.
Que de ſiécles perdus ſans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorſque nos beſoins, le tems & le haſard
Nous contraignent enfin d'y jetter un regard,
Inſtruits de quelques faits, en ſçavons-nous les cauſes ?
Attentif au ſpectacle en vain tu te propoſes,
Philoſophe orgueilleux, d'en ſuivre le deſſein.
En vain tu veux chercher la Nature en ſon ſein :
Là tu trouves écrit, *Arrête téméraire*,
Nul de vous n'entrera juſqu'en mon Sanctuaire.
Oui, même en ces objets ſi préſens à nos yeux

ſont, comme dit Virgile : *clauſa tenebris, & carcere cæco.*

Juſques au tems preſcrit, &c. « Clauſi ſunt, ſignatique ſermones uſque ad » præfinitum tempus. *Dan.* » 12. »

Le Livre à tout moment, &c. Salomon qui avoit reçu des connoiſſances ſi admirables, & qui avoit tant écrit ſur les animaux & ſur les plantes, fait cet aveu : « Intellexi quòd omnium » operum Dei, nullam poſ» ſit homo invenire ratio» nem eorum quæ fiunt ſub » ſole, & quantò plus labo» raverit ad quærendum, » tantò minus inveniet. » Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Salomon diſoit alors. Combien de ſecrets ſont encor cachés dans la majeſté de la Nature ! Suivant l'expreſſion de Pline : *Omnia in majeſtate Naturæ abdita.* Devons-nous donc être étonnés ſi les ſecrets divins ſont cachés pour nous dans la majeſté de la Religion ?

Inſtruits de quelques faits, en ſçavons-nous les cauſes ? Les faits mêmes ne ſont pas toujours certains, lorſque pour être découverts, ils demandent du tems, de la patience, & de la ſagacité. Les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entre eux.

Nul de vous n'entrera, &c. Les ſubſtances mêlangées auſquelles nous don-

Tout devient invisible a l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuſe,
Borne auſſi des humains la vuë ambitieuſe.
Pour ſonder la Nature ils font de vains efforts :
Ils en verront les jeux, & jamais les reſſorts.
Par-tout elle nous crie, *Adorez votre Maître :*
Contemplez ; admirez, jouiſſez ſans connaître.
D'une attentive étude embraſſant le parti,
Du ſein de l'ignorance un mortel eſt parti.
A-t'il tout parcouru ? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor ſon ſçavoir le ramene.
Tu rougis, fier mortel : prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle eſt la gloire :
Faiſons de ton eſprit l'humiliante hiſtoire.

L'intérêt nous donna nos premieres leçons :
L'amour de nos troupeaux, le ſoin de nos moiſſons
Nous firent d'un tems cher devenir œconomes,
Et la néceſſité nous rendit Aſtronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux & nos jours,
Que ſur ces corps brillans, ſi réglés dans leur cours ?
Le Peuple qui du Nil cultivoit le rivage,
Les obſerva long-tems ſous un Ciel ſans nuage.
Pour mieux les contempler ſous différens cantons

---

nons le nom de *monſtrueuſes*, ne produiſent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, & dont la Phyſique n'explique point la cauſe. Pourquoi le mulet n'a-t'il jamais de poſtérité ? Dieu ne le veut pas. Les ſubſtances mêlangées n'exiſtoient pas, quand Dieu benit toutes ſes créatures, & leur ordonna de multiplier.

L'intérêt nous donna, &c. L'Aſtronomie, la Géométrie, l'Arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. « Comme leur Ciel étoit pur & » ſans nuage, *dit M. Boſſuet*, » ils furent les premiers à » obſerver les aſtres ; & pour » reconnoître leurs terres, » couvertes tous les ans par » les débordemens du Nil, » ils furent obligés de recourir à l'arpentage. »

Il les partage entr'eux, & leur cherche des noms:
Caſſini, Galilée, excuſez vos ancêtres :
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le Ciel que chiens, béliers, taureaux;
Vous y ſçaurez un jour porter des noms plus beaux,
Saturne & Jupiter vanteront leur cortège.
Mais de l'antiquité, quel eſt le privilège !
Les noms qu'auront forgés ces groſſiers laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît ſous la Balance !
De ſon cruel voiſin déteſtons la puiſſance.
Horace frémira, s'il ſçait que le haſard
En naiſſant l'a frappé de ce triſte regard.
Sur la voûte des Cieux notre hiſtoire eſt écrite,
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin.

Saturne & Jupiter vanteront leur cortège. Les Satellites de Jupiter furent appellés les *Médicis* par Galilée, qui vivoit ſous les Médicis ; & M. Caſſini appella *Bourbons*, les Satellites de Saturne qu'il découvrit ſous Louis XIV.

O trop heureux, &c. Un Hiſtorien a prétendu que cette raiſon avoit fait donner le ſurnom de *Juſte* à Louis XIII. Nous avons vu M. le C. de Boulainvilliers ne pas regarder l'Aſtrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de ſcience & d'eſprit.

Horace frémira, &c. *Seu libra, ſeu me ſcorpius aſpicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence ſi grande entre deux conſtellations ſi voiſines ? la différence des noms. Les Laboureurs de l'Egypte ignoroient la conſéquence qu'auroient un jour tous ces noms biſarres, qu'ils donnerent ſans raiſon.

Plus d'un Cardan, &c. Cardan fameux Médecin, & Aſtrologue, fut un de ces hommes qui en impoſent aux autres avec un peu de ſcience, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoſcope de J. C. Il avoit prédit une vie longue & brillante à ſon fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoiſonné ſa femme. Gaſſendi rapporte ce fait dans ſa Météorologie. On prétend que Cardan qui avoit prédit le tems de ſa mort, ſe laiſſa mourir de faim, quand le tems prédit arriva.

Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits, &c. Aſtrologue

Ses yeux liſent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous faſſe trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ſes cris le Soleil éclipſé ;
Mais quel corps menaçant vient troubler la Nature
Par ſon étincelante & longue chevelure.
Qu'un ſi grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te cauſer de terreur :
D'un important courroux ces députés ſiniſtres,
Si ce n'eſt pour des Rois, partent pour des Miniſtres.
Le Ciel a du loiſir, ou nous fait trop d'honneur :
Le ſeul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes aſtres, ô Ciel, n'éteins pas la lumiere :

---

qui eut accès auprès de ces deux Miniſtres, & une penſion du ſecond.

D'une éternelle nuit, &c. Cette folie de vouloir délivrer le ſoleil par de grands cris & des bruits de chaudrons, ſe pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le ſoleil fut attriſté de la mort de Céſar, *caput obſcurâ nitidum ferrugine tenit*, & que cet aſtre nous avertit des grands événemens : *Ille etiam cæcos inſtare tumultus ſæpè monet.* Comme nos Aſtronomes ont enfin raſſuré les peuples contre les éclipſes, le ſoleil a beaucoup perdu de ſon crédit : mais quel crédit ne conſerve pas encore la lune !

Mais quel corps, &c. Au rapport de Virgile on ne vit jamais tant de Comètes qu'à la mort de Céſar, *nec diri toties arſere Cometæ.* N'étoit-il pas un homme aſſez important, pour en mériter ? Cette ancienne opinion commence à ſe diſſiper. Dans une Compagnie cependant où l'on ſe mocquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort ſérieuſement aux railleurs : *Il eſt aiſé pour vous de rire des Comètes, vous n'êtes pas Princes.* Les Comètes n'ont encore été fatales qu'aux Philoſophes, par les folies qu'elles leur ont fait débiter. Whiſton prétend que ce fut une Comète, qui approchant la terre de trop près, cauſa le Déluge univerſel, & que l'embraſement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque abſurdes qu'elles ſoient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la révélation.

Le ſeul cri, &c. Funeſte préſage pour Didon, comme le croit Virgile :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpè queri, & longas in fletum ducere voces.

Verrons-nous ſans pâlir tomber notre ſaliere ?
Raſſurez-nous, devins, charmes, enchantemens ;
Amulettes, anneaux, baguettes, taliſmans,
Et tant d'autres ſecours qu'embraſſe une ignorance
Si folle dans ſa crainte, & dans ſon eſpérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux eſſain
Dans l'Egypte produit s'échappa de ſon ſein,

Verrons-nous ſans pâlir tomber notre ſaliere ? Cette ſuperſtition qui paſſa des Grecs aux Romains, a paſſé des Romains juſqu'à nous. Ma note ſeroit longue ſi à ce préſage j'ajoutois tous ceux qu'il a plu aux hommes d'appeller funeſtes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuemens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rouſſe, & les autres dont parle Horace dans l'Ode, *Impios parræ*, *&c.* Le Spectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochuë, faire pâlir des guerriers qui avoient pluſieurs fois affronté le canon, & qu'un hibou pendant la nuit cauſe ſouvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les tems, dans tous les pays, la foibleſſe de notre eſprit nous a fait craindre

Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas
Nocturnos lemures, &c. *Hor.*

Amulettes, anneaux, &c. Depuis que Dieu s'eſt retiré de l'homme pécheur, il ne lui a parlé que rarement, & toujours pour le rappeller à lui, & le rendre meilleur ; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment ſatisfaire notre curioſité ſur ſes frivoles queſtions. De-là tous ces moyens ridicules, que nous avons inventés pour l'interroger ; les oracles de l'Antiquité dont j'ai parlé au IIIme. Chant, les entrailles des victimes, le vol des oiſeaux, les chênes de Dodone, &c. De-là les Taliſmans, les amulettes, les anneaux, les bulles, &c. De-là le crédit dans lequel ſe ſont maintenus depuis ſi long-tems tous ceux qui ſe vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette : de-là tous les myſtères des Cabaliſtes. J'ai vu des gens perſuadés de l'exiſtence d'un peuple élémentaire, & des ſubſtances aëriennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimères, les a avancées ſérieuſement, il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'eſt la réflexion que fait Pline ſur une autre eſpêce d'impoſteurs. *Hæc ſeriò quemquam dixiſſe ſummæ hominum contemptio eſt.*

De toutes nos erreurs, &c. L'Egypte fut la mere des ſciences & des erreurs. Les unes & les autres paſſerent d'abord en Gréce. Je ne ſçais pourquoi quelques-uns de nos Sçavans ont prétendu

L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grèce.
Un peuple qu'endormoient dans une longue ivreſſe
La muſique, les vers, les danſes & les jeux,
D'Apelle, de Scopas, & d'Homére amoureux,
Conſacrant aux beaux Arts ſes yeux & ſes oreilles,
Du Ciel & de la Terre oublia les merveilles.
Leurs Sages rarement en parurent frappés :
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de ſon Héros, au lieu de la Nature
Lucréce leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, & non de diſcourir,
L'art des enfans de Mars, fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde,
Le Soleil, diſoient-ils, va ſe coucher dans l'onde,
La voûte dont le cercle a pour baſe la mer,

---

trouver nos nouvelles découvertes dans la Phyſique chez les Grecs. Si l'on juge de la Phyſique des Grecs par le traité de Plutarque *des opinions des Philoſophes*; quel amas d'extravagances! Anaximenès diſoit que les étoiles étoient fichées dans le criſtal du Ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le Ciel étoit de pierre, & le ſoleil une pierre de feu auſſi grande que le Péloponnèſe. Quand des Philoſophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'eſt pas ſçavante. Les Sages de la Grèce occupés de la morale, négligerent l'étude de la nature. Thalès cependant ſe douta que le ſoleil devoit être plus grand que le Péloponnèſe, & entrevit la rondeur de la terre.

Tout plein de ſon Héros, &c. La Phyſique de Lucréce, la même que celle d'Epicure, eſt un amas d'erreurs groſſiéres. Pluſieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand Poëte dans ſes Georgiques, mais ſouvent mauvais Phyſicien.

L'art des enfans, &c. Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les Arts, même celle de l'Eloquence, *orabunt cauſas melius.*

Le Soleil, &c. Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit les aſtres s'alloient rafraîchir dans la mer : que le Ciel nous couvroit comme une voûte, & que l'Océan environnoit la terre. Coſme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de ſon tems, que le ſoleil ſe couchoit derriere une montagne. De-là l'inégalité des jours, ſuivant qu'il ſe couchoit au haut ou au bas de la montagne.

Sous ſon dôme brillant couvre la terre & l'air ;
Et le vieux Océan, pere de la Nature,
Etend autour de nous ſon humide ceinture.
Tels étoient leurs progrès, lorſque du vrai ſçavoir
La fureur des combats éteignit tout eſpoir.

Foible par ſa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que ſur la Terre encor Rome étendoit ſa chaîne.
D'eſclaves trop nombreux ſon empire accablé,
Malgré ſon double appui ſe ſentit ébranlé ;
Et lorſque par les mains du conquérant Hérule
Le Trône des Céſars tomba ſous Auguſtule,
Sa chûte fit trembler celui des Conſtantins.
Le fameux Impoſteur ſuivi des Sarraſins ;
Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que ſous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ſes marais,
Du jour que le ſecond de ſes fiers Mahomets,
La gloire du Croiſſant, & la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byſance & Trébiſonde.

Jour cruel ! jour fatal ! où ſur tant de tréſors,
Antiques monumens reſpectés juſqu'alors,
Par la deſtruction ſignalant ſa puiſſance,
Le barbare étendit ſa ſtupide vengeance.

Tels étoient leurs progrès, &c. Sénéque prévoyant que les ſiécles futurs feroient pluſieurs découvertes, diſoit que de ſon tems, on n'étoit que dans le veſtibule de la Nature. Nous avons avancé dans ce veſtibule, mais nous y reſtons toujours, & nous pouvons dire comme Sénéque, Queſt. nat. 7. *Naturæ ſacra ſua non ſimul tradit : initiatos nos eſſe credimus, in veſtibulo ejus hæremus.*

Malgré ſon double appui, &c. L'Empire d'Orient & d'Occident.

Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable. L'Empire des Califes dont Mahomet jetta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarraſins.

Que nos plus beaux Palais de cendres ſoient couverts :
Mais pourquoi tant d'Ecrits à nos regrets ſi chers,
Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable ?
L'ignorance à tes vœux ſans doute eſt favorable.
Que crains-tu ? Son empire eſt par-tout affermi,
Depuis que du bon ſens un ſçavoir ennemi,
Trouvant l'art d'obſcurcir le Maître des ténébres,
Forme dans ſes Ecrits tous ces Docteurs célébres,
Qui le dilemme en main prétendent de l'*Abſtrait Catégoriquement diviſer le Concret.*
Quand viendra ton vengeur, ô Raiſon qu'on outrage ?

De tant de mots pompeux le ſuperbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,

Que nos plus beaux, &c. Quand Mahomet II. ſe rendit maître de Conſtantinople, les Palais des Empereurs, les Statuës, les Tableaux, & des Bibliorhèques plus précieuſes encore que tant de rares monumens de l'Antiquité, furent brûlés par un peuple ennemi des Arts & des Sciences. Les Muſulmans avoient déjà en 641. chauffé les bains d'Alexandrie, avec les livres de cette fameuſe bibliothèque. Le Calife conſulté ſur ce qu'on devoit faire des livres, répondit : *S'ils ſont contraires à l'Alcoran, il faut les brûler ; s'ils n'y ſont pas contraires, il faut les brûler encore, parce que l'Alcoran ſuffit.* Que de tréſors nous a enlevé cette déciſion !

Le Maître des ténébres, &c. Ariſtote, dont la longue & étonnante fortune, commença par l'amour que les Arabes prirent pour ſes écrits, qu'ils obſcurcirent encore par leurs commentaires. Ciceron dit qu'Ariſtote eſt inintelligible même aux Philoſophes. *Ariſtoteles ipſis Philoſophis ignotus.* Le P. Rapin qui en a fait un pompeux éloge dans ſes réfléxions ſur la Philoſophie, avouë cependant qu'il ſemble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, & pour donner de l'exercice aux ſiécles ſuivans. Pourquoi a-t'on voulu perdre ſon tems à un pareil exercice ?

Forme dans ſes Ecrits tous ces Docteurs célébres. Les anciens Philoſophes avoient négligé la nature : ceux qui les ſuivirent la négligerent encore plus. Pendant pluſieurs ſiécles, on n'entendit parler que des inutiles ſubtilités des Scolaſtiques. La fameuſe guerre entre les Nominaux & les Réaliſtes, où l'on vit d'un côté le Docteur ſubtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un Edit de Louis XI.

Et la Nature entiere étoit ſans ſpectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle!
Qu'au-delà de ce monde il eſt un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que ſoit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchiſſons-nous l'abîme!
Si long-tems ſur ſa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'inſecte a-t'il rampé ſi loin!

Un aiman (le haſard dans l'air le fit ſuſpendre)
En regardant le pole, aux yeux qu'il dut ſurprendre
Révéla cet amour qu'on ne ſoupçonnoit pas:
Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas.

Un Genois, &c. Les Anciens ayant toujours cru la terre une ſuperficie plate, ne pouvoient ſoupçonner un autre hémiſphère ſous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette iſle atlantique dont il parle, & ſur laquelle les Sçavans diſputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Sénéque le tragique annonce avec un ton de Prophête, qu'un jour on découvrira un nouveau monde; mais que ce jour eſt très-éloigné *Venient annis ſæcula ſeris quibus Oceanus vincula rerum laxet, & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne ſongeoit point quand Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit dans le tems qu'il croyoit aller à la Chine.

Un aiman, &c. On ſavoit ſeulement que l'aiman attiroit le fer; & juſqu'au douzieme ſiécle on a ignoré qu'étant ſuſpendu, il tourne toujours le même côté vers le même pole du monde. J'ai obſervé dans le troiſieme Chant, que les Arts les plus utiles ont dû leur naiſſance au hazard. Nos plus belles découvertes dans la Phyſique ont eu le même ſort. Où l'eſprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve auſſi de quoi s'humilier; parce que tout lui rappelle ſa foibleſſe & ſa grandeur. Il ſemble même que pour mieux humilier ceux qui cultivent les Sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes ayent été faites par haſard, & par ceux qui devoient moins les faire. La bouſſole n'a point été trouvée par un Marin, ni le téleſcope par un Aſtronome, ni le microſcope par un Phyſicien, ni l'Imprimerie par un homme de Lettres, ni la poudre à canon par un Militaire.

Amour heureux, &c. Cette propriété de l'aiman dé-

Nos flottantes forêts couvrent le ſein de l'onde.
La bouſſole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;
Et nous en rapportons par elle les tréſors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes,
(Que de l'eſprit humain les conquêtes ſont lentes !)
Donnent enfin naiſſance aux deſirs curieux,
Et la terre ramene à l'étude des Cieux.

Foibles amas du ſable, ouvrages de la cendre,
Deux verres, (le haſard vient encor nous l'apprendre)
L'un de l'autre diſtans, l'un à l'autre oppoſés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô ſurpriſe ! ô merveille !
Et le Toſcan fameux à ce bruit ſe réveille.
De Ptolomée alors, armés de meilleurs yeux,
Il briſe les criſtaux, les cercles, & les Cieux.
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre eſt enfin exilée.
Dans un brillant repos, le Soleil à ſon tour,
Centre de l'Univers, Roi tranquille du jour,
Va voir tourner le Ciel, & la Terre elle-même.
En vain l'Inquiſiteur croit entendre un blaſphême :
Et ſix ans de priſon forcent au repentir,

---

couverte nous procura la bouſſole avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre : on étudia la nature, & l'Aſtronomie. Mais les Yncas qui étoient depuis ſix cens ans les Rois du Perou, lorſque les Eſpagnols y arriverent conduits par Piſaro, eurent bien ſujet de déteſter la Bouſſole & les Eſpagnols.

Deux verres, &c. Le téleſcope trouvé dans la Zelande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-ſeptieme ſiécle, fut cauſe des découvertes importantes que Galilée fit dans l'Aſtronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainſi dire, un Ciel tout nouveau.

Centre de l'Univers, &c. Puiſqu'en Poëſie on appelle ſouvent l'*Univers* la terre ſeule ; ou peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planettes.

Et ſix ans de priſon, &c. Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tour-

D'un ſyſtême effrayant l'infortuné martyr :
La terre nuit & jour à ſa marche fidelle,
Emporte Galilée, & ſon Juge avec elle.

D'un monde encor nouveau, que d'habitans obſcurs
Vous tirez du néant, illuſtres Réaumurs ?
Pourquoi ſans ſpectateur tout un peuple en ſilence,
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?
Sans un verre nos yeux ne le connoîtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller ſur nos pas,
Ne nous en donne point pour voir tous ces ouvrages :
Et lorſque nous voulons percer juſqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ſes ſecrets jaloux,
Pour regarder ſi haut, quels yeux eſpérons-nous ?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vuë.

A peine ſa beauté juſqu'alors inconnuë,
A plus d'une merveille eut ſçu nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du ſoin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des queſtions ſi folles,
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,

---

noit, & que le ſoleil étoit immobile, fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, & fut obligé de ſe rétracter. On s'eſt enfin accoutumé à un ſyſtême, qui parut d'abord une hérélie.

D'un monde encor nouveau d'habitans obſcurs. Le Microſcope a fait connoître aux obſervateurs, & ſur-tout à l'illuſtre M. Réaumur, un nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir ſans ce ſecours. Nous pouvons encore dire comme Sénéque : Combien d'animaux que nous ne connoiſſons que depuis un tems, & combien d'autres qui ne ſeront connus que dans les ſiécles futurs ! *Quàm multa animalia hoc primum cognovimus ſæculo ? & quidem multa venientis ævi populus, ignota nobis ſciet. Multa ſæculis futuris reſervantur.* Quæſt. nat. 7.

Pour regarder ſi haut, quels yeux eſpérons-nous ? Nous ne ſçavons pas ce qui eſt à nos pieds, *diſoit Démocrite, au rapport de Ciceron ;* & nous voulons parcourir les Cieux : *quod eſt ante pedes nemo videt, & cœli ſcrutamur plagas.*

Le Héros de Stagyre allumoit la fureur.
Du vuide la Nature avoit encore horreur.
Raſſurons-nous pourtant. Le jour commence à naître;
Nous allons tous penſer, Deſcartes va paroître.

Il vit toujours caché : mais ſes brillans travaux
Forment ſes Sectateurs, ainſi que ſes rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes & leur gloire,
Et même ſes vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourdhui porter plus loin nos pas.
Nous courons ; mais ſans lui nous ne marcherions pas.

Le Héros de Stagyre, &c. Ariſtote dont le regne a été ſi long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ſes derniers ſoupirs.

Du vuide, &c. Ariſtote l'avoit dit, & Galilée lui-même le croyoit. Les Fontainiers du Grand Duc s'étant apperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-deſſus de trente-deux pieds ; on demanda à Galilée la raiſon de ce fait, que le haſard apprenoit. Il répondit gravement, que la nature n'avoit horreur du Vuide que juſqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que juſqu'à vingt-ſept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Paſcal ont démontré la peſanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il falloit mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Ariſtote. Ainſi juſqu'à ce haſard arrivé au tems de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cauſe de ce fait, ſçavoir, la peſanteur de l'air, n'a été connuë que long-tems après, & la cauſe de cette peſanteur eſt toujours inconnuë. Nous ſçavons quelques faits; jamais les cauſes primitives.

Il vit toujours caché ; mais ſes brillans travaux. Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suede, où il eſt mort, que de contradictions il eſſuya ! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la Raiſon ! Lorſque ſes os furent rapportés de Suede à Paris en 1667. le P. l'Allemant qui avoit préparé une Oraiſon funèbre pour le Service qui devoit ſe faire à ſainte Geneviéve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

Nous courons, &c. Nous ſerions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le méchaniſme de la Nature. On ne le connoît que par les expériences ; & ſi nous ſommes attachés avec raiſon à la Phyſique expérimentale, nous en avons l'obligation à Deſcartes.

Si la France n'eût point produit cette lumiere ;
Londres de ſon Newton ne ſeroit pas ſi fiere.

Par eux l'eſprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Inſtruit de ſa grandeur la reconnoît en eux.
Mais ſitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'eſprit humain par eux apprend ſon impuiſſance.
Deſcartes le premier me conduit au conſeil
Où du monde naiſſant Dieu regle l'appareil.
Là d'un cubique amas, berceau de la Nature,
Sortent trois élémens de diverſe figure :
Là ces angles qu'entre eux briſe leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la premiere fois fait tourner la matiere,
Se changent en ſubtile & brillante pouſſiere.
Newton ne la voit pas ; mais il voit, ou croit voir
Dans un vuide étendu tous les corps ſe mouvoir.
Exerçant l'un ſur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire,
Tandis qu'au même inſtant & par les mêmes loix
Vers un centre commun tous peſent à la fois.
Qui peut entre ces corps de grandeur inégale

Deſcartes le premier me conduit, &c. Il n'a donné lui-même ſon ſyſtême du monde, que comme une hypothèſe.

Là d'un cubique amas, &c. Cet amas de parties cubiques que Dieu, ſuivant Deſcartes, fit tourner ſur leur centre, d'où ſortit la matiere globuleuſe, & la matiere ſtriée, & dont les angles en ſe briſant, formerent la matiere ſubtile, qui, pouſſée au centre, compoſa le corps du Soleil.

Exerçant l'un ſur l'autre, &c. Suivant le ſyſtême de Newton, les corps mûs dans le vuide s'attirent entr'eux en raiſon directe de leurs maſſes, & inverſe du quarré de leurs diſtances, & par les mêmes loix de l'attraction ſont pouſſés vers le centre commun.

Qui peut entre ces corps, &c. Qu'on ne m'accuſe point de manquer de reſpect ni pour Newton ni pour Deſcartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuiſſance de l'eſprit humain, quand il veut paſſer les bornes preſcrites à ſes connoiſſances.

Décrire les combats de la force centrale ?
L'Algébre avec honneur débrouillant ce chaos,
De ſes hardis calculs hériſſe ſon héros.

Vous que de l'Univers l'Architecte ſuprême
Eût pu charger du ſoin de l'éclairer lui-même ;
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'oſe vous diſtraire, & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance ſi loin d'elle ;
La Peſanteur. . . . Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui ſe paſſe en vous.

Au ſortir d'un repas, dans votre ſein paiſible
Quel ordre renouvelle un combat inviſible ?
Et quel heureux vainqueur a pu ſi promptement
Chercher, ſaiſir, dompter, broyer cet aliment,
Qui bientôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en ſon cours dans le ſang qui l'entraîne?
Dans un autre combat, non moins cher à vos vœux,

Vous que, &c. Que de Philoſophes on pourroit comparer à ce Roi de Caſtille, Alphonſe X. aſſez hardi pour prétendre, que ſi Dieu, à la création du monde, l'eût appellé à ſon conſeil, il eût reçu de lui de bons avis !

Ce corps, &c. La progreſſion de la vîteſſe d'un corps qui tombe nous eſt connuë : nous calculons les vîteſſes qu'il doit avoir dans tous les inſtans de ſa chûte. Mais pourquoi tombe-t'il ? Newton ſe contente de dire que la peſanteur eſt une premiere qualité que Dieu a imprimée à la matiere. Nous connoiſſons les faits, nous raiſonnons ſur les cauſes.

Au ſortir, &c. Eſt-ce la trituration, ou la fermentation, ou les deux enſemble ? La différence des ſentimens prouve l'incertitude de la cauſe.

Dans un autre combat, &c. La partie de la Phyſique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, eſt la Médecine. Pendant combien de ſiécles les Médecins n'ont-ils eu qu'une connoiſſance groſſiere de l'Anatomie, de la Botanique, &c. ? Pendant combien de tems ont-ils ignoré la circulation du ſang ? On avoit ſoutenu juſqu'au 16me. ſiécle, que quand le mal eſt du côté droit, il faut ſaigner du côté gauche. Briſſot oſa avancer

Comment pour une écorce, eſpoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui tantôt en fureur, & tantôt endormie,
A fait tréve avec nous le jour de ſon ſommeil ?
Mais au jour de colére, exacte à ſon reveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux petille.
Tous nos eſprits ſubtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur courſe : en déſordre comme eux
L'ame même s'oublie, & dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déjà leve ſa foudre.
Que d'alarmes, quels maux appaiſe un peu de poudre !

De ſyſtêmes ſçavans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans diſcours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plûtôt votre ignorance extrême.
Hélas : tout eſt myſtère en vous-même, à vous-même.

---

le contraire, & alluma une guerre très-vive en Eſpagne. On eut recours aux Magiſtrats. Arrêt rendu portant défenſe de ſaigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet Arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorſque le Duc de Savoye mourut, quoique ſaigné dans une pleuréſie, ſuivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'oſa prononcer: & le procès reſta indéciſ. Quelle guerre n'a point cauſé parmi nous l'Antimoine ? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le Quinquina qui guériſſoit ſi promptement la fiévre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'oppoſoient à un remède ſi contraire aux maux dont l'*art fait ſon domaine*, dit la Fontaine dans ſon Poëme du Quinquina. L'animoſité de Moliere contre les Médecins vint de l'entêtement que pluſieurs conſervoient alors pour les anciennes erreurs. On ſçait le ſujet de l'Arrêt burleſque de Boileau. La plaiſanterie du Poëte ſauva l'honneur de plus d'un Philoſophe, & de plus d'un Magiſtrat.

Et ces brillans diſcours, &c. Après nous être moqués des anciens Philoſophes, nous ſemblons y revenir : par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappellons les qualités occultes, les atomes indiviſibles, le vuide, &c. Nous circulons de ſyſtêmes en ſyſtêmes, & nous revenons toujours au même point, qui eſt l'ignorance.

Et

Et nous voulons encor qu'à d'indignes ſujets
Le Souverain du monde explique ſes projets,
Quand ce corps de notre ame eſclave mépriſable,
Lui cache ſes ſecrets d'un voile impénétrable!
De la Religion ſi j'éteins le flambeau,
Je me creuſe à moi-même un abîme nouveau.
Déiſte, que pour toi la nuit devient obſcure,
Et de quel voile encor tu couvres la Nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeller
Celui qui pour un tems ne veut que m'exiler?
Si la terre n'eſt point un ſéjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer ſa puiſſance?
La peſte la ravage, & d'affreux tremblemens
Précédent la fureur de ſes embraſemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux ſon Roi la déshonore.
L'Etre penſant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ſes triſtes Etats aveugle, & ſans pouvoir,
Jouet infortuné de paſſions cruelles,
Eſt un Roi qui commande à des Sujets rébelles,
Et le jour de ſa paix eſt le jour de ſa mort.
Son Etat, tu le ſçais, attend le même ſort:
Tout pétira, le feu réduira tout en cendre.
Tu le ſçais dès long-tems: mais ſçauras-tu m'apprendre

La peſte la ravage, &c. L'origine du mal phyſique a toujours cauſé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans ſon Traité *d'où viennent les maux, puiſque Dieu eſt l'auteur des biens*, dit que la peſte, les incendies, &c. ne ſont point dans l'intention de Dieu, mais une ſuite néceſſaire à la conſervation de ſon ouvrage, parce que la deſtruction des parties fait la conſervation du tout: *Deus totum reſpicit, cujus causâ neceſſe eſt corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourdhui ſi commun, borne d'une étrange façon la puiſſance Divine. Tantôt nos raiſonneurs en ont une foible idée; tantôt ils affectent d'en avoir une ſi grande, qu'ils n'oſent décider ſi Dieu ne peut pas rendre la matiere penſante. Dans quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion!

Tu le ſçais dès long-tems;

Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?
Que n'avoit-il du moins rendu le Tout parfait ?
S'il ne l'a pu ce Dieu ; qu'a-t'il donc d'admirable ?
S'il ne l'a pas voulu, te ſemble-t'il aimable ?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétens tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton déſeſpoir.
Pour moi j'attens qu'un jour Dieu lui-même l'enleve;
Il ſuffit qu'un inſtant la Foi me le ſouleve.
J'en vois aſſez, & vais t'apprendre ſa leçon,
Qui conſole à la fois le cœur & la Raiſon.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du Maître : L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prêtre :

---

mais ſçauras-tu m'apprender. L'attente d'un embraſement général eſt très-ancienne, & commune à preſque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, diſoit Sénéque, *cùm Deo viſum ordiri meliora, vetera finiri.* Puiſque rien n'eſt éternel, dit Lucréce,

Fateare neceſſe eſt
Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

La terre, ſuivant ſa conjecture, ayant par la ſuite des tems perdu toute ſon humidité, deviendra combuſtible par l'action du ſoleil ſur elle.

Cùm ſol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exuperarint. *L. 7.*

D'autres Philoſophes conjecturent que les planettes trouvant une réſiſtance continuelle à traverſer l'Æther, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, & cet affoibliſſement inſenſible, multiplié par la ſuite des ſiécles, ſera cauſe que la terre & les autres Planettes ſe précipiteront enfin ſur le ſoleil. Ne demandons point aux Philoſophes ſi leurs conjectures ſont vraiſemblables ou non : demandons-leur ſeulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit, & qu'il finiroit par le feu ? La Phyſique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du ſixiéme Chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prêtre. Montagne veut ſe moquer de ce privilège que l'homme s'attribuë, d'être le ſeul dans l'Univers, qui en puiſſe connoître la beauté, & en rendre graces à l'Architecte. *Qui lui a ſcellé ce privilège,* dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il eſt le ſeul

Le temple inanimé, ſans le prêtre eſt muet.
Cet immenſe Univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puiſſance,
Et rendre le tribut de la reconnoiſſance.
Ce tribut dura peu : l'ordre fut renverſé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offenſé,
La Nature perdit toute ſon harmonie ;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme & de ſes fils le déplorable ſort
Fut la pente au péché, l'ignorance & la mort.
Mais ces fils n'étoient pas ; une race future,...
Lorſque le Créateur frappe ſa créature,
Eſt-ce à notre Juſtice à meſurer les coups ?
Et ce qu'un Dieu ſe doit, mortels, le ſçavez-vous ?

La terre ne fut plus un jardin de délices.
Miniſtre cependant de nos derniers ſupplices,

Etre penſant : voilà ſon privilège, & les lettres de ſa charge.

Fut la pente au péché, &c. » L'homme livré à la concupiſcence, *dit M. Boſſuet* » *dans ſes Elevations*, la » tranſmet à ſa poſtérité : » ſitôt que tout naît dans la » concupiſcence, tout naît » dans le déſordre, tout » naît odieux à Dieu. Quel » crime a commis cet en» fant ? Il eſt enfant d'Adam ; » voilà ſon crime. »

Eſt-ce à notre Juſtice, &c. Nous ne devons pas juger de la juſtice Divine par la nôtre. La nôtre eſt une juſtice d'égal à égal ; la Divine eſt une juſtice de l'Infini au Fini, du Créateur à la Créature. Cependant notre juſtice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres, & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de nobleſſe non-ſeulement le criminel, mais toute ſa poſtérité ? Ces loix ne nous paroiſſent pas injuſtes.

La terre ne fut plus, &c. Milton qui ne croyoit pas qu'actuellement *Tout eſt bien* nous dépeint auſſi-tôt après la déſobéiſſance d'Adam, le Péché & la Mort ſortant de l'enfer où ils avoient été enfermés juſqu'alors, & bâtiſſant un pont de communication avec notre monde, ils affermiſſent avec des clous & des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même tems les Anges par l'ordre de Dieu, dérangent la ſituation de la terre, du ſoleil, des aſtres, &c. Nous allons voir des Sçavans ſoutenir que ce dérangement que Milton décrit poëtiquement, arriva en effet après le Déluge. Comme je ne

Et maintenant ſi prompte à les exécuter,
La Mort, ſous un Ciel pur, ſembloit nous reſpecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ſes victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une ſeconde fois frappant notre ſéjour
Le Ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup juſqu'au centre ébranlée,
Hideuſe en mille endroits, & par-tout déſolée,
Vit ſur ſon ſein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les ſables la couvrir,
Et s'élever ſur elle en ténébreux nuages,

---

veux rien donner ni aux fictions poëtiques, ni aux conjectures les plus vraiſemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance ſuffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal phyſique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices: voilà ſon premier ſupplice.

Une ſeconde fois frappant notre ſéjour. Voilà le ſecond ſupplice de la terre, le Déluge. On ne peut nier que ce bouleverſement général n'ait flétri ſa beauté, alteré la pureté de l'air, & n'ait été la cauſe que la vie de l'homme a été depuis ſi abrégée. Mais Dieu dérangea-t'il l'axe de la terre? Y avoit-il un Equinoxe perpétuel avant le Déluge? & le printems éternel dont les Poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t'il été véritable, comme Burnet l'a prétendu? On lit avec plaiſir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, & dans la réviſion de l'Hiſtoire du Ciel, pour appuyer cette conjecture; mais je me borne à dire que par ſes fables, ſes crevaſſes, ſes exhalaiſons funeſtes, la terre nous préſente en mille endroits, les marques du grand coup dont elle a été frappée; que la nature ſouffre & gémit, comme le dit S. Paul, Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura ſubjecta eſt non volens... omnis creatura ingemiſcit, & parturit...* L'origine du mal phyſique, ainſi que celle du mal moral, eſt donc la même, c'eſt-à-dire, le péché du premier homme.

Vit ſur ſon ſein flétri, &c. Je viens de parler de nos loix qui dégradent la poſtérité d'un criminel. Nous en avons auſſi qui dégradent la terre, en ordonnant que la haute futaye ſera coupée juſqu'à une certaine hauteur, & les foſſés du château comblés; afin que ces châteaux ſoient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu qui avoit donné à l'homme l'empire de la Terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorſque l'homme par ſa déſobéiſſance ſe rendit indigne de le poſſéder?

De funeſtes vapeurs, meres de tant d'orages.
Les ſaiſons en déſordre & les vents en courroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce tems de ſouffrance,
Captive, gémiſſante, attend ſa délivrance;
Au criminel ſoumiſe, obéit à regret,
Se cache à nos regards, & ſoupire en ſecret.
Oui, tout nous eſt voilé, juſqu'au moment terrible;
Moment inévitable, où Dieu rendu viſible,
Précipitant du Ciel tous les aſtres éteints,
Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints
Cette unique clarté ſi long-tems attenduë.
Pour eux-mêmes ſévére, ici bas à leur vuë
Il ſe montre, il ſe cache; & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi ſe plaindre? Il peut nous ravir ſa lumiere;
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, eſt bientôt pénétré de ſes traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainſi de nos malheurs j'explique le myſtère.
Dans un Maître irrité j'admire un tendre pere:
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Châtimens & bienfaits, ténébres & clartés.

Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.

Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints. La Jéruſalem céleſte *non eget ſole, neque lunâ, nam claritas Dei illuminabit eam, & lucerna ejus eſt Agnus.* Apoc. 21.

Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable. Cette penſée de la Bruiere eſt fameuſe: " Si ma Religion » étoit fauſſe, voilà le piége » le mieux dreſſé qu'il ſoit » poſſible d'imaginer. Il étoit » inévitable de ne pas don- » ner au travers, &c. » Cette penſée eſt imitée de ces belles paroles de Richard de ſaint Victor: *Domine, ſi error eſt, quem credimus, à te decepti ſumus; quoniam iis ſignis inſignita eſt Religio, quæ non niſi à te eſſe potuerunt.*

Quel ordre ! quel éclat ! & quel enchaînement !
L'unité du deſſein fait mon étonnement.
Combien d'obſcurités tout à coup éclaircies !
Hiſtoriens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raiſonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde, ſe ſuit ; & la ſéduction
A la vérité même en tout point eſt ſemblable.
Déiſtes, dites-nous quel génie admirable
Nous ſçait de toutes parts ſi bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-même d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
D'abuſer de ſon nom pour nous tyranniſer ?

Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance
Ce menſonge en tous lieux a-t'il tant de puiſſance ?
De l'Iſlande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot juſqu'au tranſi Lapon,
Nos prêtres de leur zéle ont allumé les flâmes ;
Ils ont couru par-tout pour conquérir des ames ;
Des eſclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs :

Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance. Si l'on veut oppoſer que les converſions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'ayent été faites par voie de perſuaſion, & n'ayent été très-nombreuſes chez les Chinois ſi vantés pour leur eſprit. Il n'eſt pas néceſſaire que la Religion Chrétienne ſoit partout la Religion regnante, mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

Ce menſonge en tous lieux a-t'il tant de puiſſance ? Pluſieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Miſſionnaires. Ceux qu'en 697. S. Grégoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur répondit : *Voilà de belles promeſſes, mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru juſqu'à préſent. Cependant puiſque votre zéle pour notre bonheur vous a fait venir ſi loin, je vous recevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer à votre Religion ceux que vous pourrez perſuader.* M. Fleuri, L. 36.

Que leur fable eſt heureuſe à ſoumettre les cœurs !

Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long Sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, Prédicateurs au bon ſens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches auſteres,
De par le grand Prophête en termes foudroyans,
Vinſſent nous propoſer d'être de vrais croyans ;
Quelle moiſſon de cœurs feroient de tels Apôtres ?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres,
Un Dieu né dans le ſein de la Virginité,
Un Dieu pauvre, ſouffrant, mort, & reſſuſcité,
Ne commande par eux que pleurs, & pénitence.
Eſt-ce de leurs diſcours la brillante éloquence,

Si des rives du Gange, &c. Cette penſée eſt encore dans la Bruiere. « Si l'on nous » aſſuroit que le motif ſecret » de l'Ambaſſade des Sia» mois, a été d'exciter le » Roi très-Chrétien à re» noncer au Chriſtianiſme, » à permettre l'entrée de ſon » Royaume aux Talapoins, » qui fuſſent entrés dans nos » maiſons, pour perſuader » leur Religion à nos fem» mes, à nos enfans, à nous» mêmes ; avec quelle riſée, » & quel étrange mépris » n'entendrions-nous pas des » choſes ſi extravagantes ? » Nous faiſons cependant à » tous ces peuples des pro» poſitions qui doivent leur » paroître très-folles & très» ridicules, & ils ſupportent » nos Religieux & nos Prê» tres.... Qui fait cela en » eux & en nous, ne ſeroit» ce pas la force de la vé» rité ? »

D'éloquens Talapoins, &c. Prêtres des Siamois, dont le Dieu qu'ils nomment *Sommonokodon*, eut une grande guerre à ſoutenir contre ſon frere Theratat, & parvint à la divinité par ſes grandes actions.

Un Dieu pauvre, &c. L'Hiſt. Eccl. Fleuri, L. 41. rapporte que le Roi des Friſons prêt à recevoir le Baptême, entrant déjà dans les Fonts, demanda s'il trouveroit dans le Paradis les Rois ſes ayeux? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en enfer, le Roi ſortit des Fonts, en diſant: *Je ne quitterai point la compagnie des Princes mes ayeux, pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point ; je ne puis croire ces nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion, nous ne comprenons point aſſez la répugnance que doivent trouver à s'y ſoumettre, ceux qui en entendent parler pour la premiere fois.

Qui peut à ſa pagode arracher un Chinois ?
Quel champ pour l'Orateur que la Crêche & la Croix !

Celui qui l'a prédit opére ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra ſon Oracle.
Sa Loi ſainte ſera publiée en tous lieux :
Je me ſoumets ſans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la raiſon qui m'éclaire
N'y voit point de lumiere, à la ſienne contraire.
Mais ſon flambeau s'unir au flambeau de la Foi,
Et toutes deux ne ſont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'eſt fait chair ; je l'adore & m'écrie :
Trois fois Saint eſt le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout ſort :

Pagode, &c. Nom qu'on donne aux Temples des Indiens, & aux Idoles adorées dans ces Temples. Le Peuple de la Chine a auſſi ſes Pagodes.

Tout peuple, &c. Il n'eſt pas néceſſaire que toute terre ait été convertie ; il ſuffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit, eſt accompli.

Mais ſon flambeau, &c. La raiſon, dit Locke, *eſt la révélation naturelle, & la révélation eſt la raiſon naturelle augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons ſçavoir pour le bien préſent de nos corps, & le futur de nos ames. Quand nous voulons pouſſer plus loin notre curioſité, & exercer ſur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxiéme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne ſont que ſyſtêmes qui ſe détruiſent tour à tour. Les Philoſophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelqu'autre principe génératif ; enſuite par les atomes, les quatre élémens, le ſec & l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens ſortis de l'écornement des Cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & paſſives, & capables de penſer. Quelle contrariété dans l'eſprit humain, qui ſans preuves croit ces choſes inintelligibles, & réſiſte à une Religion prouvée par une nuée de témoins ? Les plus incrédules à la parole de Dieu, ſont ſouvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

En

En toi ſeul eſt la vie, & ſans toi tout eſt mort,
O Sageſſe, ô Pouvoir dont le monde eſt l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image.
Quand ſous nos traits caché, tu parus ici bas,
Les ténébres, grand Dieu, ne te comprirent pas,
Aujourdhui que ta gloire éclate à notre vuë;
Que ta Religion eſt par-tout répandue;
De ſuperbes eſprits, yvres d'un faux ſçavoir,
Quand tu brilles ſur eux, refuſent de te voir.
Leur déplorable ſort ne doit point nous ſurprendre;
Les ténébres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'aſtre qui nous luit,
Couvert de ſes rayons eſt toujours dans la nuit.
En vain ces inſenſés parlent d'un premier Etre:
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître!
Ouvre leur cœur, mes Vers ne le pourront ouvrir.

Sans toi, Verbe éternel, &c. On ne peut connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui ſans être rappellés. Un ſujet diſgracié & exilé pourra-t'il revoir ſon maître, ſi quelqu'un ne vient de ſa part lui annoncer ſa grace & ſon rappel. Le Déiſte qui ne croit ni diſgrace ni rappel, veut établir ſa Religion ſur la Raiſon ſeule, ſans révélation. La différence des Religions qui ſont ſur la terre, le perſuade qu'elles ſont toutes fauſſes, parce que, dit-il, ſi Dieu en avoit établi une, elle ſeroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroiſſent ſi différentes, ſe réduiſent à trois, qui toutes trois s'accordent à dépoſer contre lui, qu'il y a eu une révélation. J'excepte un petit nombre d'idolâtres qui reſte encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre humain ſans révélation; que nous offrira la terre, ſi nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, ſeront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, reſpecte les Prophêtes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde ſa Religion comme l'accompliſſement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahométan reſpecte les Prophêtes des Juifs, & le Meſſie des Chrétiens auquel il fait ſuccéder un Prophête imaginaire. Sa Religion qui n'eſt ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mêlange biſarre de toutes les deux, avouë que l'une & l'autre l'a précédée, & ſe croit comme elles, fondée ſur la révélation. Voilà donc

Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir;
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche prophane
Aux hommes sans ton ordre ose annoncer ta Loi ?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi ?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle :
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle ;
Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir :
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;
Et mon zéle peut-être irrite ta colére,
Quand je crains pour ta gloire & celle de ton pere.
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur !
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du Prince des enfers que la rage frémisse ;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

---

les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiste : voilà tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée sur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainsi le Déiste qui ne reconnoît ni disgrace ni rappel, qui croit seul suivre la Raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la Raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

L'Arche sainte en péril, &c. Personne n'ignore la punition terrible d'Osa, qui voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la soutenir.

CHANT SIXIEME.

NON des myſtères ſaints l'auguſte obſcurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne diſpute point contre un Maître ſuprême.
Qui m'inſtruira de Dieu, ſi ce n'eſt Dieu lui-même ?
Dans un ſombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il eſt un rayon qu'il en laiſſe échapper.
Que me faut-il de plus : je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, & je crois. Aux pieds de ſon auteur
Ma raiſon peut ſans honte abaiſſer ſa hauteur.

Mais pourquoi non content de ce grand ſacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe !
Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur,
(Sacrifice ſanglant ! guerre longue & cruelle !)
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs iſolés être le ſeul appui.

Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe. « Jeſus-» Chriſt, *dit M. Buſſuet*, » nous propoſe l'amour de » Dieu, juſqu'à nous haïr » nous-mêmes. Il nous pro» poſe la modération des » deſirs ſenſuels, juſqu'à » retrancher tout-à-fait nos » propres membres... renon» cer à tout plaiſir, vivre » dans le corps, comme ſi » l'on étoit ſans corps, quit» ter tout, vivre de peu, » preſque de rien, & atten» dre ce peu de la Provi» dence... *Hiſt. univ.*

Suis-je un objet ſi grand pour tant de jalouſie ?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénéſie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à ſi bas prix ſortir de ſon devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui conſole en ſa ſoif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite ſi fort ?
Et pour un peu de miel condamne-t'il à mort ?
Je ſçais qu'il nous demande un amour ſans partage.
Mais enfin la Nature eſt auſſi ſon ouvrage :
Et lorſqu'à tant de maux tu mêles quelques biens ;
O Nature, tes dons ne ſont-ils pas les ſiens ?
Ce n'eſt pas qu'attendant de toi les biens ſolides,
Chez tes amis fameux je choiſiſſe mes guides.
L'arbitre renommé du plaiſir élégant
M'étaleroit en vain tout ſon luxe ſçavant.
L'art de ſe rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile ſeulement à ne ſe point connoître,
Qui mettant de ſang froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'aventure, & mourir au haſard.

Faut-il à ſi bas prix, &c. Il y a des gens, dit M. Paſcal, *qui ſe damnent ſi ſottement.* Celui que je fais parler ici, eſt perſuadé que les plaiſirs imaginaires que notre ſeule vanité réaliſe, ne méritent pas notre attachement : il eſt perſuadé auſſi que les plaiſirs des ſens ne le méritent pas : mais comme la nature nous y entraîne, il eſt effrayé d'une loi qui s'oppoſe toujours à la nature. Ainſi, quoiqu'il ne ſoit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirrhonien ; il a de la peine à être Chrétien ſincérement.

Et pour un peu de miel, &c. Alluſion aux paroles de Jonathas, *guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior.*

L'arbitre renommé, &c. S. Evremont, fameux par l'eſprit & par la volupté, fut appellé le Pétrone de ſon ſiécle. Dans ſon Diſcours ſur les plaiſirs, il ſe vante de ne point ſe connoître : « Je ne veux avoir ſur rien » un commerce trop long » & trop ſérieux avec moi-» même.... Puiſque la pru-» dence a eu ſi peu de part » aux actions de ma vie, il » me fâcheroit qu'elle ſe » mêlât d'en régler la fin.

Ce Rimeur enjoué m'inſpire la triſteſſe.
Et que m'importe à moi ſa goutte & ſa vieilleſſe ?
L'ennui de ſes malheurs dicta ſes vers badins.
Il m'y dépeint ſa joie, & j'y lis ſes chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée ;
Et ſuivant mollement ſa Muſe négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas.
Il m'en parleroit moins s'il ne la craignoit pas.
Illuſtres pareſſeux dont Pétrone eſt le maître,
O vous, mortels contens, puiſque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux ;
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas ! dans ce tems même à vos cœurs favorable,
Regne affreux de Venus, quand l'homme déplorable
Conſacra ſes plaiſirs ſous des noms empruntés,
Et de ſes paſſions fit ſes Divinités ;
Le ſage dut toujours, honteux de ſa foibleſſe,
Encenſer à regret les Dieux de la molleſſe.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux ſous leur joug qui ſe laiſſe enchaîner.
Mais contre un ennemi qui ſouvent eſt aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable ?
Un ſeul moment de paix me rend-il criminel ;
Et le Dieu des Chrétiens n'eſt-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, & maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ?

Ce rimeur enjoué, &c. L'Abbé de Chaulieu, dans les Poëſies qu'on a imprimées ſous ſon nom, revient à tout moment à ſon âge, à ſa goutte, & à ſon mépris pour la mort.

Je gourmande en tyran, &c. Les Philoſophes Payens avoient raiſonné de pluſieurs façons différentes ſur le ſouverain bien. Jeſus-Chriſt commence ſon Sermon ſur la montagne, par décider cette grande queſtion. *Heureux ceux qui pleu-*

Dans ſa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux, ceux qui verſent des larmes ?

Ainſi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en ſecret.
Frappé de ſa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par ſa morale, il veut douter encore.
Il repouſſe le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à ſon cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chaſſons l'impiété de ſon dernier aſyle.

A la Religion ſi j'oſe réſiſter,
C'eſt la Raiſon du moins que je dois écouter.
A la divine Loi quand je crains de ſouſcrire,
Celle de la Nature a ſur moi tout l'empire.
Je veux choiſir mon joug, & qu'entre ces deux loix,
Mon intérêt ſoit juge, & décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles,
La Raiſon ne preſcrit que des vertus faciles.

---

rent, heureux ceux qui ſouffrent, &c. Et le premier à qui il aſſure, ſuivant la réflexion de M. Boſſuet, une place dans ſon Paradis, eſt un compagnon de ſa croix, mourant ſur elle à côté de lui.

Ainſi parle un mortel, &c. » Les hommes, *dit Abadie*, » ſont incrédules, parce » qu'ils veulent l'être, & ils » veulent l'être, parce que » c'eſt l'intérêt de leurs paſ» ſions. »

C'eſt la Raiſon, &c. Ratio eſt vera lex, diſent les Spinoſiſtes dans le *Pantheiſticon* imprimé en Angleterre, livre, dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, eſt cependant très-ſévere, puiſqu'elle ordonne toujours la réſiſtance aux paſſions. Bayle demanda dans ſon Traité ſur la Comète, ſi une ſociété d'Athées ſe feroit des principes de morale & de probité. Ce livre en eſt la preuve ; mais qui pratiqueroit ſincérement cette morale, ſe laſſeroit bientôt de n'en eſpérer d'autre récompenſe que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme eſt aiſément Chrétien.

N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laiſſons déclamer Sénéque & Ciceron.
Ces faſtueux Cenſeurs de l'humaine foibleſſe,
Inſpirés par l'orgueil plus que par la ſageſſe,
Peut-être en leurs Ecrits remplis d'auſtérité
Ont ſuivi la Raiſon moins que leur vanité.
Faiſons parler ici des Docteurs moins rigides:
Que les Poëtes ſeuls ſoient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous ſommes,
Nous attachent au Ciel; à nous, à tous les hommes.

» De Jupiter par-tout l'homme eſt environné.
» Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
» Jettons-nous dans le ſein de ſa bonté ſuprême.
» Je ſuis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
» Notre encens pourroit-il par ſa ſtérile odeur,
» D'un Etre ſouverain contenter la grandeur?
» Du méchant qui le prie, il rejette l'offrande.
» Un cœur juſte, un cœur ſaint, voilà ce qu'il demande.

N'allons point toutefois, &c. Dans la ſcience de la nature, les anciens Philoſophes n'ont débité que des erreurs. Dans la ſcience de la morale, ils ont débité les plus grandes vérités, parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel ſévere Caſuiſte que Ciceron dans ſes Offices! Mais ces vérités ſe trouvent même chez les Poëtes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale, & les grands principes ſur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes, & envers nous-mêmes.

De Jupiter par-tout, &c. *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium; huc refer exitum.* Hor.

Je ſuis cher, &c. *Carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juven.

Du méchant qui le prie, il rejette l'offrande. *Compoſitum jus, faſque animi, ſanctoſque receſſus mentis, &c.* Perſe.

» A l'un de ſes côtés la Juſtice debout,
» Jette ſur nous ſans ceſſe un coup d'œil qui voit tout,
» Et le glaive à la main demandant ſes victimes
» Préſente devant lui la liſte de nos crimes.
» Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
» Lui préſentant nos pleurs déſarme ſon courroux.

» Quand pour moi ſi ſouvent j'implore la clémence;
» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offenſe ?
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
» Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger.
» Si je n'oſe haïr l'ennemi qui m'afflige,
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?
» Je donne à ſes défauts des noms officieux.
» Mon cœur pour l'excuſer me rend ingénieux,
» Il m'excuſe à ſon tour, & de mon indulgence
» Celle qu'il a pour moi devient la récompenſe.
» Ma charité s'étend ſur tous ceux que je voi.
» Je ſuis homme, tout homme eſt un ami pour moi.

» Le pauvre, & l'étranger, le Ciel me les envoie,
» Et mes mains avec eux partagent avec joie
» Des biens qui pour moi ſeul n'étoient pas deſtinés.
» Les ſolides tréſors ſont ceux qu'on a donnés.

A l'un de ſes côtés, &c. Cette image de la juſtice divine eſt dans Héſiode, & celle de la clémence eſt dans Stace. *Theb.* 11.

Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger. La vengeance, dit Juvenal, eſt le partage d'un petit eſprit. *Infirmi eſt animi exiguique voluptas, ultio.*

Je donne à ſes défauts, &c. *At pater ut nati, ſic nos debemus amici, &c.* Ce bel endroit d'Horace eſt ſçu de tout le monde.

Je ſuis homme, &c. *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Ter.

Le Pauvre, &c. Les Pauvres & les Etrangers, *dit Homere dans l'Odyſſée*, nous viennent de la part des Dieux.

Les ſolides tréſors, &c. Fameuſe épigramme de Mar-

» D'une ame généreuſe, ô volupté ſuprême !
» Un mortel bienfaiſant approche de Dieu même.
» L'amour de ſes pareils ſera toujours en lui
» Des humaines vertus l'inébranlable appui.
» Voudroit-il, alarmant ma tendreſſe jalouſe,
» Me faire ſoupçonner la foi de mon épouſe ?
» O crime, qui des loix crains par-tout la rigueur,
» A tes premiers attraits il a fermé ſon cœur.
» Qui nourrit en ſecret un deſir téméraire,
» Même dans un corps pur porte une ame adultère.
» La pudeur eſt le don le plus rare des Cieux,
» Fleur brillante, l'amour des hommes & des Dieux,
» Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
» Tendre fleur que flétrit une indiſcrette haleine.
» L'amour, le tendre amour, flatte en vain mes deſirs.
» L'hymen, le ſeul hymen en permet les plaiſirs.
» Des paſſions ſur moi je reprime l'empire.

---

tial. *Solas, quas dederis, ſemper habebis opes.*

Un mortel bienfaiſant, &c. Rien, dit Ciceron, n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien. Ceux qui, *ſui memores alios fecere merendo*, ſont placés par Virgile dans les champs Eliſées.

Me faire ſoupçonner, &c. *Hoc fonte derivata clades, &c.* Horace attribuë à l'adultère tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultère étoit rare, & ſévérement puni, ce qui lui fait dire ce beau mot : Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'eſt pas appellée la mode du ſiécle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi, ſæculum vocatur.*

Qui nourrit en ſecret, &c. C'eſt Ovide qui parle ainſi de la penſée criminelle. *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit ;* & ailleurs ; *Omnibus excluſis intus adulter erit.*

La pudeur eſt le don, &c. Cette Sentence eſt dans Euripide.

Tendre fleur, &c. *Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis ; Sic virgo dum intacta manet.* Catulle.

L'amour, le tendre amour, &c. Catulle dit à l'Hymen, *Nil poteſt ſine te Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere, &c.*

» Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
» Libre d'ambition, de ſoins débarraſſé,
» Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé ;
» Et pauvre ſans regret, ou riche ſans attache,
» L'avarice jamais au ſommeil ne m'arrache.
» Je ne vais point, des Grands eſclave faſtueux,
» Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
» Faux honneurs ! vains travaux ! Vrais enfans que vous êtes,
» Que de vuide, ô mortels, dans tout ce que vous faites !
» Dégoûté juſtement de tout ce que je voi,
» Je me hâte de vivre, & de vivre avec moi.
» Je demande, & ſaiſis avec un cœur avide,
» Ces momens que m'éclaire un ſoleil ſi rapide,
» Dons à peine obtenus qu'ils nous ſont emportés,
» Momens que nous perdons, & qui nous ſont comptés.
» L'eſtime des mortels flâte peu mon envie.
» J'évite leurs regards, & leur cache ma vie.
» Que mes jours pleins de calme, & de ſérénité,
» Coulent dans le ſilence & dans l'obſcurité :
» Ce jour même des miens eſt le dernier peut-être :

N'offre rien que j'admire. *Nil admirari propè res eſt una, &c.* Hor.

Libre d'ambition, &c. *Quod ſis eſſe velis, nihilque malis.* Mart.

Et pauvre ſans regret, &c. C'eſt le ſage dont parle Virgile, *nec ille aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.*

Je ne vais point des Grands &c. *Dulcis inexpertis cultura potentis amici : expertus metuet, &c.* Hor.

Que de vuide, ô mortels, &c. *O curas hominum, ô quantum eſt in rebus inane !* Perſ.

Je me hâte de vivre, &c. *Sed neuter ſibi vivit, heu ! bonoſque ſoles effugere atque abire ſentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

Et leur cache ma vie, &c. *Benè qui latuit, benè vixit.* Maxime d'Ovide.

Ce jour, &c. *Omnem credo diem tibi diluxiſſe ſupremum. Grata ſuperveniet, &c.* Mart.

» Trop connu de la terre, on meurt ſans ſe connoître.
» Je l'attens cette mort ſans crainte ni deſir :
» Je ne puis l'avancer, je ne puis la choiſir.
» L'exemple des Catons eſt trop facile à ſuivre.
» Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.

Voilà donc cette loi ſi pleine de douceur,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi ! je trouve par-tout la morale cruelle.
Catulle m'y ramene, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triſte ſouvenir,
Lorſque de ſa Délie il croit m'entretenir.
La regle de mes mœurs, cette loi ſi rigide,
Eſt écrite par-tout, & même dans Ovide.
Oui, c'eſt dans ces Ecrits dont j'étois amoureux,
Que la Raiſon m'impoſe un joug ſi rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint ſi terrible ?
Mon choix n'eſt plus douteux, je ne balance pas.

Eh quoi ! de la Vertu reſpectant les appas,
L'amour de mon bonheur me preſſoit de la ſuivre ;
Doux, chaſte, bienfaiſant, pour moi ſeul j'allois vivre.

Trop connu, &c. *Illi mors gravis incubat, qui natus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi.* Sen. Trag.

Lâche qui veut mourir, &c. C'eſt Martial qui l'a dit,

Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam.
Fortiùs ille facit, qui miſer eſſe poteſt.

Platon & Ciceron, en diſant qu'il n'eſt pas permis à une ſentinelle de ſortir de ſon poſte, ſans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de ſoi-même par une meilleure raiſon. Il n'eſt pas étonnant que les Payens ayent condamné ce que rien ne peut juſtifier.

Doux, chaſte, bienfaiſant, &c. Ciceron dépeint dans ſes Offices ce contentement ſecret d'une ame vertueuſe. « Si conſiderare volu-
» mus, quæ ſit in natura
» excellentia & dignitas :
» intelligemus quàm ſit tur-
» pe diffluere luxuriâ & de-
» licatè ac molliter vivere,
» quàmque honeſtum, pa-

O grand Dieu, ſans changer j'obéis à ta loi.
Doux, chaſte, bienfaiſant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'aſſurance
De tant de biens promis à mon obéiſſance.
Que dis-je? La Vertu qui m'avoit enchanté,
Sans toi que m'eût ſervi de chérir ſa beauté?
De ſes attraits, hélas! admirateur ſtérile,
J'aurois pouſſé vers elle un ſoupir inutile.

Qu'étoit l'homme en effet qu'erreur, illuſion,
Avant le jour heureux de la Religion?
Les Sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppoſe au torrent de nos crimes,
Légiſlateur impur il en groſſit le cours.
Ovide eſt quelquefois un Sénéque en diſcours:
Sénéque dans ſes mœurs eſt ſouvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que ſa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut conſtruit.

» cè, continenter, ſeverè, » ſobriè. »

Les Sages, &c. On peut dire du plus ſage des Payens, ſans en excepter aucun, ce mot de ſaint Auguſtin: *Agebat quod arguebat: quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Ariſtote interdiſoit les images deshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athènes le temple de l'amour impudique. « Toute la Grèce, *dit M.* » *Boſſuet*, étoit pleine de » temples conſacrés à ce » Dieu, & l'amour conjugal » n'en avoit pas un.

Sénéque dans ſes mœurs, &c. Sénéque, auſſi faux Philoſophe que faux bel eſprit, rend ſa morale haïſſable par le ton faſtueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des paſſages des Anciens peu favorables à ſes mœurs, & parler de ſes richeſſes immenſes: mais il ſuffit, pour connoître ce Stoïcien ſi ſévere en diſcours, de ſçavoir qu'il étoit un ſervile adulateur du monſtre dont il avoit été le précepteur, juſques-là qu'il fut capable de le juſtifier ſur le meurtre de ſa mere. *Tacan.* 15. J'ai rapporté au ſecond Chant la parole ſuperſtieuſe de Socrate mourant. Que dire de Sénéque mourant qui prend de l'eau de ſon bain, & en arroſe ceux qui l'environnent en diſant: *Jovi liberatori?*

De tes loix, ô Solon, quel ſera donc le fruit ?
Et quel voluptueux rougira de ſes vices ;
Quand ſes réformateurs deviennent ſes complices ?
Toute lumiere alors n'étoit qu'obſcurité,
Et ſouvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteſte ces jeux d'où Caton ſe retire,
En mépriſant Caton qui veut que je l'admire.

De l'humaine Vertu reconnoiſſons l'écueil.
Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'orgueil.
Il n'aime que lui ſeul ; dans ce déſordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans ſon cœur ?
De la Religion le charme eſt ſon vainqueur.

Quand ſes réformateurs, &c. Les Prédicateurs de la Raiſon humaine, les Platoniciens, les Stoiciens, ont précédé les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé ; les ſeconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que Platon avoit en idée & que le Sage des Stoïciens. Tous les efforts de la Raiſon pour réformer les hommes, ont ſervi de triomphe à la Grace.

Je déteſte ces jeux, &c. Les jeux de Flore ſe repréſentoient avec des licences très-ſcandaleuſes. Caton qui y aſſiſtoit, s'appercevant que par reſpect pour ſa préſence, le peuple n'oſoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires, ſe retira pour laiſſer toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : « Puiſ-» que tu ſavois ce qui ſe paſ-» ſoit à ces jeux, pourquoi, » ſévere Caton, y venois-tu ? » Tu n'y venois donc que » pour en ſortir. »

Noſſes jocoſæ dulce cùm ſacrum Floræ,
Feſtoſque luſus, & licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato ſevere, veniſti ?
An ideò tantùm veneras, ut exires ?

La réflexion de Martial eſt juſte, mais elle ne va pas aſſez loin : Caton eſt condamnable de venir à des jeux, où la pudeur défend d'aſſiſter. Caton n'eſt pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que ſa préſence contient le peuple. Son indigne complaiſance eſt la preuve de ſa vanité.

De la Religion le charme eſt ſon vainqueur. Les hommes ſont faits pour vivre en ſociété : c'eſt ce que prouvent leurs beſoins mutuels,

Elle ſeule a détruit le plus grand des obſtacles :
Reconnoiſſons auſſi le plus grand des miracles.

Le cœur n'eſt jamais vuide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour eſt toujours remplacé,
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si-tôt qu'il eſt chaſſé, nous paroît haïſſable.
L'homme s'aimoit, Dieu vient, il nous dit, *Aimez-moi*,
Aimez-vous : l'amour ſeul comprend toute ma Loi.
Nouveau commandement. Le Maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme ſe ſent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, auſſi-tôt il ſe hait.
Tout en lui juſqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paroît mépriſable.
Il s'abaiſſe, du ſein de ſon humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,
Et ce n'eſt plus pour lui, mais pour ſon Dieu qu'il s'aime,
Il ſe réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'Amour l'ordre fut rétabli,

& le don de la parole, qui ſuppoſe des auditeurs. Ils ſont d'abord unis en ſocieté par les liens naturels : la Religion qui perfectionne la nature, les réunit par des liens plus étroits, par le précepte de l'amour, les priéres, les Sacremens & les Paſteurs. Les Chrétiens ne ſont qu'une famille, ſous un Chef qui eſt le Centre de l'unité. La Raiſon ſeule ne peut donc, comme les Déiſtes le prétendent, être le ſeul fondement d'une Religion, puiſqu'elle ne peut même être le ſeul fondement de la ſocieté. L'autorité des loix ſoutient les Etats.

Nouveau commandement, &c. Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la loi naturelle, & renouvellé par le Décalogue, eſt appellé nouveau dans la loi nouvelle, parce que J. C. qui en eſt venu donner l'exemple l'a gravé dans les cœurs, par ſa grace, & en nous le faiſant pratiquer nous a renouvellés nous-mêmes. *Ideò novum dicitur, quia innovat.* S. Aug.

Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.
Et qu'eſt-ce que l'Amour trouveroit de pénible ?
Les ſupplices, la mort, n'ont rien qui ſoit terrible :
D'innombrables Martyrs ſe hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de ſang, amoureux de ſouffrir
Les Saints s'arment contre eux de rigueurs ſalutaires,
Les déſerts ſont peuplés d'exilés volontaires,
Qui toujours innocens ſe puniſſent toujours.

Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli. Rien n'eſt difficile à l'amour, dit S. Auguſtin. *Ubi amatur, non laboratur, aut ſi laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les Payens même, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuſe lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non ſuſpect. Lucien qui n'épargne perſonne, a raillé les Chrétiens ; mais ſes railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus, avec quel zéle les premiers Chrétiens ſe ſecouroient les uns les autres. « Car, *dit-il*, leur Légiſlateur leur a fait accroire » qu'ils ſont tous freres ; de » ſorte qu'ils croyent que » tout eſt commun ; ils mépriſent tout, & la mort » même, ſur l'eſpérance de » l'immortalité.

Dieu ne veut plus de ſang, &c. Dans les trois premiers ſiécles de l'Egliſe, on ne voit que ſupplices : dans le ſiécle ſuivant, on ne voit qu'auſtérités. Aux victimes des tyrans ſuccédent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'Anachorétes ou de Cénobites dans l'Orient ! L'Egypte en eſt remplie ; toute la Thébaïde n'eſt qu'un Monaſtère. Cette Egypte autrefois le théâtre d'une ſageſſe orgueilleuſe, où les Sçavans de la Grèce alloient chercher des lumieres, eſt peuplée d'hommes qui ne veulent que ſe cacher & s'anéantir, & qui ayant la ſeule ſcience néceſſaire, renoncent à toute autre ſcience. C'eſt parmi ces hommes ſi ſimples, que va paſſer 40. ans le célébre Arſene, tandis que les deux Princes dont il a été le Gouverneur & le Précepteur, ſont les maîtres du monde ; & lorſqu'on lui demande pourquoi dans ce déſert il va conſulter ſi ſouvent un vieux ſolitaire fort ignorant : *Je ſuis habile*, répond Arſene, *dans les Lettres Grecques & Romaines, mais je ne ſuis pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

Les déſerts, &c. Après le ſpectacle des Martyrs, la Religion offre celui des Solitaires. Il ſemble que Dieu ait voulu les oppoſer à ces Philoſophes qui avoient prêché à leurs diſciples la retraite & le ſilence ; mais ces diſciples de J.C. loin de chercher la ſcience dans leur retraite, ſouvent ne ſçavoient pas lire ; ils ne cherchoient que les auſtérités, la priere, & l'oubli du monde.

Qui toujours, &c. « Le » miracle des miracles, *dit*

A la Virginité l'on consacre ses jours.
Le corps n'a plus d'empire, & l'ame toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,
Et leur chaine est pour eux aussi sainte que chere.
Le pauvre & l'orphelin dans le Riche ont un pere.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le Prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause;
J'admire également Ambroise & Théodose.

A ces traits éclatans reconnoissons les fruits,
Que fertile en Héros l'Amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage.
Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.

» *M. Bossuet*, c'est qu'avec » la foi, les vertus les plus » éminentes & les pratiques » les plus pénibles se sont ré- » pandues par toute la terre. » Les innocens même ont » puni en eux avec une ri- » gueur incroyable cette pen- » te prodigieuse que nous » avons au péché. Les déserts » ont été peuplés; & il y a » tant de Solitaires, que des » Solitaires plus parfaits ont » été contraints de chercher » des solitudes plus profon- » des. »

Théodose est en pleurs, &c. Saint Ambroise lui imposa la pénitence publique, à cause du meurtre de Thessalonique. Théodose s'y soumit, & n'ayant pas la permission d'entrer dans le Sanctuaire, resta prosterné devant la porte de l'Eglise, dépouillé de ses ornemens impériaux, arrosant le pavé de ses larmes, & demandant miséricorde. Que doit-on plus admirer, ou de l'humilité de l'Empereur, ou de la fermeté de l'Evêque?

Le terme de l'amour, &c. C'est saint Bernard qui parle ainsi. *Modus amandi Deum est amare sine modo.*

Ne

Ne forgeons point ici de chimère myſtique,
Comment faut-il aimer ? La nature l'explique.
De toute autre leçon mépriſant la langueur
Ecoutons ſeulement le langage du cœur.

» La grandeur, ô mon Dieu, n'eſt pas ce qui m'enchante,
» Et jamais des tréſors la ſoif ne me tourmente.
» Ma ſeule ambition eſt d'être tout à toi :
» Mon plaiſir, ma grandeur, ma richeſſe eſt ta loi.
» Je ne ſoupire point après la Renommée.
» Qu'inconnuë aux mortels, en toi ſeul renfermée,
» Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
» C'eſt en toi que je trouve un repos dans mes ſoins.
» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
» Au milieu d'un déſert tu me rends tout le monde.
» Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens :
» Les hommes ne pourroient me ſéparer des tiens.
» Que ta croix dans mes mains ſoit à ma derniere heure,

Chimère myſtique, &c. Ces termes de *pur amour*, *amour déſintéreſſé*, *déluge & bouillonnement d'amour*, *union*, *liquefaction*, *rien de l'ame abîmée dans le tout de Dieu*, *parfaite nudité*, & tant d'autres qu'ont inventé certains Myſtiques.

Que ta croix dans mes mains, &c. Un homme plein de ces ſentimenseſt toujours heureux : ainſi la Religion ſeule procure cette paix de l'ame, à laquelle les Athées croient pouvoir parvenir par la Raiſon. L'Auteur du *Pantheiſticon* parle ainſi à celui qu'il veut rendre heureux par ſon ſyſtême. *Sortem tuam quæcumque ſit, æquo animo feres : ſtultam ambitionem & rodentem invidiam procul fugabis : perituros contemnes honores, ipſe brevi periturus : jucundam deges vitam, nihil admirans aut horreſcens : vitam hilarè, mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes ; mais la Raiſon ſeule les fera-t'elle pratiquer ? écartera-t'elle de nous l'ennui, inſéparable de tous les plaiſirs & de toutes les conditions, tourment dont les voluptueux & les grands ſont les premiers martyrs ? Pourra-t'elle nous faire ſurmonter l'horreur de la nature au moment de la mort. C'eſt ce moment que ſouhaite le vrai

» Et que les yeux ſur toi je t'embraſſe & je meure.
C'eſt dans ces vifs tranſports que s'exprime l'Amour.

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour :
A peine il jette encor de languiſſantes flâmes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux ſiécles, jours naiſſans,
Tems heureux de l'Egliſe, ô jours ſi floriſſans ?
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables,
Sommes-nous aujourdhui vos enfans véritables ?
Vous n'aviez qu'un tréſor & qu'un cœur entre vous ;
Et ſous la même loi nous nous haïſſons tous.
Haine affreuſe, ou plûtôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne preſcrit qu'amour & que pardon.
Dieu de paix, que de ſang a coulé ſous ton nom !

Chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie, ſont des biens que Dieu lui envoie : les biens qui ne lui arrivent pas, ſont des maux que Dieu lui épargne, tout eſt faveur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux ſur la terre celui qui ne veut que ſouffrir & mourir ?

Dieu de paix, que de ſang, &c. M. Fléchier, dans la vie de Théodoſe, en louant la bonté de ce Prince qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques, ne voulant point de converſions forcées, ajoute ces paroles : *Cette douceur fit ſouvent de la peine aux Catholiques, qui par un zéle précipité vouloient toujours qu'on exterminât leurs adverſaires.* Cet eſprit de violence qui eſt dans le parti même de la vérité, que devient-il dans le parti de l'erreur ? J. C. en quittant ſes diſciples leur diſoit qu'il leur laiſſoit la paix ; cependant depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Egliſe, que voit-on dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ? Avec quelques exemples de grandes vertus, un ſpectacle continuel des plus terribles paſſions. Quelles guerres plus furieuſes que celles, où l'on peut, comme dit Boileau, *dans un ſein hérétique, enfoncer un poignard catholique !* Et ſans parler de guerres ſanglantes, quelle ſuite de querelles entre les Chrétiens ! On voit Prêtres contre Prêtres, Moines contre Moines, Evêques contre Evêques, Conciles contre Conciles : on s'accuſe les uns les autres devant ſes Empereurs ; on ſe déchire, on s'anathématiſe : de toute maniere s'accomplit la prophétie ſur J. C.

N'ont-ils jamais marché que ſous ton oriflame,
Imprimoient-ils auſſi ton image en leur ame
Tous ces Héros croiſés ; qui d'infidéles mains
Ne vouloient, diſoient-ils, qu'arracher les lieux ſaints ?
Leurs crimes ont ſouvent fait gémir l'Infidéle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zéle ;
Mais déteſtons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre ;
Qu'en ſoutenant un dogme il faut pour le défendre,
Armés du fer, ſaiſis d'un ſaint emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument ?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre,
Et ſi je ne ſentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'héréſie épouſant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même mere,
Suivez un étendart au nôtre ſi contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu ? C'eſt vous qui nous avez quittés.

Poſitus eſt in ruinam & reſurrectionem, &c. Ce ſigne tant contredit, ſera juſqu'à la fin du monde cauſe de perte ou de ſalut, ruine ou réſurrection.

Tous ces Héros croiſés, qui d'infidéles mains. Les Croiſades furent appellées des guerres ſaintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des Lieux ſaints. C'eſt à cauſe de ce zéle, que Godefroi de Bouillon eſt le Héros du Taſſe, qui chante, dit-il, des armes pieuſes.

Canto l'armi pietoſe, el Capitano
Ch'el gran ſepolcro liberò di Chriſto.

Mais déteſtons toujours, &c. Julien l'Apoſtat diſoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calviniſtes en France ?

C'eſt vous qui nous avez quittés, &c. " Il y a tou-

Vos peres ont été les freres de nos peres,
Vous le ſçavez : pourquoi n'êtes-vous plus nos freres ?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds ſi chers ?
Accourez, accourez ; nos bras vous ſont ouverts,
De coupables ayeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés ; vos erreurs ſont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Pere commun tout ſera pardonné.
Songez, ſongez que même à nos aînés perfides,
Aux reſtes odieux de ſes fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour :
Contre toute eſpérance eſpérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob reveillant ſa tendreſſe,
Il ſe rappellera ſon antique promeſſe.
Il n'a point épuiſé pour eux tout ſon tréſor :
L'arbre long-tems ſéché, doit refleurir encor.
Ils ſont prédits les jours, où par des pleurs ſinceres
L'enfant effacera l'opprobre de ſes peres.

Tremblons à notre tour ; ils ſont auſſi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis :
Ce tems fatal approche. O liens ſalutaires,
Vous captivez encor quelques ames vulgaires :
Mais un ſublime eſprit vous brave hautement,
Et ſe vante aujourdhui de penſer librement.
Il doute, il en fait gloire, & ſans inquiétude,

» jours, *dit M. Boſſuet*, ce » fait malheureux contre les » Hérétiques. Ils ſe ſont ſé- » parés du grand corps de » l'Egliſe. Mais pour nous, » quelle conſolation de pou- » voir depuis notre ſouverain » Pontife remonter ſans in- » terruption juſqu'à S. Pier- » re, établi par J. C. d'où en » reprenant les Pontifes de la » Loi, on va juſqu'à Aaron » & Moyſe, de-là juſqu'aux » Patriarches & juſqu'à l'o- » rigine du monde ? Quelle » ſuite ! quelle tradition ! » quel enchaînement mer- » veilleux ! »

Contre toute eſpérance, &c. « Ils reviendront, *dit M.* » *Boſſuet*, & ils reviendront » pour ne s'égarer jamais.

Porte juſqu'au tombeau ſa noble incertitude.
Tout étoit adoré dans le ſiécle payen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ſes points l'Oracle s'accompliſſe :
Il faut que par degrés la foi tombe & périſſe,

Porte juſqu'au tombeau, &c. On rapporte qu'une Dame de Londres, après avoir lu un Ouvrage ſur l'Immortalité de l'ame, ſe pendit dans ſa chambre, & écrivit auparavant ſur ſa cheminée ce Vers :

Je doute encor, & je vais m'éclaircir.

La Ducheſſe de Buckingham a fait ainſi parler ſon mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver ſur ſon Mauſolée à Weſtminſter.

Pro Rege ſæpè, pro Republica ſemper.
Dubius ſed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute & qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on ſe vanter de mourir ſans inquiétude ? Si quelques perſonnes d'eſprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement ſuivi. Dans une note du quatrieme Chant, j'ai nommé les grands hommes qui avoient illuſtré les premiers ſiécles de l'Egliſe. On feroit une liſte nombreuſe de ceux qui dans ces derniers ſiécles ont édifié par une Foi ſincere. Je ne parle pas ſeulement de ces hommes rares, comme les Boſſuets & quelques autres qui ont été attachés à l'Egliſe par leur état & leurs travaux, ni de ces Sçavans fameux, comme les Mabillons, les Renaudots, les Nicoles, &c. Combien de génies illuſtres dans les lettres, & même dans les ſciences profondes, la Métaphyſique, la Médecine, l'Aſtronomie, la Géométrie, (quoique Bayle à l'article de M. Paſcal, trouve la choſe bien rare,) ont été remplis d'une piété humble ? Le recueil des éloges des illuſtres Membres de l'Académie des Sciences nous en fait connoître pluſieurs. Les deux plus grands Philoſophes de l'Angleterre, Locke & Newton, ont montré par leurs écrits leur ſoumiſſion à la Révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Paſcal, dont la vie, *qui eſt plus propre*, diſoit Bayle, *à déſarmer les impies que cent volumes de Sermons*, confirme ce qui a été dit de la Religion, qu'elle fait croire de grandes choſes aux eſprits les plus ſimples, & en fait pratiquer de petites aux eſprits les plus ſublimes.

Il faut que par degrés, &c. Un Géometre Anglois perſuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques dans ſon Livre intitulé : *Philoſophiæ Chriſtianæ Principia Mathematica.* Sur ce principe très-faux, Qu'un fait diminuë par degrés de certitude, à meſure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en J. C. qui doit toujours aller en diminuant, ſeroit tout-à-

Juſqu'au terrible jour tant de fois annoncé :
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé :
Jour de miſéricorde, ainſi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés :
Déjà je vois pâlir les aſtres ébranlés :
Le feu vengeur s'allume, & le ſon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs ſombres retraites.
Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en ſéparer les Saints ſon héritage,
De ſa Religion vient conſommer l'ouvrage.
La terre, le ſoleil, le tems, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu ſi long-tems inviſible

---

fait éteinte, & a cru trouver par ce calcul, que le Jugement dernier arriveroit environ dans 15000. ans. Cette parole de J. C. *non eſt veſtrûm noſſe tempora*, dérange tous ces calculs de Géométrie.

Ce jour dont l'Univers, *&c.* J'ai dit au cinquieme Chant, que l'attente de l'embraſement général du monde eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Les Philoſophes & les Poëtes Payens l'annoncent, Properce, Lucrece, Ovide.

Una dies dabit, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles, & machina mundi. *Propert.*
Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret. *Ovide.*

L'attente d'un pareil événement, que la Phyſique n'a pu annoncer, doit néceſſairement prendre ſa ſource dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Joſephe. Il rapporte L. 1. que les enfans d'Adam ayant été inſtruits que la terre devoit ſouffrir deux Déluges, un d'eau, & l'autre de feu, pour conſerver cette tradition, la gravereut ſur deux colonnes, dans l'eſpérance que ſi l'une périſſoit dans le premier Déluge, l'autre pourroit ſubſiſter. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoiſſance, ils l'ont répanduë, & elle s'eſt perpétuée.

S'avance précédé de ſa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau ſe tire, & ce Dieu vient en maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connoître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix.
Et ſortant de la poudre une ſeconde fois,
Le genre humain tremblant, ſans appui, ſans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repouſſer.
Il n'eſt plus tems. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſéveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris, & de rugiſſemens.
Dans ce ſéjour affreux quels ſeront vos tourmens,
Infidéles Chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas ! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons.)
Y ſont précipités ainſi que les Catons ?
Lorſque le Bonze étale en vain ſa pénitence ;

Et ſortant de la poudre, &c. Loin que la Raiſon nous prouve l'impoſſibilité de la réſurrection des corps, elle nous en aſſure la poſſibilité. La nature ſemble elle-même nous en offrir une image, dans la brillante réſurrection des plus vils inſectes dont j'ai parlé au premier Chant: prodige que la Phyſique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage ſi admirable; celui qui a pu l'unir avec l'ame, a pu rendre cette union éternelle; & s'il veut la rompre pour un tems, il peut la rétablir enſuite. La Raiſon nous dit qu'aucune ſubſtance n'eſt anéantie. Dieu peut ſans doute ſéparer celles qu'il a unies; & réunir celles qu'il a ſéparées. La raiſon nous perſuade qu'il le peut, & la Religion nous aſſure qu'il le veut. La ſocieté entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la ſocieté ſeroit rompuë pour un tems; mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage l'accompliſſement de la plus grande partie des choſes prédites. Soyons donc perſuadés que tout le reſte de ce qui a été prédit, ſera également accompli.

Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre ſoi biſarrement cruel
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel ?
De ſa chûte ſurpris le Muſulman regrette
Le Paradis charmant promis par ſon Prophête,
Et loin des voluptés qu'attendoit ſon erreur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul ne voit rien qui l'étonne ;
Et ſur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de foi ni d'eſpérance :
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
Juſqu'à ce dernier jour puiſſent durer mes vers !

Lorſque le Bonze, &c. Perſonne n'ignore les auſtérités preſque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples. Ils ſont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt & de la vanité.

Le Paradis charmant, &c. La Religion Chrétienne qui ordonne une vie pénitente ſur la terre, promet un Paradis tout ſpirituel : la Mahométane au contraire permet une vie ſenſuelle ſur la terre, & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis eſt ſi groſſiere, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'oſent la croire véritable ; mais la multitude n'en doute pas. Pluſieurs ſont aſſez ſimples pour conſerver un toupet de cheveux ſur leur tête, afin qu'au dernier jour Mahomet les enleve plus aiſément. Il doit les ſauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs ſeront d'abord punis, mais par mon interceſſion, ils ſeront enfin reçus dans le Paradis, n'étant pas poſſible que les vrais croyans reſtent pour toujours dans les flâmes éternelles avec les Infidéles.*

Juſqu'à ce dernier jour, &c. Une Religion qui commence & finit avec le monde, & rappelle toute l'hiſtoire du monde à la ſienne, ſon empire ayant été établi par les révolutions des autres empires ; une Religion qui rappelle tous les peuples, même les Mahométans par leur propre Religion, à cette premiere révélation donnée au premier de tous les peuples ſubſiſtant toujours pour l'atteſter toujours ; une Religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la Raiſon, de l'hiſtoire, & de la nature, développe l'origine des déſordres du monde, &

D'une

D'une Muſe, toujours compagne de ta gloire,
Autent que tu vivras fais vivre la mémoire.
La ſienne.... Qu'ai-je dit : où vai-je m'égarer ?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?
Sois de tous mes deſirs la regle & l'interprête :
Et que ta ſeule gloire occupe ton Poëte.

---

de nos malheurs ; & qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumiere ſi éclatant, qu'elle porte avec elle le caractère de la Divinité. Dieu ne ſe montre à l'homme pécheur que ſous un voile, mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un deſſein toujours ſuivi, le font particuliérement reconnoître. Ces deux ouvrages ſont la Nature & la Religion. Les Déiſtes qui ne s'arrêtent qu'au premier, ſont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Etre ſuprême, le Créateur du monde; & comme ils ignorent ce qu'ils en doivent eſpérer & craindre, ils l'adorent ſans le connoître, ou plûtôt ils n'adorent rien, & l'on peut dire d'eux plus juſtement, qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs, *Nil præter nubes & cœli numen adorant.* Ceux qui connoiſſent un Créateur dans ſon ouvrage de puiſſance, qui eſt la nature, & un Réparateur dans ſon ouvrage de juſtice & d'amour, qui eſt la Religion, ſont les ſeuls qui connoiſſent & adorent l'Etre ſuprême, de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui eſt eſprit & vérité.

FIN.

AVIS DU LIBRAIRE
Sur les Piéces ſuivantes.

LE Poëme de la Religion que M. Hardion avoit envoyé à feu M. Rouſſeau pour en examiner la verſification, ayant donné lieu à la Réponſe ſuivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, auſſi-bien qu'à l'Epitre X. que M. Rouſſeau rendit publique quelque tems après, nous avons cru néceſſaire d'imprimer ici ces deux Piéces. Elles font honneur à un Ouvrage que M. Rouſſeau paroît avoir examiné avec tant d'attention, & elles n'en font pas moins à la mémoire de ce célébre Poëte, par les ſentimens de Religion dont elles ſont remplies.

JUGEMENT DE M. ROUSSEAU

SUR

LE POÉME DE LA RELIGION.

QUELQUE recommandable que ſoit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de ſon ſujet, on peut dire qu'il n'eſt pas moins admirable par la maniere dont il eſt traité ; ſoit qu'on y conſidére l'aſſemblage, le choix & la force des preuves ; ſoit qu'on y regarde l'œconomie, & la judicieuſe diſtribution de ces mêmes preuves, qui ſe donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, compoſent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il eſt impoſſible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puiſſe réſiſter. C'eſt ce qui doit rendre cet Ouvrage auſſi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais quelque ſolide qu'il ſoit, cette ſolidité même auroit pu lui nuire dans l'eſprit de la plûpart des Lecteurs, à qui l'utile ne ſçauroit plaire, s'il n'eſt accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux ſacrifier l'utilité à leur plaiſir, que leur plaiſir à l'utilité. C'eſt à quoi l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a ſemées dans tout ſon Ouvrage, & par la magnificence du ſtyle dont il s'eſt ſervi pour les exprimer. En ſorte que ſi jamais la Poéſie a mérité d'être

appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui même par l'organe de celui qu'il a chargé de ſa cauſe. C'eſt un témoignage que je dois à ma propre conſcience, & à l'impreſſion que la lecture de ce Poëme a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit. J'en ai ſuivi la conduite avec une grande attention.

On ne ſçauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'exiſtence de Dieu. C'eſt ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la Phyſique peut fournir à la Poéſie, & la Métaphyſique à la Raiſon, ſe trouve décrit & développé de la maniere la plus noble & la plus diſtincte. Ces preuves amenent naturellement la diſtinction des deux ſubſtances, leur union pendant la vie, & leur ſéparation à la mort; d'où s'enſuit la preuve de l'immortalité de l'ame. Les diverſes opinions & les contrariétés des Philoſophes ſur ce ſujet, conduiſent à la néceſſité d'une Révélation. Le troiſiéme Chant pourſuit la propoſition avancée à la fin du précédent, en faiſant voir par l'hiſtoire du monde, & des Juifs en particulier, que ce n'eſt que dans leurs livres que la Révélation ſe trouve, d'où réſulte, par des conſéquences indiſputables, l'authenticité & la vérité d'une Religion annoncée par les Prophêtes, confirmée par les miracles & avouée par Mahomet lui-même, ſon plus grand ennemi.

Le quatriéme Chant eſt parfaitement lié au troiſiéme, par l'expoſition admirable de la

naiſſance de la Religion Chrétienne, des miracles de ſon Auteur, de l'accompliſſement des Prophéties, de la propagation ſi rapide de l'Evangile, & de ſon établiſſement au milieu des perſécutions & des ſupplices. On y voit les nations ſoumiſes, la raiſon humaine confonduë, la folie de la croix triomphante de la ſageſſe du monde, & enfin Rome, le centre du Paganiſme, punie comme Jéruſalem l'avoit été, mais relevée pour devenir juſqu'à la fin des ſiécles, le centre de la Religion Chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur raſſure l'eſprit & le cœur de l'homme; l'un contre l'obſcurité des myſtères, l'autre contre la ſévérité de la morale. Il fait voir dans le cinquiéme Chant, juſqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés auxquelles le Déiſte ne peut répondre; au lieu que le Chrétien y trouve la réponſe dans la Révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé, eſt le parallèle également docte, ſolide & ingénieux de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganiſme, avec celle des Chrétiens.

Cette penſée, que la Religion n'exige de nous, que ce que la droite Raiſon nous ordonne, & que l'Evangile, s'il eſt permis de parler ainſi, ne rend pas le chemin plus étroit que la ſimple Philoſophie, & les devoirs preſcrits à l'honnête-homme, eſt admirablement exprimée, & il falloit qu'elle le fût: mais il falloit auſſi montrer l'avantage que la morale du Chriſtianiſme a ſur toute autre morale. Cet avantage conſiſte dans le précepte de la

Charité, le plus doux de tous les préceptes ; tous les autres ne s'adreſſant qu'à la Raiſon, mais celui-ci s'adreſſant au cœur, qui eſt ce que Dieu demande particuliérement ; & comme cette vertu eſt le couronnement de toutes les vertus chrétiennes, l'Auteur ne pouvoit mieux couronner ſon Ouvrage, qu'en nous en faiſant ſentir le prix & la néceſſité : & c'eſt ce qu'il a exécuté d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui ait choiſi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles, le 30. Août 1737.

EPITRE

DE

M. ROUSSEAU

A

M. RACINE.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuſcrit, & qui a donné lieu à l'Epitre ſuivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poëſie, auſſi-bien que de piété, également admirable par la ſolidité des preuves qui y ſont allégnées, & par l'abondance & riche varieté des peintures dont il les a ornées. En ſorte que ſi jamais la Poëſie a pu être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de ſa cauſe. C'eſt ce qui m'a engagé à ſolliciter ici l'Auteur, ſi digne du nom qu'il porte, de donner inceſſamment ſon Ouvrage au Public; auquel il ne ſçauroit être trop tôt préſenté, pour le raſſurer contre le progrès de l'impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vuë que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne, le ſyſtême affreux du Spinoſiſme & du Matérialiſme.

EPITRE.

De nos erreurs, tu le ſçais, cher Racine ;
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer ;
Dans notre eſprit, facile à s'égarer ;
De ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit ;
Et qui toujours l'éclaire ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte voûte,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route.
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas.
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interprête ;
Et c'eſt pourquoi tes divins précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine, & pour n'en point douter
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter comme eux, la révolte infidéle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur ;
Et plein du feu de ton illuſtre pere,
Me préparer un chemin néceſſaire

Aux vérités qu'Eſther va me tracer,
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.
C'eſt par cet art que l'Auteur de la Grace,
Verſant ſur toi ſa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourdhui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caractères,
Qui de ma foi conſacrent les myſtères.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!
C'eſt Dieu, c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abîmes,
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler?
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connoître?
Et que ſçais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillards affreux?
Où franchiſſant le ſtérile domaine

Donné pour borne à la ſageſſe humaine
De vils mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'oſe-je dire ?
La Vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal ;
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'eſt plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que médite
L'art ſeducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi ;
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert ;
Rien ne l'étonne, & le crime rébelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts ;
L'œil aſſuré, courent de toutes parts,
Ces légions ; ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades ;
Juſques au ſein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bien-tôt, ſans ſcrupule & ſans honte,
De ſes arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même, arbitres de ſa loi,
Tiennent en main pour écraſer la foi

De leur raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes ?
Votre raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre ;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu ſur ce qu'il lui révéle ?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers :
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes ;
Comptez plûtôt, comptez avec vous-mêmes ;
Interrogez vos mœurs, vos paſſions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur ſageſſe
Avons-nous vu briller votre jeuneſſe ?
Vous a-t'on vu, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices inſenſés,
A l'amour propre, aux vœux intéreſſés,
Dompter l'orgueil, la colére, l'envie,
La volupté des repentirs ſuivie :
Vous a-t'on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte ?
S'il eſt ainſi, parlez, je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour expoſée,
Une conduite, hélas ! bien oppoſée.
Une jeuneſſe en proie aux vains deſirs,

Aux vanités, aux coupables plaiſirs.
Un fol eſſain de beautés effrenées,
A la molleſſe, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'inſipides flâteurs,
Furent d'abord vos ſages précepteurs.
Bientôt après ſur leurs doctes maximes
En gentilleſſe érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel-air
Diviniſer des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, eſclaves de vos ſens,
Fouler aux pieds les droits les plus puiſſans;
Compter pour rien toutes vos injuſtices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos déſordres mêmes
Juſtifier vos déſordres extrêmes;
Et ſans rougir, enflés par le ſuccès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un ſi gracieux ſonge,
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge
Juſqu'au plus fort de vos déréglemens,
Vous expoſoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons ſans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout ſentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chaſſer le ſouvenir;
Poſer en fait qu'au corps ſubordonnée
L'ame avec lui meurt ainſi qu'elle eſt née;
Paſſer enfin de l'endurciſſement
De votre cœur, au plein ſoulevement
De votre eſprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre; & ſon vrai perſonnage

Eſt de gliſſer par degré ſon poiſon,
Des ſens au cœur, du cœur à la raiſon.
De-là ſont nés, modernes Ariſtippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent auſſi votre ame & ſes efforts
A contenter l'agréable impoſture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux;
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc formen̄t tous ces fantômes
Que détermine & conduit le haſard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles:
Et déſormais au trouble inacceſſibles
Vos jours ſereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu. De ſi belles lumieres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupieres;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis ſi zélés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujéti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits:
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,

Ces argumens émaillés d'antitheſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens, fiérement énoncés,
Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive:
Que tardez-vous? ces tendres nourriçons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes;
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophites,
Faire à leur tour de nouveaux proſélytes:
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiere éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'êtres divers émanés de ſon ſein:
Que ces grands mots d'Ame, d'Intelligence,
D'Eſprit céleſte, & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre penſée altiere
N'eſt rien au fond que la ſeule matiere
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtreindre;
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de vôtre illuſtre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.

Car de vouloir combattre les myſtères
Où notre foi puiſe ſes caractères,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux,
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infantuë un Myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Leons, des Baſiles.
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Epouventail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & ſûr
Nous guideroit dans ce dédale obſcur;
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute;
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſére abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſûres,
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encor aujourdhui

Tant

Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs Ecrits conſacrent la ſplendeur ?
Faites comme eux : commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource :
C'eſt la Vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes :
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes ;
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſçavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en regle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos penchans indociles :
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos deſirs, follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverſes ;
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proſcrit,
Charme du cœur, & poiſon de l'eſprit.
Dès qu'une fois le zéle & la priére
Auront pour vous franchi cette barriére,
N'en doutez point, l'auguſte Vérité
Sur vous bientôt répandra ſa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'eſt qu'une idée, un ſonge Platonique.

Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir juſqu'à nos volontés ?
Tyranniſer de paſſions ſi belles ?
Répudier des amis ſi fidéles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'eſt abolir en lui tout ſentiment :
C'eſt condamner ſon ame à la torture ;
C'eſt en un mot révolter la nature ;
Et nous preſcrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez ; mais malgré tant d'obſtacles ;
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourdhui dégagé de ſa chaîne,
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-tems les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.
Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine ;
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa Piété non moins que ſes talens,
Je l'avoüerai : quelques rayons de flâme
Que par avance eût verſé dans mon ame
La Vérité qui brille en tes Ecrits ;
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes Vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ta puiſſance & ta force ;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

A Bruxelles le 1. Septembre 1737.

AVERTISSEMENT
ſur l'Epître ſuivante.

LEs Amateurs de la Poëſie parurent contens de l'Epître de feu M. Rouſſeau ; ils retrouverent tout le feu de ſa jeuneſſe dans pluſieurs endroits, & ſur-tout dans la peinture qu'il y fait des Eſprits forts.

Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'Eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades, &c.

Cette même Epître ne fut pas reçuë moins favorablement de ceux qui conſervent un véritable amour pour la Religion ; ils virent avec joie un Poëte tel que celui-ci en prendre la défenſe, & ſe faire gloire non-ſeulement de ſa ſoumiſſion, mais de l'aveu de ſon changement.

Dieu briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil.
Je vois, j'entens, je crois, &c.

C'eſt le même aveu qu'il répéte à la fin.

Tel aujourdhui dégagé de ſa chaîne
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,

Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-tems les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des ſentimens ſi louables m'engagerent à faire voir dans ma Réponſe, que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il ſoit aujourdhui, ne doit point ſurprendre, puiſque les grands hommes ſont ceux à qui l'humilité coûte le moins, & que les Poëtes du ſiécle précédent, le ſiécle des grands hommes, ont non-ſeulement reſpecté toujours la Religion dans leurs Ecrits, mais ont prouvé par leurs mœurs, la ſincérité de leur reſpect pour elle. Je remonte enſuite à la ſource de ce libertinage d'eſprit, qui fait tant de progrès: je la trouve dans les Ecrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-ſçavans, & dans cette nouvelle Métaphyſique, dont les étranges partiſans, tantôt à l'exemple de Locke, n'oſent décider ſi la matiere ne peut penſer, & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout eſt dans l'ordre, & que l'homme eſt auſſi heureux & auſſi parfait qu'il doit l'être, quoique rien n'en prouve mieux le déſordre & la miſére qu'une pareille Philoſophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire

Tantôt avec Mr. Pope. Quoique je me repente aujourdhui des ſoupçons que j'avois eu ſur les ſentimens de M. Pope, je ne puis rien changer dans cette Edition à ce que j'en ai dit dans les précédentes: parce que c'eſt la maniere dont j'en ai parlé d'abord qui a engagé cet illuſtre Poëte à m'écrire la Lettre qui ſe trouvera à la ſuite de cette Epître.

dans l'original les Ouvrages de M. Pope, le plus célébre Poëte que l'Angleterre ait aujourdhui, je ne prétens pas attaquer ici ſes véritables ſentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétens attaquer que ceux qui ſont devenus ſi communs parmi nous depuis la lecture de ſon *Eſſai ſur l'homme*, dont les principes n'étant pas aſſez développés pour nous, ſont cauſe que pluſieurs perſonnes croient y trouver un ſyſtême, qui n'eſt peut-être pas celui de l'Auteur.

EPITRE

A M. ROUSSEAU.

Cette Epître eſt la Réponſe à celle qu'il m'a adreſſée, & dans laquelle il attaque les Eſprits forts.

DE ton zéle contre eux, qu'ils ſeront étonnés
Ces Eſprits, par l'orgueil dans l'erreur obſtinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, CHER ROUSSEAU, les confondre !
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis ;
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a ſoumis,
Et ne rougiſſent point d'avouer leur folie.
Quel eſprit ſera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'étoit point aſſez d'adorer en ſilence
Celui que hautement brave leur inſolence :
Ce n'étoit pas aſſez de renfermer en toi
Le reſpect que ce Dieu t'inſpire pour ſa Loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puiſſent tes derniers Vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la Religion,
Et ſa gloire, & la tienne, & leur confuſion !

Elle n'eſt en effet que honte & que foibleſſe,
Cette force d'eſprit qu'ils nous vantent ſans ceſſe.
Un grand homme, Rouſſeau, ſi l'homme eſt jamais grand,
Plus il eſt éclairé, plus il voit ſon néant.
Il ſçait qu'il ne ſçait rien : il l'avouë, & ſa gloire
Eſt celle d'écouter quand Dieu parle, & de croire;
Il laiſſe à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout ſon repos dans ſon humilité,
Exemple peu commun dans le ſiécle où nous ſommes;
Seroit-il donc paſſé le ſiécle des grands hommes ?

Eh ! quel tems, nous dit-on, de clarté plus rempli ?
Du honteux préjugé l'empire eſt aboli.
Nos ayeux ſous ſon joug vieilliſſoient dans l'enfance;
Aujourdhui rejettant toute aveugle puiſſance,
Nous ne faiſons ſur nous regner que la Raiſon.

Que béni ſoit le Ciel, qui ſur notre horiſon
Fit lever tout-à-coup ces aſtres ſalutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui ſur nos peres.
Goûtons notre avantage, & plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant ! & quel tems fut le leur !
J'y vois dans ſon midi le Soleil de la France.

Oui ce même Soleil, ſi pâle en ſa naiſſance,
De ſes nombreux rayons raſſemblant la ſplendeur
Vient briller à mes yeux dans toute ſa grandeur.

J'y vois dans ſon midi le Soleil, &c. Que de grands hommes en tous les genres raſſemble le ſiécle de Louis XIV. ! On peut bien dire que notre ſoleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant, il eût encore été ſi pâle. Qu'étoit notre Poëſie avant Corneille, & qu'étoit Corneille lui-même dans ſes premieres Piéces.

Mabillon, Renaudot, Boſſuet, Bourdaloue,
Pour ſes Peres encor l'Egliſe vous avouë ;
Tels furent de ſa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illuſtres Docteurs,
Conſervant au milieu de vos graces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves Ecrits d'un ſaint zéle enflammés,
Je me tais, c'eſt aſſez de vous avoir nommés.
Et ſans peindre Paſcal, dont la plume & la vie
Sera dans tous les tems la terreur de l'Impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces eſprits charmans,
Agréables Auteurs de nos amuſemens.

Que de héros ! Je crois entendre dans Athènes
Diſcourir les Platons, tonner les Démoſthènes.
Par de nouveaux plaiſirs tour à tour enchanté
Et loin de la tribune au théatre emporté,
Près de Socrate aſſis, je trouve Thucydide ;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les Chefs-d'œuvres naiſſoient :
Les Juges éclairés qui leur applaudiſſoient,
Aſſuroient d'une longue & brillante fortune
Phédre, le Miſantrope, Armide, Rodogune.
O Peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont peſans à porter par vos foibles enfans !
A la Religion ſoyons du moins fidéles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchoient-ils à briller par d'inſolens propos ?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t'on vu dans leurs Vers ces ſublimes génies,

Phédre, *le Miſantrope*, *Armide*, *Rodogune*. Les trois Piéces que pluſieurs perſonnes regardent comme les chefs-d'œuvre de la Tragédie & de la Comédie. On regarde auſſi Armide comme le triomphe de notre ſpectacle Lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

Faire

Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ?
Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ſes noires couleurs en oppoſe d'aimables,
Et peint la pieté ſous des traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en ſecret,
A des ſujets honteux ſe livrant à regret.
La Fontaine en gémit : à ſes remords rebelle
Sa main ſert malgré lui ſa plume criminelle :
Vrai dans tous ſes Ecrits, vrai dans tous ſes diſcours :
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du maître qui s'approche il prévient la juſtice ;
Et l'Auteur de Joconde eſt armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami conſtant, le ſage Deſpréaux,
Lança ſes premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguſte & d'Emilie,
A côté d'A Kempis Corneille s'humilie.

Rire leurs Uranies, &c. Epître très-impie d'un Auteur inconnu. On ne peut accuſer aucun Poëte fameux du ſiécle précédent d'avoir fait des vers contre la Religion.

Le Peintre dangereux, &c. Puiſque Moliere, tout criminel qu'il eſt, n'a rien écrit qui puiſſe le convaincre d'impieté ; penſons de lui le plus favorablement qu'il eſt poſſible, & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, *act.* 1. *ſc.* 5. de la vraie Pieté, nous faſſe croire qu'intérieurement il reſpectoit l'original.

La Fontaine en gémit, &c. Lorſqu'il s'écrie : *O combien l'homme eſt inconſtant, divers, foible, léger* ? &c. Jamais on ne vit des mœurs plus ſimples, ni un cœur plus ſincere. On lit le détail de ſa converſion, dont le P. Pouget fut le miniſtre, dans l'hiſt. de l'Acad. Franç. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva ſur lui après ſa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute ſa vie, il n'avoit jamais ſongé à tromper en rien ni Dieu ni les hommes.*

Le ſage Deſpréaux, &c. M. Broſſette dans ſes notes ſur la ſatyre premiere, dit que Boileau dans les derniers vers déſigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

Corneille s'humilie, &c. Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puiſqu'il dit au Pape dans ſon Epître dédicatoire : « La traduction que j'ai choiſie, par » la ſimplicité de ſon ſtyle » ferme la porte aux plus » beaux ornemens de la Poëſie, & bien loin d'augmenter ma réputation, ſemble

Toi qui peignis Monime & ſes tendres douleurs ;
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu ſur toi verſer de véritables.
Puiſſent ceux qu'au théatre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret.

O France, riche alors en ames ſi parfaites,
Oui, la Religion captivoit tes Poëtes.
Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi,
L'auſtere probité fut leur premiere loi.
Dans leurs Ecrits charmans, Auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuiſant ſes faveurs,
Récompenſoit en eux les talens & les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muſes,
A des vices honteux pût fournir des excuſes.
Tous les dons de l'eſprit, quel que ſoit leur pouvoir,
N'affranchiſſent jamais le cœur de ſon devoir.
Vertueux Citoyens, amis tendres, leur zéle
Fit regner même entr'eux une paix éternelle :
Leur eſtime ſincere en étoit le lien.
Qu'aiſément, cher Rouſſeau, l'honnête-homme eſt Chrétien !

Ranimez un moment votre illuſtre pouſſiere,
O morts : ſi vous daignez revoir notre lumiere,

» ſacrifier à la gloire du Sou-
» verain Auteur, tout ce que
» j'ai pu acquerir en ce genre
» d'écrire. »

Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs, &c.
» Poſtquàm profana tragœ-
» diarum argumenta, trac-
» taſſet, muſas tandem ſuas
» uni Deo conſecravit, om-
» nemque ingenii vim in eo
» laudando contulit, qui ſo-
» lus laude dignus eſt. » Ces paroles de ſon Epitaphe faite par Boileau, font connoître les ſentimens des deux Poëtes.

Sortez de vos tombeaux, & conſidérez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoiſſez-vous?
Vos fils... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de ſuivre vos pas, les voulant dévancer,
Nous crumes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroiſſez ſans art, vos enfans plus habiles
Chercherent des beautés moins ſimples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux eſpoir
Amena l'eſprit faux, ſuivi du faux ſçavoir.
L'amour d'un vain éclat, ſéduiſante parure,
Emporta notre eſprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'eſt beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux ſans elle ébloüit un inſtant:
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la ſimplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raiſon,
Qui laſſe de chérir ſon heureuſe priſon,
Pour vouloir tout apprendre, oſa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle;
Plûtôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle eſpéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre ſon empire en étendant ſa vuë.
La nuit l'enveloppa: ſa fierté confonduë,
Au lieu de s'enrichir, perdit ſon propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble uſurpant ſon nom & ſa puiſſance,
Compagne du Déiſme & de la Tolérance,
Par l'orgueil ſoutenuë & par la volupté,
Sur un Trône éclatant monta l'Impieté.

Un mortel préparoit la voie à ſes conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,

A Rotterdam pour elle ouvrit ſon arſenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier inſatiable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne ſe plaiſoit qu'à voir argumens terraſſés,
Diſputeurs en déroute, & partis renverſés.
Ainſi d'un œil content Marius dans ſa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Déteſtable plaiſir! cœur cruel! homme affreux!
qui regarde avec joye un objet malheureux.
Notre fier conquerant, ravageur de ſyſtêmes,
Ne trainoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophiſmes captieux, longues digreſſions,
Amas d'autorités, foules d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous ſurprendre,
Infidéle aux drapeaux qu'il paroiſſoit défendre,
Adverſaire du camp qu'il avoit protegé,
Et ſouvent déſerteur auſſi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de pouſſiere,
Qu'il fit preſque voler juſques à la lumiere.
Combien de Raiſonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans ſon informe & critique recueil!

S'enfla dans ſon informe & critique recueil! Bayle, qui de Proteſtant ſe fit Catholique, & retourna enſuite à la Religion Proteſtante, non-ſeulement ſa ſçu par ſa maniere de raiſonner, éblouir les eſprits ſuperficiels; mais il a ſçu paroître rempli d'une vaſte érudition, à ceux qui n'approfondiſſent point. Lorſque ſon Dictionnaire parut, M. l'Abbé Renaudot chargé d'en faire ſon rapport à M. le Chancelier, en donna ſon Jugement par un écrit dans lequel il avança ſans crainte, que Bayle n'avoit lu les Anciens, que dans les citations des Modernes, & que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faiſoit plus de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui ſe donnoit pour ſavant critique, Bayle, dans une réponſe à ce Jugement, s'efforce de ſe juſtifier ſur les impietés & les obſcénités; mais à l'article de la ſcience, il paroît baiſſer pavillon devant M. l'Abbé Renaudot: il avouë qu'il ne fournit aux vrais Savans que *des compilations indigeſtes & aſſez cruës.* Ce ſont ſes termes. Ce Diction-

L'ardeur de diſputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légere écorce ;
Mais l'étude eſt pénible & le fruit en eſt lent.
Que Bayle fut commode au Lecteur indolent !
Tout s'y trouve, ſcience, hiſtoire, longs paſſages,
Grave Métaphyſique, & galans badinages.
Bien-tôt à décider ſon diſciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'Imprimeur la gémiſſante preſſe
Vit ſortir de ſon ſein, las d'enfanter ſans ceſſe,
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorans en Savans par extraits.

Dès long-tems la Tamiſe au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'ame dès ſa naiſſance en guerre avec le corps,
Dans ſes droits cependant paiſible juſqu'alors,
Penſoit ſeule, & jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à ſon grand privilège on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend diſputer ſes honneurs,
Et fait parler pour lui de ſubtils chicaneurs.
L'ame dans ce procès ne craint point qu'on décide :
Son droit n'eſt point douteux, mais ſon juge eſt timide.
Locke peſe, examine ; & pour trop balancer
Trouve la cauſe obſcure, & n'oſe prononcer.

---

naire où l'on trouve tant d'articles inutiles, & où l'on ne trouve pas tant d'articles importans, peut bien être appellé un *recueil informe.*

Locke penſe, &c. Non-ſeulement Locke a nié les idées innées, & a ſoutenu que toutes venoient des ſens ; non-ſeulement il a ſoutenu que l'ame ne penſoit pas toujours & que la penſée étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à la matiere, mais ſur la queſtion ſi la matiere peut penſer ou non, il eſt reſté indécis, par reſpect, a-t'il dit, pour la puiſſance de Dieu. *Que ſçavons-nous*, ſelon lui, *ſi Dieu ne peut pas la rendre penſante ? Par conſéquent ſommes-nous capables de connoître ſi un Etre purement matériel penſe ou non?* Qu'une telle modeſtie peut mener loin !

Cruelle modeſtie, ô fatale lumiere!
O mer, entre elle & nous oppoſe ta barriere.
Vœux tardifs! à nos yeux elle vint ſe montrer.
Elle étoit étrangere, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voiſins autrefois vantoient auſſi les nôtres.
Epriſe du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudiſſoit à ces ſpéculatifs,
Qui dans le ſein de l'Etre en qui tout eſt viſible,
Contemploient l'étenduë, immenſe, intelligible,
Archétype, en qui ſeul je vois, ſans le ſçavoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La Raiſon change auſſi de méthode.
Ecrits, habillemens, ſyſtêmes, tout eſt mode.

L'homme dans tous les tems déplora ſes malheurs;
Rouſſeau, tu l'appellois *un miroir de douleurs.*
Et quand pour ſon portrait tu peignis la ſouffrance,
Il n'y trouva que trop ſa triſte reſſemblance.
Il ſe trompoit lui-même, & ſon peintre nouveau

Du plus grand de nos méditatifs, &c. La métaphyſique du Pere Mallebranche a été long-tems très en regne en Angleterre. Aujourdhui Locke domine. Dans un Livre moderne qui a fait beaucoup de bruit, les raiſonnemens du P. Mallebranche ſont appellés des *illuſions ſublimes.* La mode change.

Et ſon peintre nouveau, &c. J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxieme & Chant cinquieme, des malheurs de l'homme, dont le péché originel eſt la cauſe. Je ne ſoupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette ſource du déſordre; mais comme ſes principes ne la ſuppoſent pas, on pourroit croire que, ſuivant ſon ſyſtême, l'homme innocent ſeroit tel qu'il eſt aujourdhui, ſujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des paſſions. *Certainement*, diſoit ſaint Auguſtin aux Pélagiens qui ſoutenoient cette erreur, *ſi un Peintre s'aviſoit de faire un pareil tableau du Paradis terreſtre, quand même il y mettroit une inſcription; qui de nous croiroit voir un Paradis? Qui croiroit même que le Peintre*

De cet objet de pleurs fait un riant tableau.
» Eh! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
» Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?
» La plainte a-t'elle donc tant de charmes pour vous ?
» Pourquoi ſoupçonner Dieu d'un biſarre courroux ;
» Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere,
» Où ſon amour éclate, y chercher ſa colere ?
» Heureux membres d'un tout ſagement ordonné,
» Au bonheut général chaque être eſt deſtiné.
» Il n'eſt point de déſordre : & des mains de ſon Maître
» L'homme eſt ſorti parfait autant qu'il le doit être.
» Tout conſpire pour lui, juſqu'aux ſéditions
» Qu'élevent ſi ſouvent de folles paſſions.
» Reconnoiſſez, Ingrat, que leurs ſecrets ravages
» Vous emportent au bien par d'utiles orages.
» Tels, en ſe diſputant le Royaume des airs,
» Par leurs affreux combats les vents ſervent les mers.

Philoſophes profonds, vos chimeres ſont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?

---

s'eſt trompé ? nous dirions tous qu'il a voulu ſe moquer. » Certè ſi talis Paradiſus pingeretur, nullus diceret eſſe » Paradiſum, nec ſi ſuprà » legiſſet hoc nomen inſcriptum. Nec diceret erraſſe » pictorem, ſed planè agnoſceret irriſorem. » *Op. imp. l.* 3.

Qu'élevent, &c. Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il eſt vrai qu'elles ſont utiles, néceſſaires & louables ſuivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir; l'homme n'eſt-il pas bien malheureux d'avoir à ſoutenir contre lui-même une guerre continuelle ? Et doit-on s'étonner que la morale Chrétienne nous ordonne toujours de réſiſter à nos paſſions, puiſque la morale Payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout ſage doit, comme dit Horace, *reſponſare cupidinibus.*

Eh quoi ! lorſque la paix dans le mien veut entrer ;
Il ſe plaint, & c'eſt lui que j'entens ſoupirer.
Qu'il ſe taiſe à l'inſtant ? votre hónneur le demande ?
Qu'il ſoit heureux enfin quand Pope le commande ;
Malgré lui, malgré moi ferois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ſes plaintes conſtant,
J'appelle en vain la joie : il la repouſſe encore.
Calmez ces paſſions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plûtôt d'un bien dont je ſuis las.
L'inſtant qui nous délivre, eſt l'inſtant du naufrage :
Je le ſçais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Sçavans navigateurs, ſi c'eſt-là votre port,
L'aſyle eſt plus affreux pour moi que la tempête ;
Que Lucrece, s'il veut, à ſa lugubre fête
Invite parmi vous ſon fameux Traducteur,
Qui d'un Maître ſi cher parfait imitateur,
Dans un lien, tiſſu par la mélancolie,
Immole ſa jeuneſſe au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos Sermons, Apôtres du bonheur ;
Et quand l'impieté qui vante ſon breuvage,
Cher & dernier eſpoir des cœurs qu'elle encourage ;

---

* *Si c'eſt-là votre port, &c.* Pline le Naturaliſte, qui ſeroit bien mieux ſurnommé le Miſanthrope, dit que le pouvoir de ſe donner la mort, eſt le plus grand préſent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis* ; & il s'étonne qu'on ait donné l'épithete de *funeſtes* aux plantes qui empoiſonnent ; " parce » que, dit-il, notre condi» tion eſt telle, que pour les » plus heureux même, la » mort eſt un port. » *Quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mortalerumque etiam optimi portus ſit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'eſprit d'irréligion, qui étoit celui de Pline ! Lucrece, le prédicateur de l'impieté, ſe tua à quarante-quatre ans, & Creech fameux en Angleterre par ſa traduction de Lucrece, ſe pendit à quarante ans.

Diſtilleroit pour moi tout le ſuc des pavots,
Je laiſſe ſon nectar à ſes triſtes Héros.

Aujourdhui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons diſſiper ces vapeurs meurtrieres,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Paſcals, Miſanthropes cruels,
Qui ne parlant jamais que d'eſprit & de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur ſort?
Entretenons plûtôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment ſéveres,
L'orgueil, & le menſonge, enchanteurs néceſſaires,
» Oui, pour attacher l'homme à ſa condition,
» Sans ceſſe à ſes côtés marche l'Opinion,
» Dont l'art inépuiſable en utiles merveilles,
» Sçait flâter le ſçavant dans ſes pénibles veilles,
» Conſoler l'ignorant dans ſon repos honteux,
» Faire danſer l'aveugle & chanter le boiteux.
» Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
» Que ſouléve & groſſit, complaiſant, charitable;
» L'Orgueil, toujours fécond en charmantes vapeurs,

Vos rigoureux Paſcals, &c. Ce reproche de ſévérité & de miſanthropie qu'on a fait particuliérement à M. Paſcal, & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains, eſt ſi injuſte, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des Eſprits forts contre M. Paſcal? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie ſi ſupérieur?

Oui, pour attacher l'homme, &c. Ceci eſt encore tiré de l'*Eſſai ſur l'homme*. Qui auroit cru que nous euſſions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur conſiſtoit à ignorer nos malheurs, le déſordre en ſeroit encore plus grand, & nous n'en ſerions que plus à plaindre, ſuivant cette belle parole de St. Auguſtin: *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum?*

» Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi ! vous que la Raiſon éclaire de ſi près,
Vous pour qui la Nature a ſi peu de ſecrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richeſſes !
De nos enfans plûtôt reprenons les foibleſſes.
Ne ſont-ils pas heureux, lorſqu'une goutte d'eau,
Que leur ſouffle pénétre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de ſon globe fragile,
Vuide ouvrage du vent, que le vent va briſer ?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuſer.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il ſe dérobe à l'ennui de ſoi-même ?
Si telle eſt ſelon vous la route du bonheur,
Laiſſez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étenduë,
A l'objet qui m'attriſte accoutumer ma vuë ;
Ou plûtôt j'aime mieux, plein d'un eſprit flâteur,
Me jetter dans le ſein de mon Conſolateur.

Oui, l'homme eſt malheureux ; dès-long-tems tu l'éprouves :
Et ſon Conſolateur, cher Rouſſeau, tu le trouves.
C'eſt celui qu'imploroit d'une mourante voix,
Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lyre autrefois
Par des ſons ſi touchans accompagnoit les larmes.
C'eſt celui qui ſouvent prend contre nous les armes.

Ce ſaint Roi, &c. Le M. Rouſſeau a fait une belle traduction. Cantique d'Ezéchias, dont

Et qui par ſes rigueurs préparant ſes bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix,
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ſes ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces Vers qui les ont terraſſés :
Puiſſent-ils par lui-même être récompenſés !
Que pour premier bienfait ſa clémence attendrie,
Au gré de mes deſirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie eſt par-tout ;
Mais ton courage enfin n'eſt-il pas donc à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui ſoupirent ſans ceſſe,
Doivent de tes marais t'augmenter la triſteſſe !
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné ?
Revien, c'eſt trop ſouffrir : quel courroux obſtiné
Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre ?
Et ſous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre ?

---

* *Au gré de mes deſirs te rende à ta patrie.* Lorſque j'achevai cette Epître, le bruit couroit que Monſieur Rouſſeau étoit près de revenir dans ſa patrie ; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne ſe montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la premiere & la derniere fois.

FIN.

LETTRE

De Monſieur le Chevalier DE RAMSAY, à Monſieur RACINE.

QUelque charmé que je ſois, MONSIEUR, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge; & vous feriez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal deſſein de cette Lettre eſt de rendre juſtice à mon ami, & à mon compatriote M. Pope. Il eſt très-bon Catholique, & a toujours conſervé la Religion de ſes ancêtres dans un Pays où il y auroit pu trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ſes mœurs, la nobleſſe de ſes ſentimens, & ſon attachement à tous les grands principes du Chriſtianiſme, le rendent auſſi reſpectable, que la ſupériorité de ſes lumieres, la beauté de ſon génie, & l'univerſalité de ſes talens le rendent admirable.

Il a été accuſé en France de vouloir établir la fatalité monſtrueuſe de Spinoſa, & de nier la dégradation de la nature humaine. Je le crois exempt de l'une & de l'autre de ces deux funeſtes erreurs, qui renverſent toute Morale & toute Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. Voici comme j'entens les principes de ſon Eſſai

ſur l'homme, *& je penſe qu'il ne me déſavouera pas.*

Il eſt bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme ſoit ſon état primitif & conforme à l'ordre. Son deſſein eſt de montrer que depuis la nature dégradée, *tout eſt proportionné avec poids, meſure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui ſouffre, qui mérite de ſouffrir, & qui ne peut être rétabli que par les ſouffrances: Que les maux phyſiques ſont deſtinés à guérir le mal moral: Que les paſſions & les crimes des hommes les plus méchans ſont bornés, dirigés, & réglés de façon par une Sageſſe ſouveraine, qu'elle tire l'ordre de la confuſion, la lumiere des ténébres, & des biens innombrables des maux paſſagers de cette Vie: Que cette Providence conduit tout à ſes fins, ſans jamais bleſſer la liberté des Etres intelligens, & ſans produire ni approuver les effets de leur malice déliberée; & que tout eſt réglé dans l'ordre phyſique, tandis que tout eſt libre dans l'ordre moral: Que ces deux ordres ſont enchaînés ſans fatalité, & ſans cette néceſſité qui nous rend* vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime: *Que nous ne voyons préſentement qu'une rouë détachée de la vaſte machine, qu'un nœud très-petit de la chaîne, & qu'une foible partie du plan immenſe qui ſera dévoilé quelque jour. Alors Dieu fortifiera pleinement toutes les démarches incompréhenſibles de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & s'abſoudra, comme dit Milton, du jugement téméraire des mortels.*

Vous avez donné une preuve éclatante de la juſteſſe de votre eſprit, & de la juſtice de votre

cœur, en avertiſſant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables ſentimens de M. Pope, mais les fauſſes conſéquences qu'on a tirées en ce pays-ci de ſon Ouvrage, en confondant l'ordre paſſager de la nature dégradée, avec l'ordre éternel, immuable & néceſſaire auquel l'homme eſt deſtiné.

Je connois les coupables auteurs de ces calomnies répanduës contre M. Pope. Spinoſiſtes, & incrédules eux-mêmes, ils ont cru qu'il leur reſſembloit, perſuadés qu'on ne peut avoir de l'eſprit ſans penſer comme eux.

Notre Homere Anglois, bien éloigné de l'erreur Pélagienne, dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi, eſt perſuadé que non-ſeulement l'homme eſt déchu & dépouillé, mais mortellement bleſſé : non-ſeulement bleſſé, mais encore mort ; non-ſeulement mort, mais de plus enſéveli dans le péché : de ſorte que ſans une force ſurnaturelle, ſans la δυναμις Θειᾳ reconnuë des Payens même, il ne peut rien produire de lui-même qui ſoit conforme à l'ordre éternel, à l'amour du Souverain Beau *pour lui-même, & de tous les Etres ſubalternes pour lui. Je me flatte qu'il juſtifiera un jour ſes vrais ſentimens, & qu'il imitera votre exemple, en nous donnant un Poëme ſur la* Religion, *fort ſupérieur au* Paradis perdu, *dont les images ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet, dont le plan philoſophique n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmétrique, l'eſprit créateur de Milton.*

Milton écrivit ſon Poëme pour confondre l'incrédulité de ſon ſiécle ; mais Calviniſte outré,

il dégrada ſon Ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & rétreci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

M. le Chevalier Newton, grand Géométre & nullement Métaphyſicien, étoit perſuadé de la vérité de la Religion; mais il voulut rafiner ſur d'anciennes erreurs Orientales, & renouvella l'Arianiſme par l'organe de ſon fameux diſciple & interprête M. Clarke qui m'avoua quelque tems avant que de mourir, après pluſieurs conférences que j'avois euës avec lui, combien il ſe repentoit d'avoir fait imprimer ſon Ouvrage; je fus témoin il y a douze ans à Londres, des derniers ſentimens de ce modeſte & vertueux Docteur.

M. Locke, génie ſuperficiel, qui a écrit les Elemens de la Philoſophie, plûtôt que ſes principes approfondis, étoit, je crois, un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide pas un Philoſophe, & que les déciſions de l'Egliſe ne lui ſervent pas de bouſſole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeuneſſe dans une incrédulité ſéduiſante, mais également éloignée des horreurs du Spinoſiſme impie, & des excès du Déiſme, qui ne cherche à ſecouer le joug de la révélation, que pour contenter les paſſions. Je fus ramené par le grand & ſublime Fenelon, Archevêque de Cambray, qui me fit comprendre non-ſeulement la beauté de la morale Chrétienne, mais qui me démontra que, quoique nos Myſtères ſoient incompréhenſibles, ils ne ſont pourtant pas impoſſibles; qu'ils ont un côté obſcur qui humilie l'eſprit humain, &

un côté lumineux qui éclaire, & le conſole. En ſorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rouſſeau.

Tel aujourdhui dégagé de ſa chaîne
N'écoute plus que la voix ſouveraine;
..... qui commençant ſa carriere
Ferma long-tems les yeux à la lumiere.

Je ſuis, MONSIEUR, *avec*, *&c.*

Le Chevalier de RAMSAY.

A Pontoiſe le 28. Avril 1742.

REPONSE

De Monſieur RACINE.

IL eſt vrai, MONSIEUR, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais ſi votre nom & vos Ouvrages m'étoient inconnus, je ſerois étranger dans la République des Lettres. La maniere dont vous expliquez le ſyſtême de M. Pope eſt ſi lumineuſe & ſi conforme à la Religion, que je vous demande la permiſſion de rendre votre Lettre publique. Elle ſervira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle auſſi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penſer bien différemment.

Ce que vous m'écrivez ſur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité eſt plus fort ſur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puiſque vous ne diſſimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géométres eux-mêmes, malgré cette ſcience qui doit rendre l'eſprit ſi juſte, s'égarent ſouvent dans les vérités les plus importantes, lorſqu'ils ne veulent ſuivre que leurs lumieres ; parce qu'en pareille matiere, la grande juſteſſe d'eſprit eſt la ſoumiſſion à l'autorité.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Soiſſons le 15. Mai 1742.

SECONDE LETTRE

De Monſieur le Chevalier de RAMSAY à Monſieur RACINE.

JE ſuis content, MONSIEUR, & bien perſuadé que vous ſerez auſſi content que moi, en recevant la Lettre que M. Pope m'a adreſſée pour vous être remiſe.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témérairement, lorſque dans la premiere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai ſoutenu hardiment la pureté des ſentimens de mon illuſtre compatriote. Mais ce n'étoit pas aſſez qu'il fût juſtifié par moi: on eût pu croire que l'amitié ſeule m'avoit fait parler. Le voici qui ſe juſtifie lui-même. Sa Lettre, en vous prouvant ſon zéle pour la Religion, & ſa ſoumiſſion à l'autorité de l'Egliſe, fermera la bouche à ſes accuſateurs. Il y joint un Livre fait pour ſa défenſe par un célébre Docteur de l'Egliſe Anglicane nommé Warburton. En diſtribuant lui-même cet Ouvrage à ſes amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos ſoupçons contre lui étoient pardonnables. Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ſes ennemis, il en a de pluſieurs eſpéces. Son rare talent lui fait des envieux. Urit enim fulgore ſuo, &c. *Les liaiſons intimes qu'il a euës avec pluſieurs grands Seigneurs oppoſés, ou accrédités à la Cour, lui en ont fait d'autres. Du reſte, on a des preuves certaines de ſa probité & de ſa vertu incorruptible.*

J'ai oui dire qu'il a été ſucceſſivement, & quelquefois en même tems, ami & confident intime de pluſieurs Miniſtres. Il auroit pu faire une fortune immenſe en profitant de la diſgrace des uns, pour faire ſa cour aux autres : mais ſon cœur eſt incapable de ces baſſeſſes.

On m'aſſure auſſi qu'une Princeſſe, admiratrice de ſes Ouvrages, voulant dans le tems qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poëte, non pas à abandonner la Religion de ſes peres, mais à diſſimuler, elle vouloit lui procurer des places conſidérables, en lui promettant qu'il ſeroit diſpenſé des ſermens accoutumés. Il refuſa ces propoſitions avec une fermeté inébranlable. Un pareil ſacrifice n'eſt pas celui d'un Incrédule ou d'un Déiſte.

Ne croyez pas que les ſentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainſi en faveur de M. Pope, ni que j'aye envie de lui offrir un encens adulateur. Je ne ſonge qu'à rendre hommage à la Juſtice & à la Vérité.

Je ſuis, &c.

Ce 10. Septembre 1742.

LETTRE

De M. POPE à M. RACINE.

*J'Aurois eu l'honneur, MONSIEUR, de répondre, plûtôt à votre Lettre, ſi je n'avois pas toujours attendu le beau préſent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme ſur la Religion. Le plaiſir que me cauſa cette Lecture eût été ſans mêlange, ſi je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en ſuis conſolé qu'en liſant l'endroit de votre Avertiſſement où vous déclarez que n'entendant pas l'original Anglois vous ne pouvez pas juger de l'*Eſſai ſur l'Homme *par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes, mais les fauſſes conſéquences qu'on en a tirées, & les dangereuſes maximes que quelques perſonnes ont cru y trouver. Cet aveu eſt une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.*

Je puis vous aſſurer, MONSIEUR, que votre entiere ignorance de notre Langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoiſſance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêché de pénétrer mes véritables ſentimens. Toutes les beautés de la verſification de M. D. R... ont été moins honorables à mon Poëme, que ſes mépriſes continuelles ſur mes raiſonnemens & ſur ma Doctrine ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces mépriſes relevées & réfutées dans l'Ouvrage Anglois que j'ai l'honneur de vous

envoyer. Cet Ouvrage eſt un Commentaire critique & philoſophique par le ſçavant Auteur de la divine Légation de Moïſe. *Je me flâte que le Chevalier de Ramſay, rempli comme il l'eſt d'un zéle ardent pour la Vérité, voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre juſtice, & je me flâte que tous vos ſoupçons ſeront diſſipés.*

En attendant ces éclairciſſemens, je ne ſçaurois me refuſer le plaiſir de répondre nettement à ce que vous déſirez ſçavoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-ſincérement, que mes ſentimens ſont diamétralement oppoſés à ceux de Spinoſa & même à ceux de Leibnitz; puiſqu'ils ſont parfaitement conformes à ceux de M. Paſcal & de M. l'Archevêque de Fenelon, & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier, en ſoumettant toujours toutes mes opinions particulieres aux déciſions de l'Egliſe.

Je ſuis avec, &c.

A Londres le 1. Septembre 1742.

REPONSE

De M. RACINE à M. POPE.

QUelle plus grande preuve de votre Religion, MONSIEUR, que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous juſtifiez devant un homme qui doit ſe juſtifier lui-même de vous avoir attaqué témérairement ! Vous me pardonnez ma faute ſans m'en faire le moindre reproche, & plus vous m'épargnez, moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui, MONSIEUR, j'avouë qu'un zéle trop précipité m'a ſéduit. J'avois entendu pluſieurs fois oppoſer à des vérités que vous reſpectez autant que je les reſpecte, des principes qu'on diſoit être les vôtres, ou du moins des conſéquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il eſt vrai que dans l'Avertiſſement qui précéde mon Epître, je fis un aveu que m'inſpira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la perſuaſion où j'ai toujours été, que les plus grands hommes ſont ceux qui ſont les plus dociles à la révélation. J'avois peine à comprendre que vous fuſſiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que de mépriſables, & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur, vous fuſſiez capable de préter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique votre Lettre, qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puiſqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous ſoupçonner; je me vois obligé de la rendre publique. L'offenſe l'a été, la réparation doit l'être. C'eſt ce que je dois & à vous & à moi, parce que je le dois à la juſtice.

Quelque apologie de vos ſentimens que puiſſe contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh! quelle plus forte apologie, que cette diſpoſition où vous êtes de ſoumettre toujours vos opinions particulieres à l'autorité de l'Egliſe! Ce reſpect que vous conſervez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pu l'affoiblir en vous, eſt une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans ſon ſein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en Vers des vérités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modèle, & n'oublier jamais que le plus grand Poëte de l'Angleterre eſt un des plus humbles enfans de l'Egliſe.

Je ſuis, MONSIEUR, *&c.*

A Paris ce 25. Octobre 1742.

FIN.

APPROBATION

du Poëme de la Religion.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Poëme de la Religion, par M. Racine*, & il m'a paru que, ſoit qu'on y conſidére la ſolidité des Penſées & des Raiſonnemens, ſoit qu'on faſſe attention à la nobleſſe des images, & à la magnificence du ſtyle, l'Ouvrage répondoit parfaitement à la grandeur & à la dignité du ſujet. A Verſailles le troiſiéme Janvier 1742.

HARDILON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JEAN-BAPTISTE COIGNARD, l'un de nos Imprimeurs ordinaires à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſiroit faire imprimer, ou imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Poëme de la Religion, par M. Racine*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *Neuf années conſécutives*, à compter du jour de la date deſd. Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera

faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle ſous le contre-ſcel deſd. Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725., qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandant de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes Ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le 26me. jour du mois de Janvier, l'an de grace 1742., & de notre regne le 27me. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Monſieur DESAINT eſt intéreſſé pour moitié au préſent Privilège, ſuivant le Traité fait entre nous, le 30. Janvier 1742. COIGNARD.

Regiſtré enſemble la préſente ceſſion, ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 579. *fol.* 569., *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 3. *Février* 1742. SAUGRAIN, Syndic.

LA GRACE,

POËME.

PRÉFACE.

JE puis, à la tête de cet Ouvrage, avouer mes craintes, ſans être ſoupçonné de cette fauſſe modeſtie ſi commune aux Auteurs, qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité, lorſqu'ils ſont intérieurement pleins de confiance. Pour moi, je n'ai aucun ſujet d'en avoir: je vais parler d'un myſtère qui révolte l'amour propre, & qui ſera toujours l'écueil de notre raiſon. Je vais traiter une Queſtion ſur laquelle on ſuit différens ſyſtêmes; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embraſſé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin, j'écris en Vers, & ceux qui ſans faire attention au Théologien, ne regarderont en moi que le Poëte, examineront mes Vers avec d'autant plus de ſévérité, que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour les enfans, & l'on n'en a preſque point vu ſoutenir ce fardeau dignement. Ce n'eſt point à

moi à citer les paſſages d'Homere & d'Euripide qui l'aſſurent, & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les Grecs & les Latins. Il eſt vrai que ce Proverbe ſemble confirmé par l'Hiſtoire : rarement a-t'on vu ceux qui ſe ſont rendus illuſtres, ſoit par les Armes, ſoit par les Lettres, laiſſer des ſucceſſeurs dignes d'eux. Les fils des grands hommes ont preſque tous dégéneré, peut-être, parce qu'on les décourage, pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne ſont pas obligés d'avoir, & l'on s'imagine qu'ils doivent repréſenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc ſujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrois y oppoſer quelques raiſons ; mais comme les Lecteurs ne ſont pas obligés d'écouter nos raiſons, je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite, dans laquelle il eſt impoſſible de ne pas ſacrifier quelquefois la richeſſe d'une rime, & la cadence d'un Vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choiſir une matiere ſi épineuſe. Il me ſuffit de dire ici que la lecture de ſaint Proſper m'ayant inſpiré l'envie de traiter comme lui en Vers une queſtion agitée depuis ſi long-tems, la hardieſſe de l'entrepriſe engagea quelques perſonnes fort éclairées à m'encourager, & à m'aider de leurs ſecours, qui m'étoient abſolument néceſſaires.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein des Muſes, avec une grande inclination pour elles, & plus d'ardeur à les ſuivre que de talens, j'ai

perdu dès la plus tendre enfance, celui qui pouvoit m'inſtruire le mieux à leur commerce, & par l'autorité qu'il avoit ſur moi, & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau, ce qu'Ovide diſoit en parlant de Virgile: *Virgilium vidi tantùm.* Je n'ai fait que le voir, & je n'étois pas en âge de mettre à profit la converſation d'un pareil maître. Ainſi lorſque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carriere poétique, je me ſuis trouvé ſans guide, & je me ſerois ſouvent égaré, ſans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces perſonnes, auprès deſquelles ma Muſe a trouvé un accès auſſi utile pour elle qu'honorable. Mon amour propre n'a rien ſouffert en ſe ſoumettant à de pareils Juges: j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont repriſes; & s'il en reſte encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vuë: mais je n'ai pas toujours été capable de ſuivre leurs avis.

Ces fautes, que je reconnois ſans peine, n'intéreſſent que la Poéſie: je ne me ſuis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéreſſer la Doctrine. J'ai eu la précaution la plus ſcrupuleuſe pour ne rien laiſſer qui méritât une cenſure raiſonnable: & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une cenſure raiſonnable; car j'oſe dire auſſi qu'il ſeroit injuſte de faire le procès à un Poëte comme à un Théologien, & de vouloir rappeller tous ſes mots à la préciſion de l'Ecole. Ce n'eſt point ici un Traité Théologique, c'eſt un Poëme: ce n'eſt point aux Docteurs que je parle; c'eſt au commun du monde. Il me

ſuffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre & doit ſavoir. La Poéſie a cet avantage, qu'elle rend ſenſibles au peuple les vérités les plus abſtraites, par les images ſous leſquelles elle les préſente, & que par ſa meſure & ſon harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un ſi beau privilège, ſi on la ſoumettoit à des loix rigoureuſes qui la rendiſſent ſéche & ſtérile.

J'ai ſouvent employé les termes de l'Ecriture ſainte & des Peres, & c'eſt en cela que conſiſte le mérite de mon travail : je ne prétens pas non plus en tirer comme Poëte une grande gloire. Je n'ai preſque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorſque je les ai recités, étoient l'aſſemblage de pluſieurs penſées des Prophêtes renduës fidélement. Auſſi faut-il avouer que l'Ecriture Sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable ſublime, qui charme tous les hommes, cet enthouſiaſme divin qui ſaiſit l'ame, qui l'étonne & qui l'enleve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poëte, venons au Théologien, ſi ce titre peut me convenir, & rendons compte de la Doctrine de ce Poëme.

Un être tout-puiſſant, qui a tout fait, qui conſerve tout, qui regne ſur les eſprits, comme ſur les corps, de qui viennent toutes les lumieres & toutes les vertus, & dont les décrets ſont la regle de l'avenir, eſt une vérité dont nous ſommes intérieurement convaincus, & qui eſt renfermée néceſſairement

dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre ame eſt encore une vérité, qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, & nous ſentons que nous ſommes plus libres de vouloir telle ou telle choſe, que de remuer la main de tel ou de tel côté. Ces deux vérités inconteſtables ſemblent cependant ſe contredire : ce qui ne nous doit pas ſurprendre ; puiſque même nous trouvons dans la Géométrie des propoſitions, leſquelles, quoique certaines, nous paroiſſent cependant s'oppoſer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorſque nous parlons de Dieu & de l'ame ? Si nous ignorons ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que notre ame, & comment elle agit ſur notre corps : pouvons-nous ſçavoir comment Dieu agit ſur elle ? L'opération d'un Dieu nous eſt inconnuë : celle de notre ame nous l'eſt auſſi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnuës ? Lorſque dans la Géométrie deux propoſitions, qui ſemblent ſe contredire, ſont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines ſemblent ſe contredire, devons-nous pour cela héſiter ? Si notre raiſon n'a pas aſſez de lumiere pour les accorder, qu'elle ait aſſez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Boſſuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voye pas toujours le milieu par où l'enchaînement ſe continuë.*

Puiſque nous avons tant de peine à concilier la puiſſance divine & la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre ſur cette queſtion, parler les payens d'une façon ſouvent contraire. Homere, qui répéte ſi ſouvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille : *Les Dieux donnent la victoire, mais c'eſt à vous à modérer votre fierté & votre colére.* Iliad. 10. Achille eſt donc le maître de ſon cœur : & le même Homere dit dans l'Odyſſée, Liv. 23. qu'*il dépend des Dieux de rendre inſenſée la perſonne la plus ſage, & de rendre ſage la perſonne la plus inſenſée.* Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour la jeuneſſe : *Dî probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux Dieux que les biens de la ſanté & de la fortune ; que ceux de l'ame ſont en ſa diſpoſition.

Det vitam, det opes, animum mi æquum ipſe parabo.

Les Payens ont été ſouvent juſqu'à faire les Dieux auteurs des crimes, pour excuſer leurs paſſions, dont ils prenoient la violence pour une force divine.

Sua quique Deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejetter ſur les Dieux.

Crimen erit Superis & me feciſſe nocentem,

dit Caton dans Lucain. Helene dans Homere reproche à Venus de l'avoir ſéduite ; & dans Euripide, de l'aveu de Menelas lui-même,

elle ne lui a été infidéle que par obéiſſance aux Dieux. Malgré ce langage ſi commun chez les Payens, ils en tiennent un autre tout oppoſé, quand ils parlent en Philoſophes. Ils ſe laiſſoient tromper par ce faux raiſonnement de notre amour propre, que nous n'aurions point de mérite, ſi notre vertu étoit un don du Ciel. C'eſt ce que Ciceron fait dire à un de ſes interlocuteurs dans le troiſiéme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriamur, quod non contigeret, ſi id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Le même Ciceron prétend encore qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune; mais que notre ſageſſe eſt en notre pouvoir: *Fortunam à Deo petendam, à ſeipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

En effet, diſoit-il, quelqu'un s'eſt-il jamais aviſé de remercier les Dieux d'être honnête homme? *Nam quis, quòd bonus vir eſſet, gratias diis egit unquam?* Actions de graces qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages ſi contraires & ſi communs chez les Payens ont été bien rendus par Corneille dans ſon Œdipe. Il fait dire à Jocaſte:

C'étoit-là de mon fils la noire deſtinée:
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu ſe dégager de cet Aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échapper à demi.

Et Théſée par ſa réponſe détruit cette abſurde opinion d'une force néceſſitante.

Quoi! la néceſſité des vertus & des vices,
D'un Aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions

Au plus biſarre effet de ſes predictions ?
L'ame eſt donc toute eſclave ; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attaché ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les Autels ;
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épanduë
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt duë.
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir :
Alors qu'on délibere on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que ſuivant que d'enhaut leur bras le précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le Ciel, juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire ;
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces Vers admirables ſont également vrais, excepté celui-ci, *doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire*, qu'un Payen pouvoit bien dire, mais qu'un Chrétien n'a jamais dû penſer. Auſſi Corneille fait parler autrement un Chrétien dans Polieucte. C'eſt ainſi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu ſur nous.

Il eſt toujours tout juſte & tout bon ; mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace :
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare :
Le bras qui la verſoit en devient plus avare,

Et cette ſainte ardeur qui nous portoit au bien
Tombe plus rarement ou n'opére plus rien.

Sur cette importante queſtion les Chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puiſqu'ils doivent s'accorder ſur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, ſans abandonner la foi & la raiſon, je veux dire ſur la puiſſance de Dieu & la liberté de l'homme; car je ne parle point ici des Hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la grace, & les autres, de peur de détruire la grace, ont nié la liberté. L'Egliſe les condamne également, & reconnoît que nous faiſons le bien & le mal librement, & que néanmoins nous ne faiſons aucun bien que Dieu ne nous le faſſe faire. C'eſt ce que nous ſommes obligés de croire. Mais comme nous voulons auſſi tâcher de le comprendre, nous avons cherché les moyens d'accorder la grace & la liberté. De-là cette différence de langage entre nous, & cette contrariété de ſyſtêmes; contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union & la charité, puiſqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres, dont mon intention eſt de ſuivre la Doctrine, ſont les deux grands Maîtres que l'Egliſe a particuliérement reconnus pour les Docteurs de la grace, Saint Auguſtin & Saint Thomas, dont les principes ſont appellés par Alexandre VII. *tutiſſima certiſſimaque dogmata.*

Les Diſciples de ces deux Docteurs, quoiqu'unis de cœur entr'eux, & quoiqu'ils ne

forment, pour ainſi dire, qu'une même Ecole, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous ſemblent plus faciles à concevoir, & nous offrent des images plus ſenſibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abſtraits ; mais leur ſyſtême plus philoſophique, & ſoutenu par un Corps ſçavant, eſt aujourdhui plus généralement ſuivi. Je me fais gloire d'y être attaché ; mais il ne m'eſt pas poſſible de mettre en Vers ces termes Philoſophiques qui expliquent l'opération de Dieu ſur ſa créature. Il me ſuffit d'établir la ſouveraineté entiere de celui qui fait tout en nous : & ſi je la dépeins ſouvent par des images conformes à ce que les Auguſtiniens appellent *la délectation victorieuſe*, je me ſers ſouvent auſſi d'expreſſions qui répondent à ce que les Thomiſtes appellent *la Prémotion Phyſique* : ce qui ſe concilie aiſément, puiſque s'il eſt indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplace dans notre cœur par des attraits céleſtes, les attraits des biens ſenſuels ; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne auſſi la maniere d'être ; qu'il eſt le ſouverain moteur des cœurs ; qu'il fait & notre volonté & notre liberté.

Il eſt vrai que j'admets, comme ſaint Auguſtin, une différence des deux états : mais je l'admets à l'exemple de M. Boſſuet, que les Thomiſtes ſe glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne ſe glorifieroit pas de penſer comme a penſé un Evêque qui a été en même tems l'un des plus ſublimes génies de la

France, & l'une des plus grandes lumieres de toute l'Egliſe ? Dans ſon Traité du Libre Arbitre, où il explique avec tant de clarté & de préciſion le ſyſtême de la Prémotion Phyſique, qu'il paroît adopter, voici comme il explique auſſi la différence des deux états, & l'attrait de la grace. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme ſoit moins dépendante, mais il faut conſidérer préciſément les diſpoſitions qui ſont changées par la maladie, & juger par-là de la nature du remède que Dieu y apporte. Le changement le plus eſſentiel que le péché ait fait à notre ame, c'eſt qu'un attrait indéliberé du plaiſir ſenſible prévient tous les actes de notre volonté : c'eſt en cela que conſiſte notre langueur & notre foibleſſe, dont nous ne ſerons jamais guéris que Dieu ne nous ôte cet attrait ſenſible, ou du moins ne le modére par un autre acte indéliberé du plaiſir intellectuel. Alors ſi par la douceur du premier attrait, notre ame eſt portée au bien ſenſible ; par le moyen du ſecond, elle ſera rappellée à ſon véritable bien, & diſpoſée à ſe rendre à celui de ces deux attraits qui ſera ſupérieur. Elle n'avoit pas beſoin, quand elle étoit ſaine ; de cet attrait prévenant, qui avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne ſentoit pas cet autre attrait, qui, avant toute délibération l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maîtreſſe abſoluë, connoiſſant parfaitement ſon bien, qui eſt Dieu, l'aimant librement, & ſe plaiſant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit de ſon propre choix : mais ce choix*

pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui eſt propre à la créature.

C'eſt ainſi que s'explique M. Boſſuet dans cet excellent Traité, que je citerai quelquefois dans mes Notes, de même que je citerai auſſi quelquefois le P. Bourdaloüe, ce héros des Orateurs Chrétiens, qui a fait l'admiration de la Ville & de la Cour, en prêchant l'Evangile dans toute ſon étenduë, & dans toute ſa ſévérité. On verra ſouvent ſes principes conformes aux miens, parce que Théologiens, Philoſophes, Orateurs & Poëtes, doivent parler de même, quand ils parlent de la toute-puiſſance d'un Dieu ſur ſa créature. Le Pere Mallebranche lui-même, quoiqu'oppoſé au ſyſtême de la Prémotion Phyſique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans ſon Traité de la Nature & de la Grace, *qu'il n'y a que Dieu qui agiſſe immédiatement ſur nos eſprits, & qui produiſe en eux toutes les modifications dont ils ſont capables; & que l'ame n'eſt volonté, que par le mouvement que Dieu lui imprime ſans ceſſe.*

Ce fameux ennemi de l'imagination, ſi ſouvent abuſé par elle, oppoſoit en même-tems aux Thomiſtes, la comparaiſon d'une Pagote que ſon maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baiſſé la tête, qu'elle ne pouvoit baiſſer qu'au moyen du cordon que ſon maître devoit tirer : cette comparaiſon n'a aucune juſteſſe. Les Thomiſtes, ni aucuns bons Théologiens, ne diſent jamais qu'on ſoit damné pour avoir manqué

manqué de grace. On eſt puni de tel ou de tel péché : or ce n'eſt pas le défaut de grace qui eſt la cauſe immédiate du péché : c'eſt notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement perſuadés, & de la puiſſance de Dieu, & de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agiſſons comme pouvant tout, prions comme ne pouvant rien : c'eſt la concluſion qu'il faut tirer de la Doctrine de S. Auguſtin & de S. Thomas, & que je ſouhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je ſois à ces deux grands Docteurs, comme l'Egliſe n'a point condamné tous ceux qui ſuivent d'autres maîtres, il ne nous eſt pas permis non plus de les condamner : auſſi n'ai-je attaqué qu'un ſeul des Ecrivains modernes, mais ſans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que ſon ſyſtême trop conforme à notre amour propre, eſt dangereux & contraire à la Doctrine de l'antiquité : mais en cela j'eſpére ne choquer perſonne, puiſque perſonne aujourdhui ne ſoutient ſa Doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute paſſion pour la diſpute, à plus forte raiſon l'ai-je été de toute humeur ſatyrique. Quoique par la malignité des hommes les traits de ſatyre contribuënt infiniment au ſuccès des Ecrits, & que les Poëtes ſoient plus enclins que les autres à rail-

ler ; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voye ſi ſouvent criminelle, & toujours très-dangereuſe. Il eſt permis aux gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres ; les guerres alors ſont innocentes & utiles ; pourvu qu'elles ne ſe faſſent point avec animoſité : mais il n'eſt point permis dans les Ecrits de Religion de choquer ouvertement ceux qui ne penſent pas comme nous, lorſque ce qu'ils penſent n'a point été déclaré contraire à la Foi. La vérité doit toujours être défenduë avec les armes de la charité, & l'on s'oppoſe ſoi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avouë qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans ; mais la réfléxion me les a fait retrancher : & ſacrifiant ſans peine les intérêts de la Poéſie à ceux de la Religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques Vers, que d'y laiſſer des vivacités contraires à l'eſprit de paix.

Quoique le dogme de la grace ait cauſé tant de diſpute parmi les Chrétiens, je ne me ſuis appliqué qu'à celles que nous avons ſoutenuës contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triſte ſouvenir de nos troubles : pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *ſi tam in noſtra poteſtate eſſet obliviſci, quàm tacere ?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il eſt néceſſaire d'être inſtruit. Dans le Ier. Chant, pour conduire à la néceſſité de la grace, je dépeins l'innocence de l'homme & ſa chû-

re : l'état déplorable où il fut réduit, quand il fut abandonné à lui-même, l'impuiſſance de la raiſon & de la loi pour le guérir ; enfin la venuë de Jeſus-Chriſt l'auteur & le diſpenſateur de la grace. J'établis dans le IIme. Chant la puiſſance & l'efficacité de cette grace, qui ne détruit point la liberté, puiſqu'on y peut toujours réſiſter. Dans le IIIme. Chant, j'étends la grande preuve de la puiſſance de cette grace, qui eſt le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs ; & je fais voir que ces combats détruiſent le ſyſtême de la grace verſatile & de l'équilibre. Enfin le IVme. Chant renferme le myſtère de la Prédeſtination, qui nous apprend combien la grace eſt gratuite.

Voilà ſans doute de grands & de nobles ſujets : ils paroîtront peut-être peu ſuſceptibles des ornemens de la Poéſie ; cependant ſi j'ennuye en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi ſeul. Plus les objets ſont grands, plus la Poéſie eſt digne de les décrire. Puiſqu'un de ſes avantages eſt de ſçavoir peindre noblement les plus petites choſes, que doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion ? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expreſſions nobles, la foibleſſe des ſujets de ſes Georgiques.

Verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.

Cependant puiſqu'il y a réuſſi, & que dans

une matiere ſi peu agréable, il ſçait toujours nous plaire : combien les hommes ſeroient-ils plus attentifs à un Poëte qui avec le génie de Virgile, chanteroit des ſujets plus nobles & plus intéreſſans, que ne le ſont les préceptes du labourage, ceux de la culture des Arbres & du ſoin des Animaux ?

LA GRACE,

POËME.

CHANT I.

ENNEMI du menſonge, & de ſes fictions.
Qui nourriſſent des cœurs les folles paſſions,
Je veux prendre aujourdhui la vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illuſtre Proſper j'oſe ſuivre les pas;
Puiſſé-je comme lui confondre les Ingrats!
O vous qui ne cherchez que ces rimes impures;
Des plaiſirs ſéduiſans dangereuſes peintures:
Sur mes chaſtes tableaux ne jettez pas les yeux:
Fuyez; mes vers pour vous ſont des vers ennuyeux:
Des ſons de la vertu votre oreille ſe laſſe.
Profanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.
Oui, Seigneur, j'entreprens de lui prêter ma voix;
Tout fidéle eſt ſoldat pour défendre tes droits.
Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,

Rien ne peut ébranler ma généreuſe audace ;
Duſſent les libertins déchirer mes écrits :
Trop heureux ſi pour toi je ſouffre des mépris !
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne ;
De tes riches faveurs, faveur la plus inſigne !
Pour en être honorés, tes Saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer & ſoutenir mon zéle :
Tout foible que je ſuis, j'embraſſe ta querelle.
La Grace que je chante, eſt l'ineffable prix
Du Sang que ſur la terre a répandu ton Fils,
Ce Fils en qui tu mets toute ta complaiſance,
Ce Fils, l'unique eſpoir de l'humaine impuiſſance,
A défendre ſa cauſe approuve mon ardeur ;
Mais animant ma langue, échauffe auſſi mon cœur.
Que je ſente ce feu qui par toi ſeul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume :
Non comme ces eſprits triſtement éclairés
Qui connoiſſent la route & marchent égarés ;
Toujours vuides d'amour, & remplis de lumiere,
Ardens pour la diſpute & froids pour la priere.
A la voix du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux ſa naiſſante beauté.
Le Soleil commençoit ſes routes ordonnées ;
Les ondes dans leur lit étoient empriſonnées :
Déjà le tendre oiſeau s'élevant dans les airs,
Béniſſoit ſon Auteur par ſes nouveaux concerts :
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage ;
Faiſons l'homme, dit Dieu, *faiſons-le à notre image*.
Soudain pétri de bouë, & d'un ſouffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature attentive aux beſoins de ſon Maître,

La nature attentive. « L'homme né pour le commande-
» ment, dit M. Boſſuet dans ſes Elevations, commandoit
» aux animaux & à ſon corps ; à ſes ſens intérieurs & exté-

Lui préſenta les fruits que ſon ſein faiſoit naître ;
Et l'Univers ſoumis à cette aimable loi,
Conſpira tout entier au bonheur de ſon Roi.
La fatigue, la faim, la ſoif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de ſa vie :
La mort même n'oſoit déranger les reſſorts
Que le ſouffle divin animoit dans ſon corps.
Il n'eut point à ſortir d'une enfance ignorante :
Il n'eut point à dompter une chair inſolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans ſon lieu ;
L'animal craignoit l'homme, & l'homme craignoit Dieu :
Et dans l'homme, le corps reſpectueux, docile,
A l'ame fourniſſoit un ſerviteur utile.
Charmé des ſaints attraits, de biens environné,
Adam à ſon conſeil vivoit abandonné.
Tout étoit juſte en lui, ſa force étoit entiere :
Il pouvoit ſans tomber pourſuivre ſa carriere,
Soutenu cependant du céleſte ſecours,
Qui pour aller à Dieu le conduiſoit toujours.
Non qu'en tous ſes deſirs par la Grace entraînée
L'ame alors dût par elle être déterminée ;

» rieurs, & à ſon imagination. Telle étoit la puiſſance de » l'ame créée à l'image de Dieu : elle tenoit tout dans la » ſoumiſſion & le reſpect.

L'animal craignoit l'homme. « Qu'eſt devenu cet em- » pire que nous avions ſur les animaux, ajoute M. Boſſuet ? » on n'en voit plus qu'un petit reſte, comme un foible mé- » morial de notre ancienne puiſſance, & un débris mal- » heureux de notre fortune paſſée.

Adam à ſon conſeil. Pour bien entendre cette différence des deux états qu'admet S. Auguſtin, il faut lire le paſſage de M. Boſſuet que j'ai rapporté dans ma Préface. Ce même M. Boſſuet dans ſes Elevations, explique ainſi la maniere dont les Anges ont perſéveré par leur libre arbitre. « Leur » volonté dans un parfait équilibre, donnoit ſeule, pour » ainſi parler, le coup de l'élection ; & leur choix que la » Grace aidoit, mais qu'elle ne déterminoit pas, ſortoit » comme de lui-même, par ſa propre & ſeule détermina- » tion. Tel étoit le libre arbitre parfaitement ſain.

L'ame alors. *Tale erat adjutorium, quod deſereret cum*

Ainſi ſans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet aſtre pourtant ne doit point ſon pouvoir :
Mais au divin ſecours en tout tems néceſſaire,
Adam étoit toujours maître de ſe ſouſtraire.
Ainſi le Soleil brille, & par lui nous voyons ;
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ſes rayons.

Tel fut l'homme innocent : ſa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit ſe voir ornée ;
Et conçu chaſtement, enfanté ſans douleur,
L'enfant ne ſe fût point annoncé par ſes pleurs.
Nous n'euſſions vu jamais une mere tremblante
Soutenir de ſon fils la marche chancelante,
Réchauffer ſon corps froid dans la dure ſaiſon,
Ni par les châtimens appeller ſa raiſon.
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas ! ce ſouvenir produit de vaines larmes.
Que ſert de regretter un état qui n'eſt plus,
Et de peindre un ſéjour dont nous fûmes exclus ?
Pleurons notre diſgrace, & parlons des miſéres
Que ſur nous attira la chûte de nos peres.

Condamnés à la mort, deſtinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.

---

vellet, & in quo permaneret ſi vellet, non quo fieret ut vellet. Le ſecours de la grace donné à Adam innocent, étoit tel qu'il pouvoit ne point s'en ſervir, lorſqu'il le vouloit, & s'en ſervir s'il le vouloit : mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir. *S. Aug. de Corr. & Gratia. C. XI. n. 31.*

Ainſi ſans le Soleil. *Sicut oculus corporis etiam pleniſſimè ſanus, niſi candore lucis non poteſt cernere ; ſic & homo etiam perfectiſſimè juſtificatus, niſi æternâ luce adjuvetur, non poteſt rectè vivere.* Comme les yeux du corps les plus ſains & les mieux organiſés ne peuvent voir qu'avec le ſecours de la lumiere créée ; de même l'homme le plus parfaitement juſtifié ne peut vivre dans la juſtice qu'avec le ſecours de la lumiere éternelle. *Id. de Nat. & Grat. c. 26.*

Condamnés à la mort. « Enfans de la révolte, la révolte » eſt la premiere choſe qui paſſe en nous avec le ſang : dès » notre origine nos ſens ſont rébelles. Toutes les paſſions » nous dominent tour-à-tour, & ſouvent toutes enſemble » & même les plus contraires. Tout le bien juſqu'au moin- » dre nous eſt difficile : tout le mal, quelque grand qu'il » ſoit, a des attraits pour nous. *M. Boſſuet ; Elev.*

Au

Au corps, tyran cruel, notre ame aſſujettie
Vers les terreſtres biens languit appeſantie.
De menſonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous eſt contraire.
La terre dans ſon ſein reſſerre ſes tréſors :
Il faut les arracher ; il faut par nos efforts
Lui ravir de ſes biens la pénible récolte.
Contre ſon ſouverain l'animal ſe révolte :
Le maître de la terre appréhende les vers :
L'inſecte ſe fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux ſolides avis l'enfant toujours rétif,
Par la ſeule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons ſa raiſon ſecondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par ſa femme ſéduit
Adam, le foible Adam, avec nous s'eſt réduit.
Son crime fut le nôtre, & le pere infidéle
Rendit toute ſa race à jamais criminelle.
Ainſi le tronc qui meurt voit mourir ſes rameaux,

La terre dans ſon ſein. » La terre ſi féconde dans ſon origine, maintenant, ſi elle eſt laiſſée à ſon naturel, n'eſt » fertile qu'en mauvaiſes herbes : elle ſe hériſſe d'épines, » nous menace de tous côtés, & ſemble nous vouloir refuſer la liberté du paſſage. On ne peut marcher ſur elle » ſans combat.... Homme, voilà ta vie : éternellement » tourmenter la terre, ou plûtôt te tourmenter toi-même » en la cultivant, juſqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir » dans ſon ſein. O repos affreux ! O triſte fin d'un continuel travail ! *Boſſuet, ibid.*

Adam, le foible Adam.

Corruit, & cunctí ſimul in genitore cadente
Corruimus : tranſcurrit enim viroſa per omnes

Peccati ebrietas. Adam notre premier pere eſt tombé, & nous a tous entraînés dans l'abîme où il s'eſt précipité : car depuis ſa chûte le venin du péché & de la concupiſcence ſe communique à tous les hommes. *S. Proſp. 3. Part. c. 17.*

Et la ſource infectée infecte ſes ruiſſeaux.
L'homme depuis ce jour n'apporte à ſa naiſſance
Que la pente au péché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans ſon cœur
Le vuide qu'y laiſſa l'amour du Créateur.
Dans ſon funeſte ſort d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable;
Qu'il ſe plaît dans ſes maux, & fuit la guériſon;
Qu'il aime ſes liens & chérit ſa priſon.
A le voir, pourroit-on croire ſon origine!
Eſt-ce là, dites-vous, cette image divine?
Sans doute. Le portrait n'eſt pas tout effacé;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.
Malgré l'épaiſſe nuit ſur l'homme répanduë,
On découvre un rayon de ſa gloire perduë.
C'eſt du haut de ſon trône un Roi précipité,
Qui garde ſur ſon front un trait de majeſté.
Une ſecrette voix à toute heure lui crie
Que la terre n'eſt point ſon heureuſe patrie;
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand eſt-il ſatisfait?
Digne de poſſéder un bonheur plus ſolide,
Plein de biens & d'honneurs, il reſte toujours vuide.
Il forme encor des vœux dans le ſein du plaiſir,
Il n'eſt jamais enfin qu'un éternel deſir.

Dans ſon funeſte ſort. » Cet état malheureux de l'ame aſ-
» ſervie ſous la peſanteur du corps, a fait penſer aux Philo-
» ſophes, que nos ames étoient attachées à ce corps comme
» à un cadavre, & ils ne pouvoient concevoir qu'un tel
» ſupplice ſe pût trouver dans un monde gouverné par un
» Dieu juſte, ſans quelque péché précédent. De dures ex-
» périences firent connoître à ces Philoſophes le joug pe-
» ſant des enfans d'Adam; ſans en ſavoir la cauſe, ils en
» ſentoient les effets. *M. Boſſuet, Elev.*

C'eſt du haut de ſon Trône. L'homme eſt ſi grand, *dit M. Paſcal*, que ſa grandeur paroît mieux en ce qu'il ſe connoît miſérable. Ce ſont miſeres de grand Seigneur, miſeres d'un Roi dépoſſedé.

D'où lui vient ſa grandeur ? d'où lui vient ſa baſſeſſe ?
Et pourquoi tant de force avec tant de foibleſſe ?
Réveillez-vous, mortels, dans la nuit abſorbés,
Et connoiſſez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne ſuis point fait pour poſſéder la terre.
Quand ne ſerai-je plus avec moi-même en guerre ?
Qui me délivrera de ce corps de péché ?
Qui briſera la chaîne où je ſuis attaché ?
Mon cœur toujours rebelle & contraire à lui-même
Fait le mal qu'il déteſte, & fuit le bien qu'il aime.
Je veux ſortir du gouffre où je me vois jetté ;
Je veux.... mais que me ſert ma foible volonté ?
Légere, irréſoluë, incertaine, aveuglée,
Et malgré ſon néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, & n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuiſſante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne ſert qu'à m'égarer encore.
Mais par ce guide ſeul autrefois éclairés,
Les ſuperbes mortels ſe croyoient aſſurés,
Pour confondre à jamais cette altiere ſageſſe,
Le Ciel leur fit long-tems éprouver leur foibleſſe.
A leurs ſens il livra Rois & peuples entiers.
Et les laiſſa marcher dans leurs propres ſentiers.
La digue fut ſoudain rompuë à tous les vices :
On ne vit plus par-tout que meurtres, injuſtices,
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le regne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour ſon uſage,

Mon cœur toujours rebelle. *Non enim quod volo bonum hoc facio, ſed quod nolo malum hoc ago ... infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Je ne fais pas le bien que je veux, & je fais au contraire le mal que je ne veux pas.... malheureux que je ſuis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? *S. Paul aux Rom. c.* VII. *V.* 19. 24.

L'homme osa follement préſenter ſon hommage;
la bête eut des autels, le bois fut adoré,
Et tout fut, hors Dieu ſeul, comme Dieu révéré.
Et ſoi-même traitant ce culte de chimere,
Le foible Philoſophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grèce eut des Platons,
L'Aſie eut des Thalès, & Rome eut des Catons.
Lucrece eſtime plus ſon honneur que ſa vie;
Decius ſe dévouë au bien de ſa patrie;
Victime du ſerment aux ennemis juré,
Regulus va chercher un ſupplice aſſuré.
Rougis, lâche Chrétien, dans un ſiécle prophane,
Plus vertueux que toi le Payen te condamne.
Ah! du nom de *Vertus* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fauſſe apparence,
Et vaine elle reçut ſa vaine récompenſe.

Plus vertueux que toi. L'action d'un Payen, quoique bonne en ſoi, ne pouvoit être agréable à Dieu, puiſque n'ayant pas Dieu pour fin, elle étoit gâtée dans ſon origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non poteſt arbor mala bonos fructus facere.* S. Matt. VII. 18.

Ah! du nom de vertu. Les actions même qui ſont bonnes de leur nature, ſi elles ne naiſſent pas de la ſemence d'une foi véritable, ſont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, niſi ſemine veræ
exoritur fidei, peccatum eſt, inque reatum
Vertitur. S. Proſper, Part. II. c. 16.

S. Auguſtin dit que les Romains, pour récompenſe de leurs actions vertueuſes, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du monde, récompenſe auſſi vaine que leurs deſirs: *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étoient, ſuivant Virgile, l'amour de la Patrie, & la paſſion pour la gloire. *Amor Patriæ, laudumque immenſa cupido.*

Le Pere Bourdalouë dans ſon Sermon ſur l'état du péché, prouve admirablement, que quelque choſe que faſſe l'homme en cet état, ſon péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles ſont corrompuës dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu eſt la vie de l'ame: ainſi l'ame ſéparée de Dieu, ne peut opérer que des actions de mort.*

L'éclat de ſes héros nous charme & nous ſéduit :
Mais d'un aride champ quel peut être le fruit ?
Rien ne peut proſpérer ſur des terres ingrates.
Le deſir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'eſtime & les regards
Soutiennent les Catons ainſi que les Céſars.
Plaignons plûtôt, plaignons ces peuples miſérables,
Dont les *Juſtes* n'étoient que de moindres coupables.
Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près,
Sembla de ſa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir, percer tant de nuages ?
Ah ! qui de la Nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier ſoupçonner le haſard ?
De ce vil vermiſſeau j'entends la voix qui crie,
Dieu m'a fait, Dieu m'a fait, Dieu m'a donné la vie.
Tout parle à la raiſon, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour ſuivant annonce ſon auteur.
Mais ce n'eſt qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore ;
Et l'hommage du cœur eſt le ſeul qui l'honore.
En vain le Philoſophe entrevoit la clarté :
Du chemin de la vie eſt-il moins écarté ?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire,

Dont les Juſtes. Le ſurnom de Juſte fut donné à Ariſtide.

Socrate, du vrai Dieu. Les grandeurs viſibles de Dieu dans ſes créatures, ont fait connoître ſes grandeurs inviſibles ; mais tous les Philoſophes, comme dit S. Paul, *ont retenu la vérité dans l'injuſtice*, & ont refuſé à Dieu le culte qu'ils ſavoient bien qu'on lui devoit. Toute leur ſageſſe s'eſt évanouie : ils n'avoient pas été choiſis pour être la lumiere du monde. *Non hos elegit Dominus.*

Mais ce n'eſt qu'en l'aimant. *Quis veraciter laudat, niſi qui ſinceriter amat ? pietas cultus Dei eſt, nec colitur niſi amando.* Qui eſt-ce qui louë véritablement le Seigneur, ſi ce n'eſt celui qui l'aime ſincérement ? .... La pieté n'eſt autre choſe que le culte de Dieu ; & on ne lui rend ce culte qu'en l'aimant. *S. Aug. Ep.* 140.

Plus criminel encor. *Cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanue-*

Loin de rendre au Seigneur le culte néceſſaire,
Il perd, vuide d'amour, tout le fruit de ſes mœurs:
Son eſprit s'évapore en de fauſſes lueurs.
En différens ſentiers les plus ſages s'égarent;
Par des Sectes ſans nombre entr'eux ils ſe ſéparent.
La raiſon s'obſcurcit : la ſimple vérité
Se perd dans les détours de la ſubtilité.
Oui, grand Dieu, c'eſt en vain que l'humaine foibleſſe
Sans toi veut ſe parer du nom de la ſageſſe :
Et quiconque uſurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'inſenſés le moins ſage à tes yeux.
Pour guérir la nature infirme & languiſſante,
Ainſi que la raiſon la loi fut impuiſſante :
La Loi qui ne devant jamais briſer les cœurs,
Sans la Grace formoit des prévaricateurs ;
La Loi qui du péché reſſerrant les entraves,
Au lieu de vrais enfans fit de lâches eſclaves ;
La Loi, joug importun, de la crainte inſtrument,
Miniſtère de mort, vain & foible élément.
Ainſi ne put jadis le bâton d'Eliſée

---

runt in cogitationibus ſuis..... dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt. Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces ; mais ils ſe ſont égarés dans leurs vains raiſonnemens.... & ces hommes qui ſe diſoient ſages, ſont devenus fous. *S. Paul aux Romains* 1.

Ainſi que la raiſon. Toutes les expreſſions dont je me ſers, en parlant de la Loi, ſont priſes de S. Paul. *Lex propter tranſgreſſiones poſita.... cùm veniſſet mandatum, peccatum revivixit.... miniſtratio mortis.... egena & infirma elementa.* L'Egliſe chante ces paroles dans une Hymne de Santeuil.

Inſculpta ſano lex vetus
Præcepta, non vires dabat ;
Inſcripta cordi lex nova
Quidquid jubet, dat exequi.

La Loi ancienne gravée ſur la pierre donnoit les préceptes ſans donner la force de les accomplir : la Loi nouvelle gravée dans le cœur, fait exécuter tout ce qu'elle commande.

Ainſi ne put jadis. *Venit ipſe Eliſæus, jam figuram por-*

Reſſuſciter l'enfant de la mere affligée :
Le Prophête lui ſeul touché de ſon malheur,
Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.
Le Juif portant toujours l'eſprit de ſervitude,
A ſes égaremens joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le peuple ſi chéri,
Engraiſſé de bienfaits n'en fut point attendri.
Cependant Dieu voulut dans ces tems déplorables
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moïſe, ainſi que ſous la Loi,
Des juſtes pleins d'amour & vivans de la Foi.
La Grace dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déjà répandoit ſon aurore.
L'arrêt de leur trépas fut dès-lors effacé
Dans le ſang qui pour eux devoit être verſé,
Et des fruits de ce ſang ils furent les prémices.

ſans Domini, qui ſervum cum baculo, tanquàm cum lege præmiſerat.... fecit Dominus quod non fecit baculus : fecit gratia quod non fecit littera. Eliſée vint lui-même figurant Jeſus-Chriſt : il avoit envoyé devant lui ſon ſerviteur avec un bâton, qui étoit l'image de la Loi.... le maître fit ce que le ſerviteur n'avoit pu faire, la Grace fit ce que la lettre n'avoit pas fait. *S. Aug. Serm. 1. in Pſ. 70.*

Le Juif portant toujours. *Vetus homo in timore eſt ; novus in amore. Ita etiam duo Teſtamenta diſcernimus, vetus & novum, quæ in allegoria dicit Apoſtolus, in Abrahæ filiis figurari, uno de ancilla, altero de libera ; quæ ſunt, inquit, duo Teſtamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem.* Le caractère du vieil homme eſt la crainte, & celui de l'homme nouveau eſt le ſaint amour. Ce ſont-là les caractères des deux Teſtamens, l'ancien & le nouveau, figurés, ſelon S. Paul, par les deux enfans qu'eut Abraham, l'un de l'Eſclave, & l'autre de la femme libre. Car la crainte eſt l'apanage de l'eſclavage, & l'amour eſt celui de la liberté. *S. Aug. Tom. 10. pag. 167.*

La Grace dont le jour. *Eadem namque fides & noſtra, & illorum ; quoniam hoc illi crediderunt futurum, quod & nos credimus factum.... nondum nomine, reipſâ fuerunt Chriſtiani.* La foi des Juſtes de l'ancien Teſtament, eſt la même foi que la nôtre ; puiſque ce qu'ils ont cru comme devant ſe faire, nous le croyons comme déjà fait.... s'ils n'ont pas été Chrétiens de nom, ils l'ont été en effet. *S. Auguſt. Tom. 11. Epiſt. cxc.*

Mais lorſque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Iſraël,
Le reſte abandonné fut toujours criminel.
Les Prophêtes en vain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.
Ce peuple dont un voile obſcurciſſoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux dieux,
A ſes Prophêtes ſourd, à ſes Rois infidelle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.
Dans ſon Temple, il eſt vrai, l'encens ſe conſumoit,
Le ſang des animaux à toute heure fumoit.
Vains encens, vœux perdus! les taureaux, les geniſſes
Etoient pour les péchés d'impuiſſans ſacrifices.
Dieu rejettant l'autel & le Prêtre odieux,
Attendoit une hoſtie agréable à ſes yeux:
Il falloit que la Loi ſur la pierre tracée
Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée:
Il falloit que ſur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt ſe jetter entre ſon Pere & nous.
Sans lui nous périſſions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de ſon crime.
Quel énorme forfait, qui pour être expié,
Demandoit tout le ſang d'un Dieu ſacrifié!
Oui, l'homme après ſa chûte, au voyageur ſemblable,
Qu'attaqua des voleurs la race impitoyable,
Percé de coups, laiſſé pour mort ſur le chemin,
Et baigné dans ſon ſang, n'attendoit que ſa fin.
Les Prêtres de la Loi, témoins de ſa miſere,
Ne lui pouvoient offrir une main ſalutaire.

Les Prophêtes en vain. Tant de promeſſes, de menaces, de châtimens, de récompenſes, de miracles, de prophéties: enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'inſuffiſance des remèdes extérieurs, & la néceſſité de la Grace.

Enfin dans nos malheurs un Dieu nous ſecourut :
Le Ciel fondit en pluye, & le Juſte parut.
O filles de Sion, treſſaillez d'allégreſſe :
Du Roi qui vient à vous célébrez la tendreſſe :
Il vient ſécher vos pleurs & calmer vos ſoupirs.
Les Juſtes de la Loi, ces hommes de deſirs,
De leur foi toujours vive auront la récompenſe.
Il vient, tout l'Univers ſe leve à ſa préſence :
L'Agneau ſaint de ſon ſang va ſceller le traité
Qui nous réconcilie à ſon Pere irrité.
Chargé de nos forfaits, ſur la croix il expire,
Et du Temple auſſi-tôt le voile ſe déchire.
Aux profanes regards le lieu ſaint fut livré :
Le Dieu qui l'habitoit s'en étoit retiré.
De ce Temple fameux la gloire étoit paſſée ;
La vile Synagogue alloit être chaſſée :
Les tems étoient venus, où regnant dans les cœurs
Dieu vouloit ſe former de vrais adorateurs,
Et donnant à ſon Fils une épouſe plus ſainte,
Devoit répudier l'eſclave de la crainte.

Mortels qui juſqu'ici répandiez tant de pleurs,
Triſtes enfans d'Adam, banniſſez vos douleurs.
Du ſang de Jeſus-Chriſt l'Egliſe vient de naître,
La nuit eſt diſſipée, & le jour va paroître.
Il arrive ce jour ſi long-tems attendu,

Les tems étoient venus. *Reliquit priùs Deus hominem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut ſic vires naturæ ſuæ cognoſceret : ubi cùm deficeret, legem accepit, quâ datâ morbus invaluit, non legis ſed naturæ vitio ; ut ita cognitâ ſuâ infirmitate, clamaret ad medicum, & gratiæ quæreret auxilium.* Dieu d'abord abandonna l'homme à ſon libre arbitre, ſous la loi de nature, afin qu'en cet état, il fît comme l'eſſai de ſes forces. L'homme s'étant trouvé trop foible, reçut la Loi ; alors ſa maladie augmenta, non par la faute de la Loi, mais par la corruption de la nature humaine : & par une triſte expérience de ſa foibleſſe, il apprit à recourir au médecin, & à chercher le ſecours de la Grace. *S. Thomas, 3. part. qu. 1. art. 5.*

Ce jour que de ſi loin Abraham avoit vu :
Le Saint tant déſiré, tant prédit par vos Peres ;
Vous annonce aujourdhui la fin de vos miſéres.
Sortez, humains, ſortez de la captivité :
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que ſon peuple en eſclave le craigne :
Sa Grace & ſon amour vont commencer leur regne.

CHANT II.

Vous que la vérité remplit d'un chaſte amour,
N'eſpérez point encor dans ce triſte ſéjour,
Paiſibles poſſeſſeurs la goûter ſans alarmes :
Chrétiens, ſouffrez pour elle, & prêtez-lui vos armes.
L'Egliſe à la douleur deſtinée ici-bas,
Prit naiſſance à la Croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier ſur elle s'accompliſſe
De ſon époux mourant le ſanglant ſacrifice.
Contre elle le démon arma les Empereurs :
Le fer brilla d'abord : inutiles fureurs !
En vain on la déchire, en vain le ſang l'inonde
De ce ſang humectée elle en devient féconde.
L'Empereur à la Croix ſoumit ſon front payen ;
Montra qu'on pouvoit être & Céſar & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renverſa ſon Idole,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.
L'Egliſe dans ſon ſein voyoit naître la paix,
Quand la fiere Héréſie envenimant ſes traits,

L'Egliſe à la douleur. *Ab ipſo Abel, quem primum juſtum ipſius frater occidit, & deinceps uſque in finem hujus ſæculi, inter perſecutiones mundi, & conſolationes Dei, peregrinando procurrit Eccleſia.* Depuis Abel, le premier Juſte égorgé par ſon frere, juſqu'à la fin des ſiécles, l'Egliſe s'avance vers la Patrie céleſte parmi les perſécutions du monde, & les conſolations de Dieu. *S. Aug. de Civit. Dei, Lib.* XVIII. *cap.* 51.

De ſon époux. *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea, pro corpore ejus, quod eſt Eccleſia.* J'accomplis dans ma chair ce qui reſte à ſouffrir à J. C., en ſouffrant pour ſon corps, qui eſt l'Egliſe. *S. Paul. ad Col.* I. 24.

Aux enfans de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincuë, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur; & fidéle à sa voix
Pélage de la Grace ose attaquer les loix.
De notre liberté défenseur téméraire
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas! que des humains les dehors sont trompeurs!
De Pélage long-tems on admira les mœurs:
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore?
Pélage se démasque à l'Univers surpris,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
Le Docteur pénitent, l'austère Anachorete,
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette,
Ce Sçavant, si fameux, par tant d'Ecrits divers,
Qui du fond de sa grote éclaire l'Univers,
Jerôme, vieux alors, ranime son courage;
Mais le seul Augustin devoit vaincre Pélage.
De ce grand défenseur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe & confond les rébelles.
Sa doctrine aujourdhuï guide encor les fidéles:

Pélage de la Grace. Pélage né en Angleterre, étoit Moine: il vint à Rome sur la fin du quatriéme siécle, & il y eut long-tems la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400. à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux. 1. Qu'il n'y a point de péché originel. 2. Que l'homme se peut porter au bien sans le secours de la Grace, qui est donnée à proportion qu'on la mérite. 3. Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus sujet aux passions, ni au péché. Par une profession de foi captieuse il surprit le Pape Zosime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pélage.

Le Docteur pénitent. S. Jerôme, fameux par sa vaste érudition, & par sa vie austère, écrivit contre Pélage, & mourut peu de tems après.

De ce grand défenseur. L'Eglise a eu toujours une singuliere vénération pour S. Augustin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes se sont souvent servis de ses termes pour former leurs décisions.

Rome, tout l'Univers admire ſes Ecrits,
Et M.... lui ſeul en ignore le prix.
Diſciple d'Auguſtin, & marchant ſur ſa trace,
Proſper s'unit à lui pour défendre la Grace.
Il pourſuivit l'erreur dans ſes derniers détours,
Et contr'elle des Vers emprunta le ſecours.
Les Vers ſervent aux Saints, la vive Poéſie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Héréſie.
Admirateur zélé de ces Maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs Ecrits, & plein de leurs maximes
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Auguſtin dans mes Vers donne encor ſes leçons.
Seigneur, c'eſt à tes Saints à parler de tes dons !

Aux forces que la Grace inſpire à la nature
Des foibleſſes de l'homme oppoſons la peinture.
Connoiſſons par nos maux la main qui nous guérit.
L'erreur & le menſonge aſſiégent notre eſprit,
Et la nuit du péché nous couvrant de ſes ombres,

Proſper s'unit à lui. S. Proſper, qui ſelon toutes les apparences n'a jamais été que ſimple Laïque, étoit d'Aquitaine. Il s'eſt acquis une grande réputation par ſon Poëme contre *les Ingrats*, c'eſt-à-dire, contre les ennemis de la Grace. « On s'étonne que ce Saint ait pu accorder la beauté » de la verſification avec les épines de ſa matiere, & que » l'exactitude pour les Dogmes de la Foi y ſoit ſi réguliere- » ment obſervée, malgré la contrainte des Vers & la li- » berté de l'eſprit poétique. Les vérités ſont repréſentées » avec les ornemens naturels de la Poéſie, c'eſt-à-dire, » avec une hardieſſe également agréable & ingénieuſe. » Cet éloge du Poëme de S. Proſper eſt dans le Jugement des Sçavans, par M. Baillet.

Aux forces que la Grace. *Subintravit ignorantia rerum agendarum & concupiſcentia noxiarum, quibus comites ſubinferuntur error & dolor.* Nous naiſſons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, & le deſir de ce qui nous eſt nuiſible ; & à leur ſuite viennent l'erreur & la douleur. *S. Aug. Ench. c.* 13.

Connoiſſons par nos maux. *Omne malum hominis error, & infirmitas : aut neſcis quid agas, & errando laberis ; aut ſcis quid agi debeat, & infirmitate ſuperaris.* Ce qui fait toute la maladie de l'homme, c'eſt l'erreur & la foibleſſe : ou il ne ſait ce qu'il doit faire, & il péche par erreur ; ou il ſait ce qu'il doit faire, & la foibleſſe le fait ſuccomber. *Id.*

Entre nous & le jour jette ſes voiles ſombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux deſirs,
Ne reconnoît de loix que celles des plaiſirs.
Le plaiſir, il eſt vrai, juſte dans ſa naiſſance,
Par de ſages tranſports ſervoit à l'innocence :
Nos corps par cet attrait devoient ſe conſerver,
Et nos ames vers Dieu ſe devoient élever.
Mais notre ame aujourdhui n'étant plus ſouveraine,
Aux ſeuls plaiſirs des ſens notre corps nous entraîne;
Des ſaintes voluptés le chaſte ſentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aiſément.
A croître nos malheurs le démon met ſa joye :
Lion terrible il cherche à dévorer ſa proye.
Et transformant ſa rage en funeſtes douceurs,
Souvent ſerpent ſubtil il coule ſous les fleurs.
Ce tyran ténébreux de l'infernal abîme
Jouiſſoit autrefois de la clarté ſublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut ſéduit,
Quand nos Peres, à Dieu voulant être ſemblables,
Oſerent ſur un fruit porter leurs mains coupables.
L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs:
Là de nos paſſions il nourrit les fureurs;
Souvent il les étouffe, & pour mieux nous ſurprendre,

A croître nos malheurs. Les démons, dit M. Boſſuet, au lieu de la félicité dont ils jouiſſoient dans leur origine, n'ont plus que le plaiſir obſcur & malin que peuvent trouver des coupables à ſe faire des complices, & des malheureux à ſe donner des compagnons de leur diſgrace.

Souvent il les étouffe. Rien n'eſt ſi beau que la peinture que M. de la Rochefoucaut dans ſes Maximes, fait de l'amour propre. « Il eſt, dit-il, dans tous les états de la vie, » & dans toutes les conditions ; il vit par-tout, il vit de » tout, il vit de rien, il s'accommode des choſes & de leur » privation : il paſſe même dans le parti des gens qui lui » font la guerre : il entre dans leurs deſſeins ; & ce qui eſt » admirable, il ſe hait lui-même avec eux ; il conjure ſa » perte, il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie » que d'être ; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon » ennemi. »

Il ſe détruit lui-même, & renaît de ſa cendre.
Toujours contre la Grace il veut nous révolter.
Pour mieux regner ſur nous, cherchant à nous flâter,
Il releve nos droits, & notre dépendance;
Et de nos intérêts embraſſant la défenſe,
Nous répond folîement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adreſſes
Ce Monſtre ſait de l'homme épier les foibleſſes?
Sans ceſſe parcourant toute condition,
Il répand en ſecret ſa douce illuſion.
Il conſole le Roi que le Trône empriſonne,
Et lui rend plus léger le poids de la Couronne.
Aux yeux des conquérans de la gloire enyvrés
Il cache les périls dont ils ſont entourés.
Par lui le Courtiſan, du Maître qu'il ennuye
Soutient, lâche flâteur, les dédains qu'il eſſuye.
C'eſt lui qui d'un Prélat épris de la grandeur
Ecarte les remords voltigeans ſur ſon cœur.
C'eſt lui qui fait pâlir un Sçavant ſur un livre;
L'arrache aux voluptés où le monde ſe livre,
D'un eſprit libertin lui ſouffle le poiſon,
Et plus haut que la foi fait parler la raiſon.
C'eſt lui qui des Palais deſcend dans les chaumieres;
Donne à la pauvreté des démarches altieres.
Lui ſeul nourrit un corps par le jeûne abattu:
Il ſuit toujours le crime & ſouvent la vertu.

Il ſuit toujours le crime. Il a preſque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à S. Auguſtin, *Superbia & in rectè factis animo inſidiatur humano... Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere ſe etiam ſuperaſſe ſuperbiam, ex ipſa lætitia caput erigit & dicit: Ecce ego vivo; quid triumphas? & ideò vivo, quia triumphas.* L'orgueil eſt comme en embuſcade pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien même qu'il fait... Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu l'orgueil, il ſe prévaut de cette joye même, & s'écrie: Je vis dans ton cœur, pourquoi triomphes-tu? & j'y vis, parce que tu triomphes. *De Nat. & Grat. c.* xxx.

Parmi tant de périls, & contre tant d'alarmes
La Grace ſeule a droit de nous donner des armes:
Du démon rugiſſant elle écarte les coups,
Contre nos paſſions elle combat pour nous,
Grace, que ſuit toujours une prompte victoire,
Grace, céleſte don, notre appui, notre gloire,
Grace, qui pour charmer a de ſi doux attraits,
Que notre liberté n'y réſiſte jamais:
Souffle du ſaint amour, par qui l'ame embraſée
Suit & chérit la loi qui lui devient aiſée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher:
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.
Sans elle tout effort eſt un effort ſtérile,
Tout travail eſt oiſif, toute courſe inutile.
Sans elle l'homme eſt mort: mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort eſt réveillé,

C'eſt encore ce qui a fait dire à M. Paſcal: « Ceux qui » écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir » bien écrit: ceux qui le liſent veulent avoir la gloire de » l'avoir lu; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette en- » vie, & peut-être que ceux qui le liront l'auront auſſi.

Souffle du ſaint amour. *Inſpiratio dilectionis, ut cognita ſanctâ amore faciamus.* La Grace eſt une inſpiration de l'amour divin, pour nous faire pratiquer par ce ſaint amour le bien que nous connoiſſons. *S. Aug. Ep. ad Bonif.*

» C'eſt cette Grace, dit le P. Bourdalouë, qui opére en » nous & avec nous, tout ce que nous faiſons pour Dieu, » & qui nous donne par ſon efficace non-ſeulement le » pouvoir, mais la volonté & l'action.... Son caractère eſt » d'unir enſemble l'onction & la force, & de conduire les » œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficacité.

Tout travail eſt oiſif..... *Et niſi donet*
Quæ bona ſunt, nihil efficiet benè cæca voluntas.
Hæc ut cujuſquam ſtudio affectuque petatur
Ipſa agit, & cunctis dux eſt venientibus ad ſe;
Perque ipſam niſi curratur, non itur ad ipſam.

Le libre arbitre, qui eſt aveugle, ne fera aucun bien, ſi la Grace ne le lui fait faire, *dit S. Proſper.* Nul ne la déſire & ne la cherche que par le deſir & l'affection qu'elle inſpire elle-même. C'eſt la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent; & ſi on ne marche par ſa puiſſance, on ne va point vers elle.

Et

Et ſes liens rompus ne forment plus d'obſtacle.
Par quel charme ſuprême arrive ce miracle ?
Dans le même moment, ô moment précieux !
La Grace ouvre le cœur & deſſille les yeux.
L'homme apperçoit ſon bien, & ſent qu'il eſt aimable.
Dieu ſe montre, le reſte eſt pour lui mépriſable.
Plaiſir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît :
Il voit à découvert le monde tel qu'il eſt,
Plein de peines, d'ennuis, de miſéres, de craintes,
Théâtre de douleurs, de remords & de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu ;
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers ſon Dieu.
Pour ébranler ſa foi le démon n'a plus d'armes,
La gloire eſt ſans attraits, la volupté ſans charmes.
Mais de tant d'ennemis quoiqu'il ſoit le vainqueur,
Si la Grace un moment abandonne ſon cœur,
Le triomphe ſera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte eſt aſſurée,
Si la Grace à toute heure accordant ſon ſecours,
De ſes premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans ceſſe vit en nous l'ennemi domeſtique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terraſſé
Par un vice plus fort eſt bien-tôt remplacé.
Au dehors tout irrite, & tout allume encore
Ce feu, qui ſans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le monde qui l'attiſe, en tout lieu nous pourſuit :

Dans le même moment. *Gratia quæ occultè humanis cordibus divinâ largitate tribuitur, à nullo duro corde reſpuitur : ideò quippè tribuitur, ut cordis duritia primitùs auferatur.* Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, qui rejette cette grace, que Dieu par ſa pure libéralité répand dans les ames ; parce que ſon premier effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la dureté du cœur. *S. Aug. de Prædeſt. Sanct. c.* VIII.

Si la Grace un moment. Une Doctrine qui nous enſeigne l'empire ſouverain de Dieu ſur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de ſa miſéricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité, & la reconnoiſſance.

Son commerce corrompt, sa morale séduit.
Il applaudit, il louë, & sa louange charme :
Il reprend, il condamne, & sa censure alarme.
Parmi tant de dangers la Grace est mon recours :
Amoureux de ses biens, je les cherche, j'y cours :
Par des vœux enflammés mon ame les implore,
Et quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ses dons, peut toujours accorder :
L'homme plein de besoins, doit toujours demander.
J'avance en sûreté quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe aussi-tôt que sa main se retire ;
Tel que le foible enfant qui ne se soutient pas,
Si sa mere n'est plus attentive à ses pas.
Par ce triste abandon la suprême sagesse
Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foiblesse.
David, l'heureux David, si chéri du Seigneur,
Ce Prophête éclairé, ce Roi selon son cœur,
Vaincu par une femme est en paix dans le crime ;
Et ne seroit jamais sorti de cet abîme,
Si le Ciel n'eût pour lui rappellé sa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan est député :
Si-tôt que cette voix a frappé son oreille,
David se reconnoît : son œil s'ouvre, il s'éveille.
De son Trône à l'instant, d'un saint regret touché ;
Il se leve, & s'écrie : *Il est vrai, j'ai péché.*
Ainsi tombe, malgré ses sermens téméraires,
L'Apôtre qui se croit plus ferme que ses freres :
Prêt à suivre son maître en prison, à la mort,
Nul obstacle à ses yeux ne paroît assez fort.
Il le croit, il le jure, & l'ardeur qui l'enflamme

David, l'heureux David. *Per medicinalem providentiam David paululùm desertus est à rectore, ne per exitialem superbiam desereret ipse rectorem.* Ce fut par une providence médicinale que le Seigneur abandonna David pour un peu de tems ; de peur que par un funeste orgueil il n'abandonnât lui-même son divin Conducteur. *S. Aug. de Cont. c. 14.*

Tout à coup va s'éteindre à la voix d'une femme :
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'eſt au regard divin qu'il doit ſes juſtes pleurs.
Mais Pierre abandonné, qui renonce ſon Maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grace ira devant les Rois
Braver les chevalets, les flammes & les croix.
Que le Juſte à toute heure appréhende la chûte ;
S'il tombe cependant, qu'à lui ſeul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grace a prévenu,
S'il n'eſt par elle encor conduit & ſoutenu,
Ne peut, à quelque bien que ſon ame s'applique....
Mais à ce mot j'entends crier à l'hérétique.
Ne peut, c'eſt-là, dit-on, le Janſéniſme pur.
Dans ſes expreſſions Luther eſt-il plus dur ?
Ainſi la Loi divine, à l'homme impraticable,
Impoſe ſans la Grace un joug inſurmontable.
Ah ! c'eſt là le premier des dogmes monſtrueux,
Juſte objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.
Mais vous qui tranſporté d'un zéle charitable
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du diable ;
Signalez par vos cris votre ſainte douleur :
Telle eſt de vos pareils la chrétienne chaleur :
Tout ce qui leur déplaît leur devient héréſie :
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie ;
O vous qui gémiſſez ſous le faix des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux ;

C'eſt au regard divin. *Niſi deſertus non negaret : niſi reſpectus non fleret.* Pierre n'auroit pas renoncé Jeſus-Chriſt, s'il n'eût été abandonné : & il n'auroit pas pleuré ſon péché, ſi J. C. n'avoit jetté ſur lui un regard de miſéricorde. *S. Aug. Serm.* 285.

Que le Juſte à toute heure. *Gratia nolentem prævenit, ut velit : volentem ſubſequitur, ne fruſtrà velit.* La Grace prévient celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille : elle accompagne & ſuit celui qui veut, afin qu'il ne veuille pas en vain. *Idem.*

Ne dit-il pas : *Sans moi vous ne pouvez rien faire : Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere.*
Vous allez, je le vois, avec ſubtilité
Eluder de ces mots la ſainte autorité.
Toutefois épargnez votre ſoin téméraire.
Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire ;
Oui, qu'il peut à toute heure, obéir à la Loi.
Mais vous devez auſſi convenir avec moi,
Que nous ne mettons pas ce pouvoir en uſage,
Si notre volonté n'y joint point ſon ſuffrage,
Elle qui pour le bien le refuſe toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde ſon ſecours.
Non, malgré ſes efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure ſacrée,
Si le tendre Paſteur ne la prend dans ſes bras,
Et juſqu'à ſon troupeau ne la rapporte pas.
Quand je ſens pour le bien un deſir véritable,
N'eſt-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable ?
Dieu ſeul fait tout en nous : c'eſt lui dont la bonté
Y forme tout deſir & toute volonté.
La créature entiere eſt ſoumiſe à ſon Maître :
Nous devons la penſée à qui nous devons l'être.

Ne dit-il pas : Sans moi ? *Sine me nil poteſtis facere... nemo poteſt venire ad me, niſi qui miſit me, traxerit eum.* Sans moi vous ne pouvez rien faire.... perſonne ne peut venir à moi, ſi mon Pere qui m'a envoyé, ne l'attire. *Joan.* 18.

Je conviens avec vous. *Deus impoſſibilia non jubet ; ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis ; & adjuvat ut poſſis.* Dieu ne commande pas des choſes impoſſibles, mais en commandant, il avertit, & de faire ce que l'on peut, & de demander ce que l'on ne peut pas ; & il aide afin qu'on puiſſe. *Concil. Trid. Seſſ.* VI. *c.* 11.

Oui, qu'il peut : *Certum eſt nos mandata ſervare ſi volumus ; ſed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum eſt, ut tantum velimus, quantum ſufficit.* Il eſt certain que nous obſervons les préceptes, ſi nous voulons. Mais comme c'eſt le Seigneur qui prépare la volonté, il faut lui demander que nous voulions autant qu'il faut pour faire ce que nous voulons. *S. Aug. de Grat. & lib. Arb. c.* 16.

En vain nous lui voudrons disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain moteur.
Dieu commande, & dans l'homme il fait ce qu'il commande :
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu ?
Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu ?
Mere des bons desseins, principe de lumiere,
La Grace produit tout, & même la priere.
L'homme, quand sur lui seul il ose s'appuyer,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.
Tout croit, & vit en Dieu : la foible créature
De sa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mene ses troupeaux :
Il les conduit lui-même à la source des eaux.
Pasteur rempli d'amour il adoucit leurs peines :
Il porte dans son sein les brebis qui sont pleines.
Soumettons-nous sans crainte à cette vérité ;
La Grace est le soutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit, mortels, rendez hommage.
N'allez pas toutefois, en détestant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés,

En vain nous lui voudrons. « Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons d'être doivent venir » nécessairement du premier Etre.... Si le bon usage du » libre arbitre ne venoit pas de lui, nous pourrions dire » que nous nous ferions meilleurs que Dieu ne nous a » faits, & que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être ; parce qu'il vaut » mieux n'être point, que de ne pas user de son libre arbitre selon la Loi de Dieu.

» A la réserve du péché, qui ne peut être attribué qu'à » la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fonds, » dans sa liberté, & dans ses actions, doit être attribué » à Dieu. Et la volonté de Dieu, qui fait tout, bien » loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le » nécessaire, aussi bien que dans le libre, ce qui fait la » différence de l'un & de l'autre. *M. Bossuet, Traité du Libre Arbitre.*

Et du Ciel oubliant la douceur infinie,
Changer ſon regne aimable en dure tyrannie.
Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir ;
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir ;
Elle forme nos vœux, & dans l'ame qui prie,
Par d'ineffables ſons c'eſt l'Eſprit-Saint qui crie.
L'impétueux Luther, qu'emportoient ſes fureurs,
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs.
Affectant d'élever la Grace & ſa puiſſance,
Il voulut nous ravir la libre obéiſſance ;
Prétendit que contraint par les ſuprêmes loix,
L'homme marche toujours ſans volonté, ſans choix ;
Vil eſclave, chargé de chaînes inviſibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu : le fidéle trembla ;
Et ſur ſes fondemens l'Egliſe s'ébranla.
Pour raſſurer alors la vérité troublée,
La ſage & ſainte Egliſe à Trente raſſemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler ſon fiel,

Quand nous courons vers elle. *Da quod jubes, & jube quod vis.* S. Aug. Confeſſ. *Certum eſt nos facere cùm facimus; ſed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficaciſſimas voluntati, qui dixit : Faciam ut in juſtificationibus meis ambuletis.* Donnez ce que vous commandez, & commandez ce que vous voulez.... Il eſt certain que nous agiſſons quand nous agiſſons ; mais celui qui fait que nous agiſſons, parce qu'il donne des forces très-efficaces à notre volonté, c'eſt celui dont il eſt dit : Je vous ferai marcher dans la voye de mes préceptes. *Id. de Grat. & Lib. Arb. c.* 16.

Elle forme nos vœux. « Dans la Loi de Grace, dit le P. » Bourdaloüe, Dieu nous donne de quoi accomplir ce qu'il » nous commande : diſons mieux, Dieu lui-même accom- » plit en nous ce qu'il exige de nous.

L'impétueux Luther. « Le Pélagianiſme, dit encore le » Pere Bourdaloüe, attribuant des forces à l'homme pour » agir indépendamment de Dieu, ſembloit rendre l'homme » fervent. Le Calviniſme, pour élever la prédeſtination » de Dieu, anéantiſſant le libre arbitre, humilioit l'hom- » me en apparence, mais lui ôtoit la pratique des bonnes » œuvres. L'Egliſe tient le milieu entre ces deux extrêmi- » tés : elle nous maintient dans l'humilité ſans préjudice » de la ferveur ; & excite en nous la ferveur, ſans inté- » reſſer l'humilité.

Reçut, & nous rendit les réponſes du Ciel.
Défendons, en ſuivant ſes dogmes reſpectables,
De notre liberté les droits inaltérables.
Notre cœur n'eſt qu'amour : il ne cherche, il ne fuit,
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.
Le plaiſir eſt ſon maître : il ſuit ſa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante;
Il ne change de fin, que lorſqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grace qui l'arrache aux voluptés funeſtes
Lui donne l'avant-goût des voluptés céleſtes,
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, & chérir ce qu'il voit;
C'eſt par-là que la Grace exerce ſon empire :
Elle-même eſt amour, par amour elle attire ;
Commandement toujours avec joye accepté,
Ordre du Souverain qui rend la liberté ;
Charme qui ſans effort briſe tout autre charme ;
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il déſarme.
Non que le Dieu puiſſant, qui ſçait nous enflammer,
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à ſuivre ſon ordre il veuille nous contraindre :
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.
La Grace ſe plaît-elle à la gêne du cœur ?

Notre cœur n'eſt qu'amour. Les paſſions ſont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou ſe ſéparer de ceux qu'elle hait. Ainſi toutes les paſſions, quoiqu'elles ayent des noms différens, ſe réduiſent à une ſeule qui eſt l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre. Le deſir eſt l'amour d'un bien qu'on n'a pas, la joye eſt le plaiſir que cauſe un bien qu'on poſſéde. Ainſi *notre cœur n'eſt qu'amour.* Et la Grace étant le ſouffle du ſaint amour, fait que toutes nos paſſions, c'eſt-à-dire, tous les mouvemens de notre ame, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'eſt-à-dire, à Dieu.

Le plaiſir. *Quod amplius nos delectat, ſecundùm id operemur neceſſe eſt.* Nous ne pouvons manquer d'agir ſelon ce qui nous plaît davantage. *S. Aug. in Epiſt. ad Gal. c.* 49.

Non, ſes heureuſes loix ſont des loix de douceur.
Il eſt vrai qu'auſſi-tôt qu'elle ſe fait entendre,
Un infaillible aveu ſe hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Diſſipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleſte feu cette vive étincelle
Embraſe tous les cœurs, n'en trouve aucun rébelle ?
Que cette douce chaîne enchaîne librement ?
Que cette voix obtienne un ſûr conſentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entiere & prompte obéiſſance ?
Le malade qui ſouffre & ſent qu'il va mourir,
Repouſſe-t'il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejetter un pain qu'on lui préſente,
Le Pauvre le ravit quand la faim le tourmente.
Et maître de reſter dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.
Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma premiere chaîne :
Mais celui qui la rompt m'en inſpire la haine.
Oui, j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui ſeul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ſes attraits mon ame s'abandonne,
Et que par ſon amour, aſſiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine ſon choix ;
De tout ce que je fais je lui dois tout l'hommage.
Quand je choiſis, mon choix eſt encor ſon ouvrage ;
Et par un dernier coup intimement porté,

Mais faut-il s'étonner. *Non arbitreris iſtam aſperam moleſtamque violentiam. Dulcis eſt, ſuavis eſt : ipſa ſuavitas te trahit.* Ne vous figurez rien de dur ni de fâcheux dans la ſainte violence par laquelle Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne faſſe plaiſir : & c'eſt le plaiſir même qui nous attire. *S. Aug. Serm. 131. c. 2.*

Dans

Dans l'inſtant que je veux il fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puiſſe nuire.
Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire & détruire?
Non, Luther & Calvin aſſurent follement
Que la Grace aſſervit à ſon commandement.
J'abhorre, je proſcrits cet horrible blaſphême :
De mon ſang, s'il le faut, j'en ſigne l'anathême.
Maître de tous ſes pas, arbitre de ſon ſort,
L'homme a devant ſes yeux, & la vie & la mort.
C'eſt toujours librement que la Grace l'entraîne :
Il peut lui réſiſter, il peut briſer ſa chaîne.
Oui, je ſens que je l'ai ce malheureux pouvoir,
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aiſément on ſuccombe !
Ah ! qui me donnera l'aîle de la colombe !
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux
J'irois, je volerois dans le ſein du repos..
C'eſt-là qu'une éternelle & douce violence
Néceſſite des Saints l'heureuſe obéiſſance.
C'eſt-là que de ſon joug le cœur eſt enchanté ;
C'eſt-là que ſans regret l'on perd ſa liberté.
Là de ce corps impur les ames délivrées,
De la joye ineffable à ſa ſource enyvrées ;
Et riches de ces biens que l'œil ne ſçauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ſes Saints daigne eſſuyer les larmes.

Dieu m'a fait libre. *Tunc efficimur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id eſt, formar & creat, non ut homines, quod jam fecit, ſed ut boni homines ſimus, quod Gratia ſua facit.* Nous devenons véritablement libres, lorſque Dieu nous forme & nous crée, non afin que nous ſoyons hommes, puiſque nous le ſommes déjà, mais afin que nous ſoyons des hommes juſtes ; ce qui eſt l'ouvrage de la Grace. *S. Aug. Enchir. c.* 31.

Oui, je ſens que je l'ai. « Voilà, dit M. Boſſuet dans ſes » Elévations, un trait défectueux dans ma liberté, qui eſt » de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient pas de Dieu, » mais du néant dont je ſuis tiré.

C'eſt-là qu'on n'entend plus ni plaintes ni ſoupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni deſirs.
L'Egliſe enfin triomphe, & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de ſa victoire,
Elle chante, tandis qu'eſclaves déſolés,
Nous gémiſſons encor ſur la terre exilés.
Près de l'Euphrate aſſis nous pleurons ſur ſes rives ;
Une juſte douleur tient nos langues captives.
Et, comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleſte Sion, faire entendre tes chants !
Hélas ! nous nous taiſons, nos Lyres détenduës
Languiſſent en ſilence aux ſaules ſuſpenduës.
Que mon exil eſt long ! O tranquille cité !
Sainte Jéruſalem, ô chere éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
Quand irai-je goûter ton adorable paix !
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !

CHANT III.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même
instant,
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant ;
Tel que le trait fend l'air ſans y marquer ſa trace :
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
Il renverſe un rébelle auſſi-tôt qu'il l'atteint ;
D'un ſcélerat affreux un moment fait un Saint.
Ce foudre inopiné, cette inviſible flamme
Frappe, éclaire, ſaiſit, embraſe toute l'ame :
Saintement pénétré d'un ſpectacle effrayant
Rancé de ſes plaiſirs reconnoît le néant :
D'eſclave il devient libre ; à la Cour il échappe,
Et fuit dans les déſerts pour enfanter la Trappe.
Ainſi prompte à courir, lorſque nous nous perdons,
La Grace quelquefois précipite ſes dons.
Souvent à nous chercher moins ardente & moins
vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'eſt pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puiſſant
Abbat Saul qu'emportoit une rage homicide ;
Fait d'un perſécuteur un Apôtre intrépide ;

Saintement pénétré. On attribuë l'éclatante converſion de M. l'Abbé de la Trappe à la vuë du cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, ſans ſçavoir qu'elle étoit morte ſubitement, il trouva ſon cercueil à la porte.

Arrache Magdelaine à ſes honteux objets ;
Zachée à ſes tréſors, & Pierre à ſes filets.
Quelquefois, doux rayon, lumiere tempérée ;
Elle approche, & le cœur lui diſpute l'entrée.
L'eſclave dans ſes fers quelque tems ſe débat,
Repouſſe quelques coups, prolonge le combat :
Oui, l'homme oſe ſouvent, triſte & funeſte gloire !
Entre ſon Maître & lui balancer la victoire,
Mais le Maître pourſuit ſon ſujet obſtiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble :
Tantôt par des attraits que ſa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu ſe jette aux pieds de ſon vainqueur !
De la Grace tel eſt l'aimable & ſaint empire ;
Elle entraîne le cœur, & le cœur y conſpire.
Nous marchons avec elle : ainſi nous méritons :
Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainſi Dieu toujours maître, inſpire, touche, éclaire ;
Et l'homme toujours libre, agit & coopére.
Auguſtin de l'Egliſe & l'organe & la voix ;
De la céleſte Grace explique ainſi les loix.
Téméraire Docteur, eſt-ce là ton langage ?
Honteux de reconnoître un ſi libre eſclavage,
Par tes détours ſubtils, par tes ſyſtêmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.
Hélas ! de notre orgueil telle eſt l'horrible playe :

Arrache Magdelaine. Quoique les Sçavans diſtinguent Marie Magdelaine de la Femme péchereſſe, il eſt permis de parler en Vers ſuivant l'opinion commune.

Et nous devons nommer. « On a des mérites quand on eſt » Saint ; mais la Grace qui nous les donne, nous eſt » donnée ſans mérite. La récompenſe eſt duë après la pro- » meſſe : mais la promeſſe a été faite par pure bonté. La » récompenſe eſt duë aux bonnes œuvres, mais la Grace » qui n'eſt point duë précéde, afin qu'on les faſſe. *Mr. Boſſuet, Elev.*

Nous craignons d'obéir, & le joug nous effraye.
Voulant trop raiſonner, nous nous égarons tous :
Et de notre pouvoir défenſeurs trop jaloux,
Nous uſurpons du Ciel les droits les plus auguſtes :
Nous fixons ſon empire à des bornes injuſtes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté
S'il nous abandonnoit à notre liberté !
La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre.
Agréable péril ! ah ! riſquons, ſans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter ſur lui.
Quel eſpoir, quel honneur de l'avoir pour appui !
Laiſſons, laiſſons tout faire à celui qui nous aime.
Il ſçait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous diſputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en ſa main.
Eh comment réſiſter à cette main puiſſante ?
La molle & ſouple argile eſt moins obéiſſante,
Moins docile au Potier qui la tourne à ſon gré,
Qu'un cœur au ſouffle heureux, dont il eſt pénétré.
Oui, c'eſt de ta bonté que je dois tout attendre,
J'en dépends ; mais, Seigneur, ma gloire eſt d'en dépendre ;

La Grace, dites-vous. *Tutiores vivimus ſi totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.* Il eſt plus ſûr pour nous de donner tout à Dieu, que de dépendre en partie de lui, & en partie de nous. *S. Aug. de dono Perſev. c.* VI.

La molle & ſouple. *Ille qui in cœlo & in terra, omnia quæcumque voluit fecit etiam in cordibus hominum operatur.* Celui qui a fait dans le Ciel & ſur la Terre tout ce qu'il a voulu, opére auſſi tout ce qu'il veut dans le cœur des hommes. *S. Aug. de Grat. & Lib. Arb. c.* XXI.

Mutans mentem atque reformans,
Vaſque novum ex fracto fingens virtute creandi.

Quelquefois, dit S. Proſper, Dieu attire à ſoi les Nations les plus farouches & les plus oppoſées à l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en rétabliſſant l'ame & la renouvellant, *& en formant par une puiſſance de Créateur & de Souverain un vaſe nouveau, de ce vaſe qui étoit briſé.* S. Proſper, Partie II.

J'en dépends ; mais, Seigneur. « L'état de notre être,

Tu me menes, je vais; tu parles, j'obéis;
Tu te caches, je meurs; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, & court au précipice.
Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi;
Ce que j'ai de vertus je l'ai reçu de toi.
De mes égaremens moi seul je suis coupable:
De mes heureux retours je te suis redevable.
Les crimes que j'ai faits tu mes les a remis;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.
Qu'une telle doctrine est douce & consolante!
Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
La Foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi:
L'Espérance bientôt vient ranimer ma Foi.
» Par vos foibles efforts, il est vrai, me dit-elle,
» Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle.
» De cruels ennemis, hélas! environné
» Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
» Mais vous avez au Ciel un Pere qui vous aime,
» Un Pere, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même:
» Rassurez-vous, son Fils lui sera toujours cher.
» Périsse l'insensé qui prend un bras de chair.
» L'ame sage & fidéle à son Dieu se confie,
» Et peut tout en celui qui seul la fortifie.

» est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Il fait » être homme, ce qui est homme, corps ce qui est corps, » pensée ce qui est pensée, passion ce qui est passion, action » ce qui est action, nécessaire ce qui est nécessaire, libre » ce qui est libre. *M. Bossuet, Traité du Lib. Arb.*

Mes vices que je hais. *Mea sola, non sunt nisi peccata.* Je n'ai de moi que le péché, dit S. Aug. Serm. sur le Ps. 70. Et dans ses Confess. *lib.* 2. *c.* VII. *Gratiæ tuæ deputo & quæcumque non feci mala.... & omnia mihi dimissa esse fateor, & quæ mea sponte feci mala, & quæ te duce non feci.* Je reconnois que c'est votre grace, ô mon Dieu, qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait... Je vous suis redevable, & du pardon que vous m'avez accordé pour les péchés que j'ai commis, & de la protection par laquelle vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore pu commettre.

Le M. . . . aidé par un autre ſecours
Ne ſera point ému d'un ſemblable diſcours.
A ſes ordres ſoumiſe, à ſes deſirs préſente,
Et compagne aſſiduë, ainſi qu'obéiſſante
La Grace, nous dit-il, vient offrir ſon appui.
Quand il veut, il s'en ſert, l'uſage en eſt à lui.
Dieu fournit l'inſtrument qui gagne la victoire,
Mais de s'en bien ſervir l'homme ſeul a la gloire.
Dogmes cachés long-tems aux humains aveuglés,
Et qui par M. . . ſont enfin dévoilés;
M. . . . qui pour nous plein d'un amour de pere
Adoucit d'Auguſtin le dogme trop ſévere,
Rend un calme flâteur à notre eſprit troublé,
Décide & parle en maître où Paul avoit tremblé.
» Il n'eſt point, nous dit-il, de race favorite:
» Dieu ſçait de cet enfant quel ſera le mérite;
» Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
» Et s'il ſe rendra digne ou de haine ou d'amour.
» La Grace eſt une ſource en public expoſée,
» Dont l'onde eſt en tout tems par toute main puiſée.
» Et lorſque pour agir nous faiſons nos efforts,
» Dieu nous doit auſſi-tôt ouvrir tous ſes tréſors.
Dans l'Eſpagne où d'abord ces maximes parurent
La Vérité trembla, les Ecoles s'émurent,
Et du Saint ſi fameux par ſes rares écrits
Les Diſciples ſçavans éleverent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Egliſe troublée,

La Grace, nous dit-il. La Grace, ſuivant ce ſyſtême, ne change pas le cœur: elle met ſeulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'eſt pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'eſt l'homme. Suivant le ſyſtême des Congruiſtes, Dieu épie le tems, le lieu, les circonſtances où la volonté fera un bon uſage de la Grace.

Il n'eſt point. Il admet une ſcience moyenne, par laquelle Dieu prévoit, avant aucun décret de ſa volonté, le bon uſage que nous ferons de notre liberté dans telles & telles circonſtances.

Le Pontife appella la fameuſe aſſemblée,
Où Lemos, défenſeur du céleſte ſecours,
Du menſonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la Doctrine nouvelle.
Clement alloit lancer ſon tonnerre ſur elle.
Il vous rendoit vainqueurs, Diſciples d'Auguſtin:
Mais ſa mort vous priva d'un triomphe certain.
Aſſis au même Trône, & plein d'un même zéle
Paul fit dreſſer l'Arrêt qu'attendoit tout fidéle.
L'humble Ecole eſpéra, ſa Rivale craignit;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.
De M. . . . qu'alors épargna l'anathême,
Ne rejettons pas moins le dangereux ſyſtême.
L'orgueil ſera toujours prompt à le recevoir:
Il flâte la raiſon qui veut tout concevoir.
Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'inviſible:
On perce de la Foi le nuage terrible:
Des myſtères divins le voile eſt écarté.
Mais pour moi qui chéris leur ſainte obſcurité,
Je ramene le voile, & ne veux pas comprendre
Ce que l'homme doit croire, & ne doit point entendre.
Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les ſceaux qu'au Livre ſaint Dieu voulut attacher:

Le Pontife appella. Les Dominicains attaquerent vivement le Livre *de Concordia Gratiæ & liberi arbitrii*, dès qu'il parut, & le déférerent à l'Inquiſition de Caſtille. La cauſe fut portée à Rome. Clement VIII. établit la Congrégation, qui eut pour cette raiſon le titre *de Auxiliis*. Lemos, célébre Dominicain, s'y diſtingua. Après 68. Congrégations, où Clement VIII. préſida, ce Pape mourut. Léon XI. lui ſuccéda, & mourut peu de jours après. Paul V. reprit l'examen de ces diſputes; & après 17. Congrégations fit dreſſer ſa Bulle: mais des raiſons particulieres l'empêcherent de la publier.

Ne rejettons pas moins. Suivant ce ſyſtême, la Grace qui n'eſt pas efficace par elle-même, tire ſon efficacité des circonſtances. Saul n'eût pas été converti, ſi Dieu ne l'eût renverſé dans le moment où il ſçavoit que le cœur du perſécuteur de ſon Egliſe ſeroit diſpoſé à ſe rendre.

Toi ſeul, Agneau puiſſant, ô Victime adorable,
Toi ſeul tu peux ouvrir le Livre reſpectable.
Hélas ! s'il étoit vrai qu'un ſerviteur heureux,
Miniſtre obéiſſant, vînt remplir tous mes vœux :
Si je trouvois pour moi la grace toujours prête ;
Que du Ciel aiſément je ferois la conquête !
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ſes pas quelque obſtacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux ſuccéde.
Il aimoit, il languit ; il brûloit, il eſt tiéde.
La joye & le chagrin, la froideur & l'amour
De ſon cœur inconſtant s'emparent tour-à-tour.
Après avoir long-tems couru dans la carriere,
Tout à coup il s'arrête & recule en arriere.
Toi donc, heureux mortel, arbitre ſouverain :
Toi qui trouves toujours la grace ſous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilège :
Fais connoître tes droits au démon qui t'aſſiége.
Le chagrin te ſaiſit, tu te ſens agité ;
Vien te rendre la joye & la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.

Fair connoître tes droits. Selon M.... Dieu a fait un pacte avec Jeſus-Chriſt, par lequel il s'engage à donner ſa Grace à tous les hommes qui feront ce qui ſera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par ſa raiſon ſeule, ce que notre raiſon ne peut comprendre ! Suivant le ſyſtême du P. Mallebranche, il eſt indigne de Dieu d'agir par des volontés particulieres. Les Anges ont été la cauſe occaſionnelle des miracles de l'ancienne Loi ; & l'ame de Jeſus-Chriſt eſt la cauſe occaſionnelle de la diſtribution de la Grace. Cette ame, quoiqu'unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, & elle ne connoît point le fonds des cœurs ; d'où il arrive qu'elle fait donner des graces ſans ſçavoir quels effets elles auront ; & de même que la pluye, qui en conſéquence des loix générales, tombe ſur des terres enſemencées où elle fait germer les fruits, tombe auſſi ſur des rochers ſtériles : la Grace tombe ſur des cœurs diſpoſés à la recevoir, & ſur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Expoſer un pareil ſyſtême c'eſt le réfuter.

Il eſt tems, qu'attends-tu ? commande, parle en maître.
Mais quoi ? deſir, effort, menace, tout eſt vain ;
Et tu veux ſans ſuccès trancher du ſouverain.
Miſérable, du moins reconnois ta miſére,
L'orgueil t'avoit ſéduit : fais-en l'aveu ſincere,
Et reſſens le beſoin d'un plus puiſſant ſecours :
Au Seigneur, ſans rougir, tu peux avoir recours.
Va pleurer à ſes pieds, implore, preſſe, crie,
Il ſe plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ſes biens ; & pour être accordé,
Sans ceſſe ſon appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais laſſer ſa patience,
Il aime que nos cris lui faſſent violence.
Si la Grace à toute heure obéit à nos loix,
Faut-il pour l'obtenir l'appeller tant de fois ?
Et ſi nous avons tous la force ſalutaire,
Que ſert-il de prier ? nous devons tous nous taire.
Tendre Egliſe, ſur nous vous pleurez vainement ;
Colombe, finiſſez ce long gémiſſement.
Miniſtres, eſſuyez vos larmes aſſiduës ;
Et retirez vos mains vers le Ciel étenduës.
Vous qui pouſſez vers Dieu des ſoupirs éternels,
Fidéles proſternés aux pieds de ſes Autels,
Pourquoi répandre ainſi des priéres ſtériles ?

Que ſert-il de prier. *Quid ſtultius quàm orare ut facias, quod in poteſtate habeas... Qui orat non orat ut homo ſit, quod eſt natura ; neque orat ut habeat liberum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipſa natura ; neque orat ut accipiat mandatum : ſed planè orat ut faciat mandatum.... Ipſa igitur oratio, clariſſima eſt Gratiæ teſtificatio.* Quoi de plus inſenſé que d'avoir recours à la priére pour faire ce qui dépend de nous !... Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de nous faire hommes, puiſque nous le ſommes par la nature, ni de nous donner le libre arbitre, puiſque nous l'avons reçu dès le premier moment de notre être ; ni de nous donner la Loi, mais de nous la faire accomplir... La priére même eſt donc une preuve très-authentique de la Grace. *S. Aug. Epiſt.* 177.

C'eſt à vous d'ordonner, vos cœurs vous ſont dociles :
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt ſecours,
Vous pouvez tout. Mais quoi ! vous ſoupirez toujours,
Et de tous vos efforts vous ſentez l'impuiſſance.
Hélas, qui n'en a point la triſte connoiſſance !
Quel mortel à ſon gré diſpoſe de ſon cœur !
Si l'on en croit pourtant un ſyſtême flâteur,
Pour le bien & le mal l'homme également libre
Conſerve, quoi qu'il faſſe, un conſtant équilibre :
Lorſque pour l'écarter des loix de ſon devoir
Les paſſions ſur lui redoublent leur pouvoir,
Auſſi-tôt balançant le poids de la nature,
La Grace de ſes dons redouble la meſure ;
L'homme le perd encor, & toujours libéral
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal :
Dieu pour le criminel qui brave ſa colére
Doit payer de ſes biens un tribut néceſſaire.
Mais en les diſſipant on s'enrichit encor,
Et de Graces ſans nombre on amaſſe un tréſor.
Pourquoi donc les pécheurs qui déteſtent leurs chaînes,
Pour s'en débarraſſer trouvent-ils tant de peines ?

Quel mortel à ſon gré. L'unique moyen d'accorder cette contrariété apparente, qui attribuë tantôt à nous, tantôt à Dieu nos bonnes actions, eſt de reconnoître qu'elles ſont de nous, à cauſe de notre libre arbitre qui les produit ; & qu'elles ſont à Dieu, à cauſe de ſa Grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. Dieu, *dit S. Auguſtin*, nous fait vouloir ce que nous aurions pu ne point vouloir. *A Deo factum eſt ut vellent quod & nolle potuiſſent.*

Pourquoi donc les pécheurs. *Ex voluntate perverſa facta eſt libido ; & dum ſervitur libidini, facta eſt conſuetudo ; & dum conſuetudini non reſiſtitur, facta eſt neceſſitas.* Ma volonté, en ſe déreglant, eſt devenuë *paſſion* : à force de ſuivre cette paſſion, elle s'eſt tournée en *habitude* ; & faute de réſiſter à cette habitude, elle eſt devenuë *néceſſité. S. Aug. Confeſſ. l. 8. c. 5.*

Ces plaiſirs qu'avec joye ils ont long-tems ſuivis,
Sous leur regne cruel les tiennent aſſervis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémiſſent;
Mais hélas! chaque jour leurs forces s'affoibliſſent,
Leurs fers ſe reſſerrant deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appéſantit ſur eux.
Oui, de nos paſſions la trop longue habitude,
Malgré nous à la fin ſe change en ſervitude.
Pour connoître à quels maux ce mortel eſt livré,
Qui veut chaſſer l'amour de ſon cœur ulceré,
Faiſons taire un moment les Saints dans cet ouvrage;
Et d'un voluptueux écoutons le langage.
» Infortuné captif, ceſſe donc de ſouffrir:
» Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir?
» Comment ſortir ſi-tôt d'un ſi rude eſclavage?
» O Dieu! ſi la clémence eſt votre heureux partage,
» Si vous jettez les yeux ſur ceux qui vont mourir,
» Mes ſupplices cruels vous doivent attendrir.
» Grands Dieux! regardez-moi; détournez cette flamme,
» Qui défend à la paix toute entrée en mon ame,
» Et conſume mon corps par un cruel poiſon.
» Je ne t'implore, ô Ciel! que pour ma guériſon:
» Je ne demande pas que de celle que j'aime
» L'amour puiſſe répondre à mon amour extrême;
» Mais ſi j'ai mérité quelque choſe de toi,

Infortuné captif. Ceci eſt imité de la 77. Epigramme de Catulle.

Difficile eſt longum ſubitò deponere amorem:
Difficile eſt, &c.
O Di, ſi veſtrum eſt miſereri, aut ſi quibus unquàm
Extrema jam ipſa in morte tuliſtis opem,
Me miſerum aſpicite: & ſi vitam puriter egi,
Eripite hanc peſtem, perniciemque mihi:
Quæ mihi ſubrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

» O Ciel ! rends-moi la vie : ô Dieux ! guériſſez-moi.
Ovide en criminel avouant tous ſes crimes,
Nous en avoue auſſi les peines légitimes.
» Je hais ce que je ſuis : je ne m'aimai jamais,
» Cependant malgré moi je ſuis ce que je hais.
» Non je ne puis ſortir de mon état funeſte.
» Qu'il eſt dur de porter un fardeau qu'on déteſte !
Médée en ſuccombant regrette ſa pudeur,
Et ſe livre au tranſport que condamne ſon cœur.
Pour ſauver les débris de ſa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phédre cherche un azile.
Mais détournons nos yeux de ces triſtes objets,
Et laiſſons les Payens en proye à leurs regrets.
Regardons un mortel que la Grace divine
Fait ſortir triomphant d'une guerre inteſtine :
Et du grand Auguſtin apprenons aujourdhui
Ce que l'homme eſt ſans Dieu, ce que Dieu peut ſur lui.
» Ma fougueuſe jeuneſſe, ardente pour les crimes,
» Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes :
» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
» Et la verge à la main me ſuivant pas à pas,
» Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
» Ces mêmes voluptés à tant d'autres ſi cheres.
» Vous tonniez ſur ma tête : à vos preſſans avis
» Ma mere s'uniſſoit en pleurant ſur ſon fils.
» Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
» Chaîne de paſſions qu'un miſérable traîne.
» Ma mere par ſes pleurs ne pouvoit m'ébranler,

Ma fougueuſe jeuneſſe. *Efferbui miſer, ſequens impetum fluxûs mei, relicto te. . . Tu ſemper aderas, miſericorditer ſaviens, & amariſſimis aſpergens offenſionibus omnes illicitas jucunditates meas ; ut ita quærerem ſine offenſione jucundari.* S. Aug. Confeſſ. Lib. II. c. 2. n. 4.

» Et vous tonniez, grand Dieu, ſans me faire trembler.
» Enfin de mes plaiſirs l'ardeur fut amortie :
» Je revins à moi-même, & déteſtai ma vie.
» Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
» Mais un funeſte poids me faiſoit balancer.
» J'avois trouvé, j'aimois cette perle ſi belle,
» Sans pouvoir me réſoudre à tout vendre pour elle ;
» Par deux púiſſans rivaux tour-à-tour attiré
» J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
» Mon Dieu m'aimoit encor, & ſa bonté ſuprême
» A mes triſtes regards me préſentoit moi-même.
» Hélas qu'en ce moment je me trouvois affreux !
» Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux :
» Un ſommeil léthargique accabloit ma paupiere.
» M'éveillant quelquefois je cherchois la lumiere ;
» Et dès qu'un foible jour paroiſſoit ſe lever,
» Je refermois les yeux de peur de le trouver.
» Une voix me crioit, *Sors de cette demeure.*
» Et moi je répondois, *Un moment, tout à l'heure :*
» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
» Et cette heure toújours différoit à venir.
» De mes premiers plaiſirs la troupe enchantereſſe
» Voltigeant près de moi, me répétoit ſans ceſſe :
» *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter,*
» *Sans nous, ſans nos douceurs, qui peut ſe contenter ?*

A mes triſtes regards. *Conſtituebas me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis eſſem, quàm diſtortus & ſordidus, maculoſus, & ulceroſus. Et videbam & horrebam, & quò à me fugerem non erat.... ſed diſſimulabam & connivebam, & oblivíſcebar.* Confeſſ. Lib. VIII. c. 7.

Et moi je répondois. *Modò, ecce modò, ſine paululùm. Sed modò & modò non habebant modum, & ſine paululùm, in longum ibat.* Confeſſ. Lib. VIII.

De mes premiers plaiſirs. *Retinebant nugæ nugarum, & vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, & ſuccutiebam veſtem meam cardeam, & ſubmurmurabant, Dimittis nos ? & à momento iſto non erimus tecum in æternum, &c.* Idem, ibid. n. 26.

» *Le ſage en nous cherchant trouve un bonheur facile ;*
» *Son corps eſt ſatisfait , & ſon ame eſt tranquile.*
» *Mortels , vivez heureux & profitez du tems :*
» *Du torrent de la joye enyvrez tous vos ſens.*
» *Fuyez de la Vertu l'importune triſteſſe ;*
» *Couchez-vous ſur les fleurs , dormez dans la molleſſe.*
» *Et toi que dès long-tems nos bienfaits ont charmé ,*
» *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
» *Puiſſe ainſi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
» *Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
» Mais devant moi l'aimable & douce chaſteté
» D'un air pur & ſerein , pleine de majeſté ,
» Me montrant ſes amis de tout ſexe , tout âge ,
» Avec un ris mocqueur me tenoit ce langage :
» *Tu m'aimes , je t'appelle , Et tu n'oſes venir.*
» *Foible & lâche Auguſtin , qui peut te retenir ?*
» *Ce que d'autres ont fait ne le pourras-tu faire ?*
» *Incertain , chancelant , à toi-même contraire ,*
» *Tu veux rompre tes fers , tu veux & ne veux plus ;*
» *Ne fixeras-tu point tes pas irréſolus ?*
» *Regarde à mes côtés ces colombes fidéles ;*
» *Pour voler juſqu'à moi Dieu leur donne des aîles ;*
» *Ce Dieu t'ouvre ſon ſein , jette-toi dans ſes bras.*
» Hélas ! je le ſçavois , mais je n'y courois pas.
» Un jour enfin laſſé de cette vive guerre
» Je pleurois , je criois , je m'agitois par terre ,
» Quand tout-à-coup frappé d'un ſon venu des cieux ,
» Et des mots du ſaint Livre où je jettai les yeux ,
» L'orage ſe calma , mes troubles s'appaiſerent.
» Par votre main , Seigneur, mes chaînes ſe briſerent:
» Mon eſprit ne fut plus vers la terre courbé :
» Je ſortis de la fange où j'étois embourbé.

Mais devant moi l'aimable. *Caſta dignitas continentiæ , ſerena & non diſſolutè hilaris , honeſtè blandiens.* Confeſſ. c. XI. n. 27.

» Ma volonté changea ; ce qui vous eſt contraire
» Me déplut, & j'aimai tout ce qui peut vous plaire!
» Ma mere, qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
» Pleurer ſur un ingrat, rébelle à votre voix,
» Ma tendre mere enfin ſortit de ſes alarmes,
» Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
» Je connus bien alors que votre joug eſt doux :
» Non, Seigneur, il n'eſt rien qui ſoit ſemblable à vous.
» Dès ici bas ma bouche unie avec les Anges
» Ne ſe laſſera point de chanter vos louanges.
» Je n'aimerai que vous : vous ſerez déſormais
» Ma gloire, mon ſalut, mon azyle, ma paix.
» O Loi ſainte ! ô Loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
» Vérité qui trop tard avez ſçu me charmer,
» Hélas ! que j'ai perdu de tems ſans vous aimer !

Vérité qui trop tard. *Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua, & tam nova, ſerò te amavi.* Confeſſ. Lib. 8. c. 27.

CHANT IV.

REDOUBLONS, s'il ſe peut, l'ardeur qui nous anime :
Elevons notre voix ſur un ton plus ſublime :
Oſons du Dieu vivant célébrer la grandeur :
Oſons de ſes deſſeins montrer la profondeur.
Deſſeins toujours cachés, ſecrets impénétrables,
Jugemens éternels, & Loix irrévocables,
Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, & ceux qu'il veut punir ;
Des ſiécles à ſes yeux qu'eſt-ce que l'étenduë ?
Tous les ſiécles entiers ſont un jour à ſa vuë :
L'avenir eſt pour lui l'ordre de ſes arrêts :
Il lit nos volontés dans ſes propres décrets.
Myſtère ténébreux, qui pourra le comprendre ?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'eſt que cendre.
Sans les examiner, qu'il reçoive tes loix.

Jugemens éternels. L'ordre des choſes humaines, *dit M. Boſſuet, Traité du Libre Arbitre*, eſt l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout ou dans ſon eſſence, ou dans ſes décrets : il ne peut connoître que ce qu'il eſt, ou ce qu'il opére.

Myſtère ténébreux. On objectoit à S. Auguſtin qu'il étoit dangereux de parler de la prédeſtination gratuite. C'eſt-à-dire, *répondoit-il*, que nous craignons d'offenſer par nos paroles, ceux qui ne ſont pas en état d'entendre la vérité ; & nous ne craignons pas, que ceux qui ſont en état de l'entendre, ſoient trompés par notre ſilence. *Timemus, ne loquentibus nobis offendatur qui veritatem non poteſt capere ; & non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem poteſt capere, falſitate capiatur.*

O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois :
De ma fiere raiſon j'arrête l'inſolence ;
Loin de t'interroger, je t'adore en ſilence.
Je crois tes dogmes ſaints, quoiqu'ils me ſoient voilés :
Je les chante : mortels, écoutez & tremblez.
De nos fragiles corps Dieu conſerve la vie ;
Lui ſeul répand le jour dans notre ame obſcurcie :
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de ſa bonté pure,
Et les dons de la Grace, & ceux de la nature.
A ſes moindres faveurs quel droit prétendez-vous ?
Du livre des vivans il peut vous rayer tous.
Fils ingrats, fils pécheurs, victimes du ſupplice,
Nous naiſſons tous marqués au ſceau de ſa juſtice.
Depuis le jour qu'Adam mérita ſon courroux,
Les feux toujours brûlans ſont allumés pour nous.
Sous lui, ſous ſes enfans héritiers de ſon crime,
La même chûte, hélas ! ouvrit le même abîme.
Pour un crime pareil ſi l'Ange eſt condamné,
Pourquoi l'homme après lui ſera-t'il épargné ?

La même chûte. *Univerſa maſſa pœnas debet, & ſi omnibus debitum damnationis ſupplicium redderetur, non injuſtè redderetur.* La maſſe entiere du genre humain mérite la punition ; & quand Dieu livreroit tous les hommes au ſupplice de la damnation, ce ſeroit ſans injuſtice de ſa part. *De Nat. & Grat. c. 7.* C'eſt, ſuivant S. Auguſtin dans le Livre de la Prédeſtination, ce qui ne doit pas révolter un Chrétien, perſuadé que tous les hommes ſont tombés par le péché d'un ſeul, dans une condamnation ſi juſte, que quand Dieu n'en délivreroit aucun, on n'auroit aucun ſujet de ſe plaindre de lui. *Omnes incidiſſe in condemnationem juſtiſſimam : ita ut nulla Dei eſſet juſta reprehenſio, etiamſi nullus indè liberaretur.* De Prædeſt. c. VIII.

Pourquoi l'homme. *Elegit nos Deus, non quia per nos ſancti futuri eramus ; ſed elegit, prædeſtinavitque, ut eſſemus.* Dieu ne nous a pas choiſis, parce que nous devions être Saints ; mais il nous a choiſis & prédeſtinés, afin que nous fuſſions Saints. *De la Prédeſt. c.* XV.III.

Tous deux de la révolte également coupables
Doivent tous deux s'attendre à des peines ſemblables.
Sans eſpoir de retour les Anges rejettés
Dans les feux éternels ſont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu ſépare la maſſe :
Il choiſit, il rejette, il fait juſtice & grace.
Qui ſe plaindra, quand tous méritent l'abandon ?
Tous coupables, qui peut eſpérer le pardon ?
Qui lui plut fut choiſi : de la maſſe proſcrite
Sa bonté ſépara la race favorite.
Et pour ce petit nombre agréable à ſes yeux
Il ouvrit de ſes dons les tréſors précieux.
C'eſt ce nombre ſi cher, ce céleſte héritage
Qu'il réſerve à ſon Fils pour auguſte apanage.
Chef de tous les élus, Jeſus-Chriſt par ſon ſang,
Lui-même élu par Grace a mérité ce rang.
Cher & petit troupeau que m'a donné mon Pere,
Bannis toute frayeur, dit ce Dieu tutelaire :
Je connois mes brebis, je ſuis toujours leurs pas ;
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas :
Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie,
Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.
Les hommes par ce choix qui partage leur ſort,
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort,

Chef de tous les élus. *Sicut prædeſtinatus eſt ille unus, ut caput noſtrum eſſet ; ita multi prædeſtinati ſumus, ut membra ejus eſſemus.* Comme Jeſus-Chriſt a été prédeſtiné ſeul pour être notre chef ; de même pluſieurs d'entre les hommes ont été prédeſtinés pour être ſes membres.

Cher & petit troupeau. *Nolite timere, puſillus grex, quia complacuit Patri veſtro dare vobis regnum.* Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner ſon Royaume. *S. Luc.* 12. 32.

Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quiſquam de manu mea. Mes brebis ne périront point à jamais ; & nul ne me les arrachera d'entre les mains. *S. Jean* 10. 28.

Les uns vaſes d'honneur, objets de la tendreſſe,
Connus, prédeſtinés, enfans de la promeſſe :
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,
Vaſes d'ignominie, aux flammes réſervés.
Qu'ici ſans murmurer la raiſon s'humilie.
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ſes décrets.
Qui pourra d'injuſtice accuſer ſes arrêts ?
L'homme, ce vil amas de bouë & de pouſſiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de ſa lumiere !
Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur ;
Des aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du Trône où ſa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant ſe couvre de ſon aîle.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les cieux ;
Il a dit à la mer, *Briſe-toi ſur ta rive* ;
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes ;
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes ;
Qui peſe l'Univers dans le creux de ſa main.

Les uns vaſes d'honneur. « Qui peut ſe plaindre de Dieu, » *dit l'Apôtre*, ſi voulant montrer ſa colére, & faire con- » noître ſa puiſſance, il ſupporte avec une patience extrê- » me les vaſes de colére deſtinés à périr ; afin de faire pa- » roître les richeſſes de ſa gloire ſur les vaſes de miſéri- » corde, qu'il a préparés pour la gloire ?

Qu'ici ſans murmurer. *Sufficit ſcire homini quòd non ſit iniquitas apud Deum. Jam quomodo iſta diſpenſet, faciens alios ſecundùm meritum vaſa iræ, alios ſecundùm gratiam vaſa miſericordiæ, quis cognovit ſenſum Domini, aut quis conſiliarius ejus fuit ?* Il ſuffit à l'homme de ſçavoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu ; & ſi vous demandez pourquoi il fait les uns des vaſes de colére ſelon qu'ils le méritent, & les autres des vaſes de miſéricorde par ſa Grace ; ſaint Paul vous répondra : Qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils ? *S. Aug. contra duas Epiſt. Pelagii, l. 1. c. 20.*

Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & nos encens ſont dûs à ſon pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?
Lui ſeul il eſt ſa fin, il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a-t'il beſoin de nous ? D'un œil indifférent
Il regarde tranquille & l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne :
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris :
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis.
Ce qu'il veut il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour toute raiſon que ſa volonté même.
Qui ſuis-je pour oſer murmurer de mon ſort ;
Moi conçu dans le crime, eſclave de la mort ?
Quoi ! le vaſe pétri d'une matiere vile
Dira-t'il au Potier, *Pourquoi ſuis-je d'argile ?*
Des ſalutaires eaux un enfant eſt lavé.

Il regarde tranquille. Comme Dieu, *dit M. Boſſuet, Traité du Lib. Arb.* poſſede lui-même tout ſon bien, & qu'il n'a beſoin d'aucun des êtres qu'il a faits ; il n'eſt porté à les faire, ni à faire qu'ils ſoient de telle façon, que par ſa ſeule volonté indépendante.

Des ſalutaires eaux.

Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris....
Infantum diſcerne animos, & diſſere quales
Affectus, qualeſque habeant hæc pectora motus....
....Pariter nequeunt bona vel mala velle,
Et tamen ex illis miſeratrix Gratia quoſdam
Eligit, & rurſum genitos baptiſmate transfert
In regnum æternum ; multis in morte relictis.

Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des mérites de l'homme, de ſon choix & de ſon libre arbitre, *dit ſaint Proſper*, faites-nous voir ce choix & ces mérites dans les enfans, & dites-nous quels ſont les mouvemens de leur volonté.... Tous également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal : & cependant Dieu par ſa miſéricorde & par ſa grace en choiſit quelques-uns qu'il fait renaître dans le ſaint

Par une prompte mort un autre en eſt privé.
Dieu rejette Eſaü, dont il aime le frere.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?
O ſage profondeur ! ô ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché : je tremble & je me tais.
Ce Dieu dans ſes deſſeins, terrible & toujours ſage,
Qui ne changeant jamais, change tout ſon ouvrage,
Pour ceux même ſouvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout à coup la ſource de ſes dons.
Dans cette obſcure nuit l'aſtre ſi néceſſaire,
La foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des préſens qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin, quand il a pitié d'eux.
Que de peuples, hélas ! que de vaſtes contrées
A leur aveuglement ſont encore livrées,
Aſſiſes loin du jour à l'ombre de la mort !
Nous, plus heureux, craignons leur déplorable ſort :
Le précieux flambeau qui s'allume par grace,

Baptême pour les placer dans ſa gloire, pendant qu'il en laiſſe un grand nombre dans la mort. *S. Proſper, Part. III. c.* 10. 30.

O ſage profondeur ! *O altitudo !* Tous les Chrétiens, *dit Bayle, Art. Arminius*, doivent trouver dans ce mot de S. Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier reſſort & ſans appel, touchant les diſputes de la Grace, & oppoſer cette forte digue aux inondations des raiſonnemens.

Ce premier des préſens. Dans tous les principes de la Théologie, *dit le P. Bourdaloüe*, la premiere grace du ſalut eſt la lumiere qui nous découvre les voyes de Dieu, parce que pour agir il faut connoître ; & pour connoître, il faut être éclairé de Dieu.

Le précieux flambeau qui s'allume. » Il y a de la part de » Dieu, *dit le P. Bourdaloüe*, des ſubſtitutions terribles, » il abandonne les uns, il appelle les autres. Il dépouille les » uns, il enrichit les autres. Myſtère de prédeſtination cer- » tain & inconteſtable. Myſtère qui, tout rigoureux qu'il » eſt, ne s'accomplit que ſelon les loix de la plus droite » juſtice, & dans lequel Dieu découvre auſſi tous les tréſors » de ſa miſéricorde.... C'eſt ainſi que les Anges rebelles » ayant laiſſé par leur chûte un grand vuide dans le Ciel, » Dieu leur a ſubſtitué les hommes.... il ſubſtituë auſſi un

Aux ingrats enlevé, ſouvent change de place.
Par le ſang des Martyrs autrefois humecté
L'Orient, du menſonge eſt par-tout infecté.
Cette Iſle, de Chrétiens féconde pépiniere,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiere,
Recevant aujourdhui toutes Religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions.
Hélas! tous nos voiſins plongés dans la diſgrace
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis & n'y vois que le courroux des cieux.
Dans les glaces du Nord l'héréſie allumée
Y répand en fureur ſon épaiſſe fumée.
Là domine Luther; ici regne Calvin:
Et ſouvent où la Foi répand ſon jour divin,
La ſuperſtition, fille de l'ignorance,
Prend de la pieté la trompeuſe apparence.
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France eſt aujourdhui ton Royaume fidéle.
Ah! nos crimes enfin à leur comble montés,
Du Ciel lent à punir laſſeront les bontés.
Puiſſe-t'il être faux ce funeſte préſage!

» peuple à un autre peuple; & plaiſe au Ciel que nous ne » ſervions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, » comme nous en ſervent ceux qui nous ont précédés! *Penſées du P. Bourdaloue, au titre* Subſtitutions.

N'eſt plus qu'un triſte amas. Les Anabaptiſtes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains, &c.

Du Ciel lent à punir. Plus on eſt environné de lumieres, plus on eſt ſouvent près de tomber dans les ténébres; parce que Dieu nous punit de l'abus de ſes graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du tems de S. Auguſtin; & cependant la Religion y fut preſque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Paleſtine, la Syrie, malgré cette foule de ſaints Anachoretes, furent ravagées par l'Arianiſme, le Neſtorianiſme, l'Eutychianiſme, &c.

Mais hélas ! de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'eſprit pourra nous attirer.
Déjà notre raiſon oſe tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prieres,
Du ſalut à ſon gré diſpenſe les lumieres.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout ſçavoir ;
Il aveugle celui qui demande à tout voir.
Pour les ſages du monde il voile ſes myſtères :
Il refuſe à leurs yeux les clartés ſalutaires,
Tandis qu'il les révéle à ces humbles eſprits,
A ces timides cœurs de ſon amour nourris,
Qui mépriſent l'amas des ſciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ſes moindres paroles.
Un mot eût pu changer les ſages Antonins ;
Mais ce mot n'eſt donné qu'aux heureux Conſtantins.
Dieu laiſſe ſans pitié Caton dans la nuit ſombre,
Qui cherchant la vertu n'en embraſſe que l'ombre.
Mais plus terrible encore il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas.
Il verſe ſes faveurs ſur une ame infidéle,

Il aveugle celui. C'eſt une vérité inconteſtable, *dit le P. Bourdaloüe*, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle maniere s'accomplit une punition, en apparence ſi contraire à la ſainteté de Dieu ? C'eſt un ſecret de la prédeſtination & de la réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.

Un mot eût pu. *Non volentis neque currentis, ſed miſerentis eſt Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non volentibus neque currentibus ſubvenit.* Tout dépend, *dit ſaint Paul*, non de celui qui veut, ni de celui qui court ; mais de Dieu qui fait miſéricorde, & qui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfans, quoiqu'ils ne veuillent, ni ne courent. *S. Aug. de dono Perſ. c.* 11.

Il verſe ſes faveurs. N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre raiſon, à ne point donner des graces, dont on doit abuſer ! Elle peut dire de même : N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chûte du premier homme ? Puiſque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plûtôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre raiſon ſur celles de la Foi. En Dieu tout

Que

Que l'abus de ſes dons rendra plus criminelle.
Jéruſalem le chaſſe, & rejette ſa paix :
Son ingrate Sion refuſe ſes bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr & Sydon touchées
Pleurer ſur le cilice & la cendre couchées.
Au grand jour, il eſt vrai, jour terrible & vengeur,
Sidon ſera traitée avec moins de rigueur.
Le ſerviteur rebelle aux ordres de ſon maître,
Plus puni que celui qui meurt ſans le connoître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux,
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux ?
Tremblons juſqu'à la fin. Si l'on ne perſévere,
Jamais de ſes travaux on n'obtient le ſalaire ;
Juſqu'au dernier inſtant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'auſtère pénitent, le pâle ſolitaire,
Couché ſur le cilice, & blanchi ſous la haire,
Par un ſouffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un deſir avoué, perd tout en un moment ;
Tandis que pénétré d'un remord efficace
Vieilli dans les forfaits un brigand prend ſa place.
A la vigne du Maître appellé le dernier
Il n'arrive qu'au ſoir, & reçoit le denier.
Quelquefois par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda, la Grace ſurabonde ;
Mais quelquefois auſſi par un triſte retour
Un cœur où la vertu fit long-tems ſon ſéjour,
Las de ſa liberté rentre dans l'eſclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant ſe rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne eſt placée au bout de la carriere ;

---

eſt incompréhenſible pour nous ; ſa bonté, comme ſa puiſſance.

Il faut pour la ravir fournir la courſe entiere;
De l'Egliſe au berceau l'illuſtre défenſeur,
Et des foibles Chrétiens le ſévere cenſeur,
Le ſoutien de la Foi, la gloire de l'Afrique;
Tertullien s'égare & périt hérétique.
Pour les enfans ingrats quels regrets ſuperflus
Lorſque de ton feſtin, grand Dieu, tu les exclus!
Quel déſeſpoir pour eux quand ta voix qui les chaſſe
Appelle l'étranger pour s'aſſeoir à leur place!
Souvent il eſt fatal de vivre trop long-tems,
Oſius ſur la terre avoit brillé cent ans,
Fléau des Ariens en détours ſi fertiles,
Le Pere des Paſteurs, le Maître des Conciles,
La mort à ſes travaux alloit rendre le prix,
Lorſque las d'un exil où ſa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt luſtres glacée,
Pour ſigner de Sirmich la formule inſenſée.
A tout craindre de nous ſa chûte nous inſtruit.
Redoublons notre courſe, & prévenant la nuit,
Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.
Mais que ſert de courir, répond un téméraire,

Il faut pour la ravir. *Aſſerimus donum Dei eſſe perſeverantiam, quâ uſque in finem perſeveratur in Chriſto.* Nous diſons que la perſévérance par laquelle nous demeurons unis à Jeſus-Chriſt juſqu'à la fin, eſt un don de Dieu. S. *Aug. du don de la Perſév. c.* 1.

Tertullien s'égare. Après avoir été le défenſeur de la Religion contre les Payens & contre les Hérétiques, Tertullien ſe ſépara de l'Egliſe, & embraſſa la Secte des Montaniſtes.

Oſius ſur la terre. Oſius, Evêque de Cordouë, que S. Athanaſe appelle *le Pere des Evêques, le Maître des Conciles, le grand Confeſſeur de Jeſus-Chriſt*, ne voulant pas favoriſer les Ariens, fut exilé par Conſtantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir ſouffert pendant une année d'exil beaucoup de mauvais traitemens, il ſuccomba, & ſigna la formule de Sirmich, dreſſée par les Ariens. Il mourut peu de tems après.

Mais que ſert de courir. *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè orant. Num propter tales, hujus ſententia veritas deſerenda, aut ex Evangelio delenda putabi-*

Qui m'oppoſe un diſcours tant de fois répété ?
Dans le Ciel, me dit-il, mon ſort eſt arrêté :
Pourquoi venez-vous donc diſcoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une courſe ſtérile ?
Au livre des Elus ſi mon nom eſt gravé,
Tout crime par la Grace en moi ſera lavé.
Si le Ciel en courroux me deſtine à la peine,
Pour chercher la vertu ma diligence eſt vaine.
C'en eſt fait, je veux vivre au gré de mes deſirs :
J'attendrai mon arrêt dans le ſein des plaiſirs.
Déteſtable penſée ! l'affreuſe conſéquence !
Ainſi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'oſez prévenir.
La porte du bonheur enfin vous eſt ouverte,

---

tur ? .... Il y en a qui frappés de cette parole de J. C., que Dieu ſçait ce qu'il nous faut, avant que nous le lui demandions, ou négligent de prier, ou ne prient qu'avec tiédeur. Faut-il, à cauſe de ces gens-là, renoncer à la vérité de la preſcience de Dieu, ou l'effacer de l'Evangile ? *S. Aug. du don de la Perſév. c.* XVI. Et dans le c. XIX. le même Docteur ajoute : « Saint Cyprien & Saint Ambroiſe, » qui ont relevé le prix & la force de la Grace juſqu'à dire, » l'un, qu'*il n'y a rien dont nous puiſſions nous glorifier*, » *parce qu'il n'y a rien qui vienne de nous* ; & l'autre que » *notre cœur & nos penſées ne ſont point en notre pouvoir* ; » n'ont pas ceſſé pour cela d'employer les exhortations & » les corrections pour porter les hommes à l'obſervation » des commandemens de Dieu : & ils ne craignoient pas » qu'on leur dît : Pourquoi nous exhorter & nous repren- » dre, s'il eſt vrai que nous n'ayons rien de bon qui vienne » de nous ; & ſi notre cœur & nos penſées ne ſont point » en notre pouvoir ? *Cyprianus & Ambroſius cùm ſic prædicarent Dei Gratiam, ut unus eorum diceret*, In nullo gloriandum, quoniam noſtrum nihil eſt ; *alter autem*, Non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum & noſtræ cogitationes : *Non tamen hortari & corripere deſtiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis, Quid nos hortamini ; quid & corripitis ſi nihil boni habeamus quod ſit noſtrum, & ſi non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum ?*

Déteſtable penſée. L'eſpérance & la crainte ſont deux contrepoids qui ſoutiennent l'homme entre deux précipices, la préſomption & le déſeſpoir. Il ſuffit pour eſpérer, de ſçavoir que la miſéricorde de Dieu eſt infinie : il ſuffit pour craindre, de ſçavoir que la perſévérance eſt un don qu'il ne doit à perſonne.

Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement ?
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au Ciel déjà réglée
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des Médecins cherchez-vous le secours ?
De leurs soins assidus que devez-vous attendre ?
Votre course est fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah ! malgré ces raisons, la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir.
Où sont donc pour le Ciel les efforts que vous faites ?
Pourquoi n'y point courir, insensés que vous êtes ?
J'ignore comme vous quel sort m'est réservé,
Mais pour me consoler vivrai-je en réprouvé ?
Non, pour mourir en saint, c'est en saint qu'il faut vivre ;
Je me crois des Elus, je m'anime à les suivre ;
Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, & ne cours pas en vain.

Pourquoi n'y point courir. *Quid metuis, si in via ambulas ? tunc time, si deseris viam.* « Que craignez-vous si » vous marchez dans le chemin ? vous n'avez à craindre » qu'en abandonnant la voye qui mene à Dieu. *S. Aug. Serm.* 142.

J'ignore comme vous. Dieu nous a prédestinés, *dit le P. Bourdaloüe*, comme des créatures raisonnables, libres, capables de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par titre de conquête ou de récompense.

Je travaille, je cours. M. de Nointel, Ambassadeur à la Porte, avoit écrit à M. Arnaud, touchant la maniere dont les Turcs raisonnent sur la prédestination. M. Arnaud lui répond, Lettre 147. « Le meilleur est de ne se point enfon- » cer sur ces matieres qui sont impénétrables. Il est certain » que tout ce qui arrive dans le monde est réglé par la » Providence de Dieu, & que le péché même, dont il » n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre ; parce qu'il » n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le per- » met que pour en tirer du bien..... Mais l'erreur des » Turcs est qu'ils séparent les moyens par lesquels les évé- » nemens arrivent, des événemens même ordonnés de

Des Maîtres le plus doux, des Peres le plus tendre
Dieu m'appelle & me dit qu'à lui je puis prétendre ;
Que je ſuis ſon enfant ; qu'il veut me rendre heureux.
De mon eſprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiéte & m'alarme,
J'eſpére tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'enviſage les biens que m'a fait ſon amour
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi de ſes faveurs comblé dès ma naiſſance,
Former pour l'avenir un ſoupçon qui l'offenſe ?
Non, j'y conſens, qu'il ſoit ſeul maître de mon ſort ;
Il m'aime : du pécheur il ne veut point la mort,
Il pardonne, il invite au retour ſalutaire
Celui qui s'accumule un tréſor de colére.
A toute heure aux méchans il prodigue ſes dons ;
Son ſoleil luit ſur eux ainſi que ſur les bons ;
Il punit à regret ; & ce n'eſt qu'en partie
Qu'il frappe ſur l'ingrat que ſon courroux châtie.

» Dieu ; ce qui fait qu'ils croyent qu'il ne ſert de rien » d'éviter les périls ; parce que Dieu ayant réglé ce qui » devoit arriver, il n'eſt pas en notre pouvoir de l'éviter. » Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la cauſe aux » effets, je fais bien de ne me pas expoſer à la peſte ſans » néceſſité ; parce que ne m'y expoſant pas, je ne la gagnerai pas : & ne la gagnant pas, je n'en mourrai pas : » & par-là je ne changerai pas l'ordre de la Providence : » mais je me ſerai conduit d'une maniere ſage, & qui ſera » conforme à cet ordre. Après tout néanmoins, il en faut » toujours revenir là, qu'il y a quelque choſe en tout cela » qu'on ne ſçauroit comprendre.

Il m'aime : du pécheur. *Miſericors & miſerator Dominus, in his quibus veniam dedit ; in his quibus adhùc non dedit, longanimis, non damnans, ſed expectans.... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec reſipiſcas : & tu tardas ?* « Le Seigneur eſt plein de miſéricorde à l'égard » de ceux dont il a pardonné les péchés : il eſt patient à » l'égard de ceux auſquels il ne les a pas encore pardonnés ; il ne les condamne pas, mais il les attend, & par-» là ſemble leur crier : Revenez à moi, & je reviendrai à » vous.... Dieu vous appelle aujourdhui : Dieu vous exhorte » & attend que vous rentriez vous-même : & vous différez » de le faire ? *S. Aug.*

C'eſt à vous : c'eſt à moi que le Ciel eſt promis :
C'eſt pour nous qu'à la mort il a livré ſon Fils.
Oui, Dieu veut le ſalut de tous tant que nous ſommes ;
Jeſus-Chriſt a verſé ſon ſang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à ſoi.
Malheureux Iſraël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables ;
Cependant vous perdez ſes momens favorables,
Et lorſqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs.
Hélas ! combien de fois vous offrant ſes faveurs
Vous a-t'il ranimés par des Graces nouvelles ?
Et que n'a-t'il point fait ? Un oiſeau ſous ſes aîles
Raſſemble ſes petits trop foibles pour voler :
C'eſt ainſi qu'en ſon ſein il veut vous raſſembler.
Les maux que vous ſouffrez, c'eſt lui qui les envoye ;
Par tendreſſe pour vous il trouble votre joye ;
De vos plaiſirs honteux il veut vous détacher ;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant de ce monde eſclaves volontaires,
Vous rejettez toujours ſes rigueurs ſalutaires.
Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t'il dans ſon choix tant de ſévérité ?
Si lui ſeul à ſes dons nous peut rendre fidéles,
S'il veut notre ſalut, pourquoi tant de rebelles ?
Entre tant d'appellés, pourquoi ſi peu d'Elus ?

Entre tant d'appellés. « On demande, *dit le P. Bourdaloüe*, s'il eſt à propos que les Prédicateurs prêchent » dans la Chaire la vérité du petit nombre des Elus. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'on doit prêcher l'Evangile en Chaire. Prêchons-le ſans en rien retrancher, » ni rien adoucir : Prêchons-le dans toute ſon étenduë, » dans toute ſa ſévérité. Malheur à quiconque s'en ſcandaliſera.... S'il y en a quelques-uns que ce ſujet déſeſpére, qui ſont-ils ? Ceux qui ne veulent pas bien leur » ſalut. Tout bien examiné, il vaudroit mieux, ſi je l'oſe » dire, les déſeſpérer ainſi pour quelque tems, que de les » laiſſer dans leur aveuglement. *Penſées du Pere Bourdaloüe*, Titre du petit nombre des Elus.

Leur foible nombre échappe à nos regards confus.
Les épis épargnés par la main qui moiſſonne,
Ces reſtes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laiſſe un vendengeur ſoigneux,
Images des Elus, ſont auſſi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que juſtice & colére:
Eſt-ce ainſi qu'il nous aime? Eſt-ce ainſi qu'il eſt pere?
Nous tremblons.... C'eſt aſſez, uniſſons notre Foi:
Je tremble comme vous, eſpérez comme moi.
Il eſt Pere, il eſt Dieu: je crains le Dieu terrible;
Mais je chéris le Pere à mes malheurs ſenſible.
Sans peine devant lui ſoumettant mon eſprit,
Je crois ce qu'il révéle, & fais ce qu'il preſcrit.
Je laiſſe murmurer ma raiſon orgueilleuſe;
Je ſçais que ſa lumiere eſt ſouvent périlleuſe;
Je me livre à la Foi, je marche à ſa clarté:
Celui qu'elle conduit n'eſt jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le myſtère:
Mais Dieu parle, il ſuffit, c'eſt à l'homme à ſe taire.
Lorſque voulant ſonder ſes terribles décrets,
Nous portons juſqu'au Ciel nos regards indiſcrets;
Quand nous oſons percer le voile reſpectable
Dont ſe couvre à nos yeux ce Dieu ſi redoutable,
Sa gloire nous opprime: éblouis, aveuglés,
Du poids de ſa grandeur nous ſommes accablés.
Ah! reſpectons celui qui veut être inviſible,
Et craignons d'irriter ſa majeſté terrible.
Mais la ſainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'eſt de toi ſeul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir:
Apprens-nous à t'aimer, apprens-nous à te craindre.
De tes deſſeins cachés eſt-ce à nous de nous plaindre?

Nous tremblons. Qui tremble croit, & qui croit a le principe du ſalut. Ainſi la crainte même eſt un ſujet d'eſpérance. Dans quelque abîme que l'on ſoit, on en peut crier, *De profundis clamavi.*

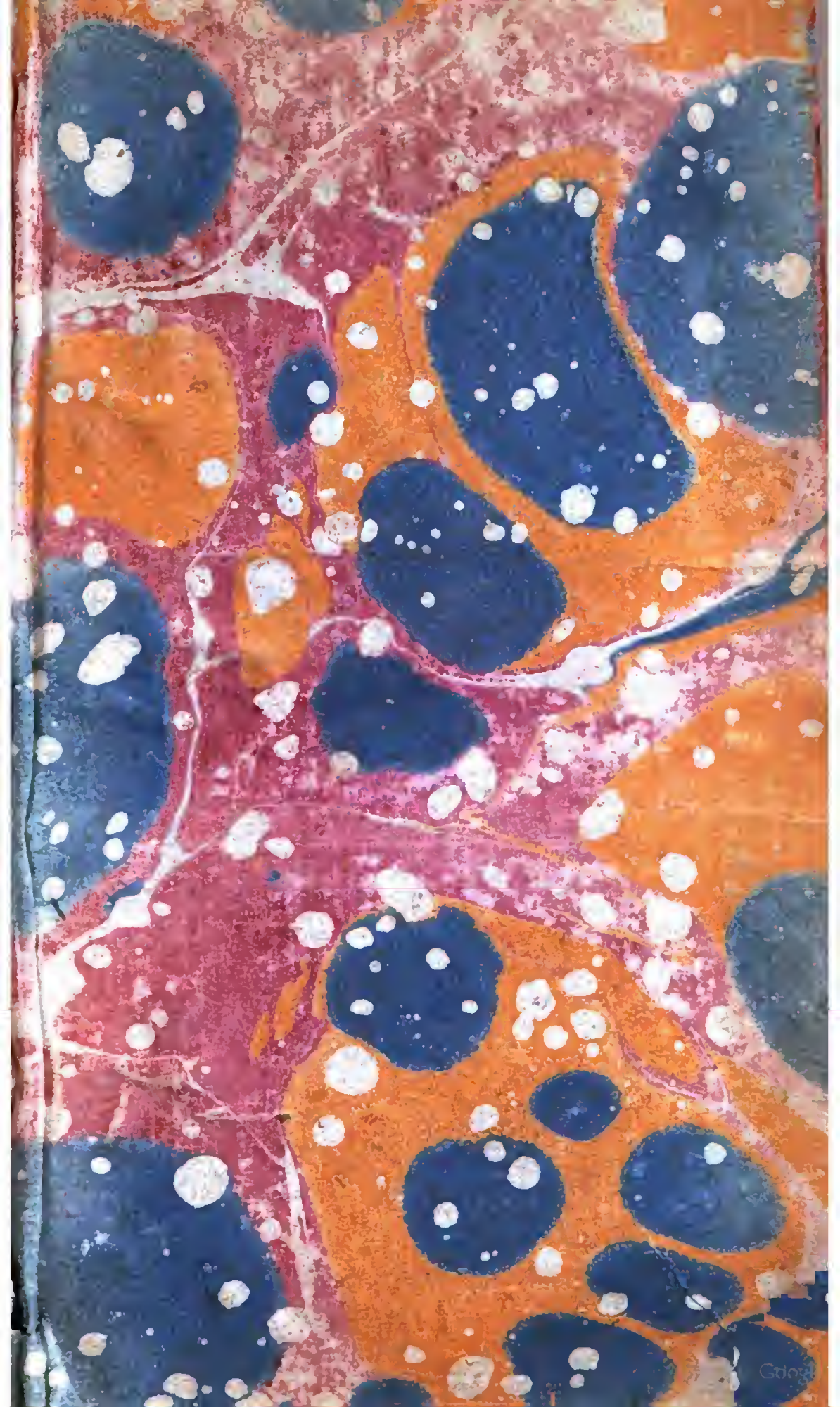
Détourne loin de nous cet esprit curieux
Qui rend l'homme insolent, si coupable à tes yeux;
Adoucis la fierté de ceux qui sont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te sont fidéles;
Donne-nous ces secours que tu nous a promis:
Donne la Grace enfin même à ses ennemis.

Donne la Grace enfin. *Oremus, dilectissimi, oremus ut Deus Gratiæ det etiam inimicis nostris, maximèque fratribus & dilectoribus nostris, intelligere & confiteri, post ingentem & ineffabilem ruinam, quâ in uno omnes cecidimus, neminem nisi Gratiâ Dei liberari, eamque non secundùm merita accipientium, tanquàm debitam reddi, sed tamquàm veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari.* Prions, mes très-chers freres, prions l'Auteur de la Grace de faire que nos ennemis mêmes, & sur-tout nos amis & nos freres, comprennent & confessent que depuis cette grande & ineffable ruine, où la chûte d'un seul nous a tous précipités, nul n'est délivré que par la Grace de Dieu: que cette Grace n'est point donnée comme une dette & une récompense des mérites, mais qu'étant véritablement Grace, elle se donne gratuitement, sans qu'aucun mérite la précéde.

FIN.

2550289 A

Finmx.
Gambia
26.11.22



B.5.5.659